

LES NOTES CRITIQUES D'AVRAMIOTTI

SUR

LE VOYAGE EN GRÈCE DE CHATEAUBRIAND

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Alice POIRIER

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

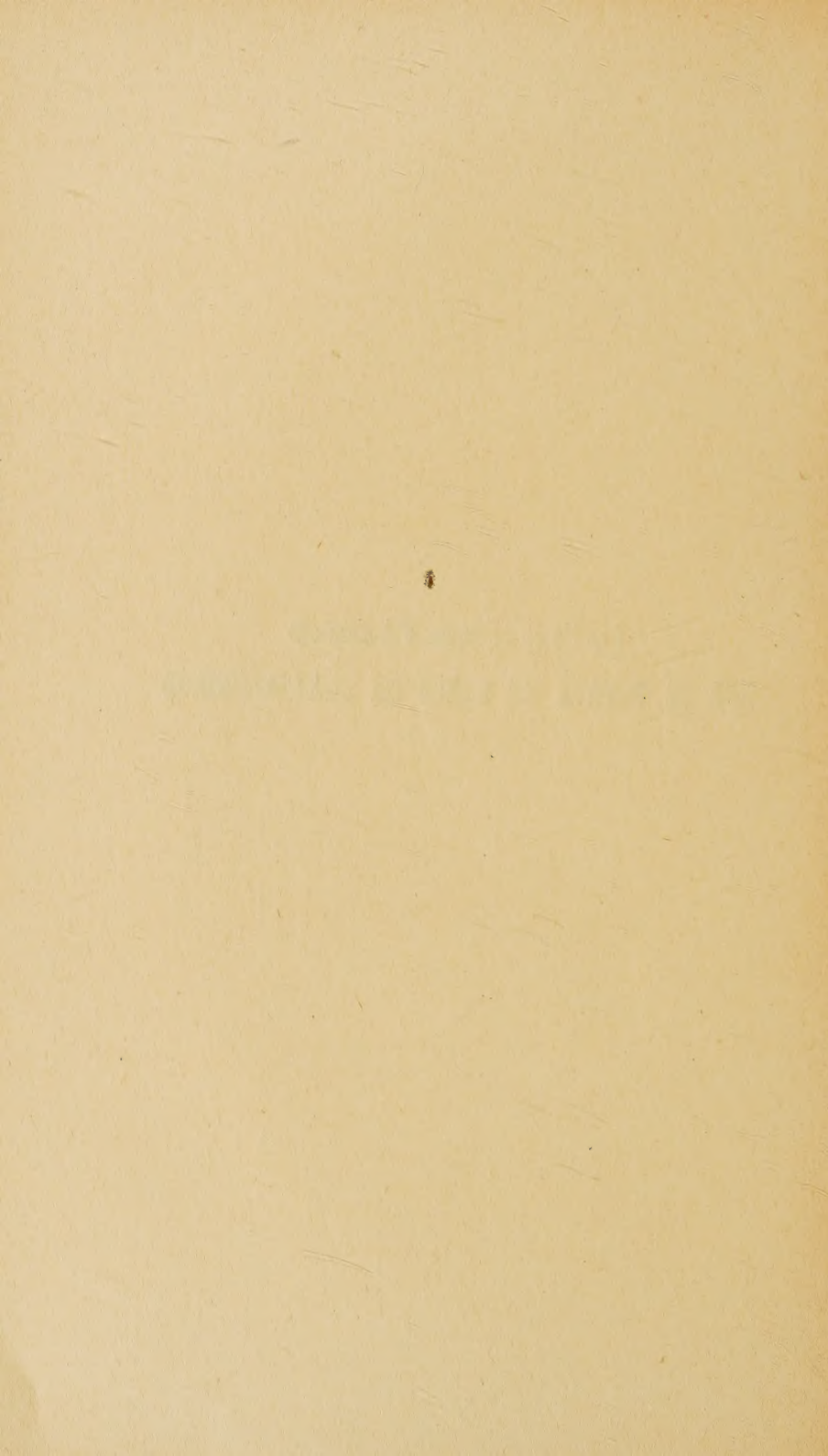
49, Boulevard Saint-Michel, 49

1929



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Les Notes critiques d'Avramiotti
SUR LE VOYAGE EN GRÈCE DE CHATEAUBRIAND



LES NOTES CRITIQUES D'AVRAMIOTTI

SUR

LE VOYAGE EN GRÈCE DE CHATEAUBRIAND

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Alice POIRIER

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

—
1929

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A

M. PAUL HAZARD

INTRODUCTION

Le libelle d'Avramiotti : « *Alcuni Cenni Critici sul viaggio in Grecia di Chateaubriand* » a paru à Padoue en 1816.

On en connaissait, jusqu'à présent, trois exemplaires, tous trois en Italie. L'un à Milan, Musée Brera, sous la cote M. M. 76. L'autre à Padoue, Musée Civique (cote A. H. 110). Le troisième à Padoue également, Bibliothèque Universitaire (cote H. 19.872).

Nous avons eu la chance d'en découvrir un quatrième exemplaire à Paris, celui-là même dont nous donnons la traduction. Il se trouve à la Bibliothèque de l'Institut, sous la cote in-8° S. 208 A*. Sur la page de garde, cette remarque écrite à la main : « Exemplaire corrigé et donné par l'auteur à M. de Canclaux, consul de France à Corfou, à l'époque de la publication et venu en ma possession à la mort du destinataire. » Suit une signature illisible.

Un autre de ces exemplaires, corrigés de main d'auteur, avait été offert à Fauvel, consul de France à Athènes; il passa ensuite entre les mains du comte de Marcellus qui le décrit « doré sur tranche et revêtu d'une enveloppe aussi riche que pouvait la créer l'art de la reliure à Padoue en 1816 » (1). Notre exemplaire de l'Institut est plus simple.

On peut se demander dans quelle intention Avramiotti, qui était Grec et qui ne quittait jamais la Grèce, a fait publier son ouvrage en Italie. Peut-être comptait-il sur

(1) Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859, in-8°, pages 179 et 181.

un certain retentissement, qu'il n'aurait pas trouvé en Grèce. Il ne l'a pas trouvé, semble-t-il, davantage en Italie ; en 1816, quand l'ouvrage a paru, la Vénétie se trouvait, conformément aux traités de Vienne, sous la domination de l'Autriche ; tous les écrits des étrangers devaient être étroitement surveillés. Aidée par M. Marcel Bouteron et ses aimables collègues à la Bibliothèque de l'Institut, par M. Luigi Ferrari, conservateur à la Bibliothèque de San-Marco à Venise — qu'ils reçoivent tous ici les remerciements dus à leur zèle — nous avons cherché en vain le nom d'Avramiotti, la mention de son livre dans les revues et journaux italiens de l'époque, dans les Biographies et Bibliographies. Une exception cependant : il est cité dans la *Bibliographie Ionienne* d'Emile Legrand (1).

Sur l'auteur lui-même, nous ne savons rien de plus que ce qu'il nous dit dans son livre : il était de Zante et il exerçait la profession de médecin. Nous voyons également qu'il a eu des relations suivies avec les archéologues les plus réputés de son temps, Fauvel, Cockerell, Mustoxidi, Bronsted. Ces membres influents de l'Académie Ionienne ne dédaignaient pas de lui faire part de leurs découvertes, au besoin de discuter avec lui de certains points. Fauvel l'appelle son « cher ami » ; il a avec lui une contestation au sujet de l'emplacement du temple de Bacchus au Marais, à Athènes : il lui expose ses idées, tout en respectant les siennes.

Discussions de savants. Avramiotti semble avoir eu pour l'archéologie, pour la recherche savante, une véritable passion. Il mettait son point d'honneur à être au courant des dernières découvertes, à connaître les hypothèses les plus récentes concernant l'archéologie, la topographie. Il savait

(1) « *Bibliographie Ionienne* ». *Description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept-Iles, du xv^e siècle à l'année 1900*. Paris, 1910, 2 tomes, in-4° ; t. II, p. 244.

son Pausanias par cœur. Il faisait autorité. Aussi s'adressait-on volontiers à lui. En 1794, il a « piloté » Scrofani à Tripolizza (1). En 1806, le consul Fornetti, son ami, le pria de veiller sur Chateaubriand. Mais c'est là que ses affaires se gâtèrent.

Quand parut l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), Avramiotti se jugea offensé par quelques remarques du poète à son égard. On l'avait pris pour un Italien et l'on racontait qu'il soupirait après Venise. Une si impardonnable erreur de la part de Chateaubriand plongea le Grec dans l'indignation et il décida de se venger. Ce fut l'origine du libelle.

Ainsi, comme point de départ, le ressentiment, l'idée de vengeance. Ce qui devrait le rendre suspect *a priori*. On ne juge bien que ce que l'on aime. Et lorsqu'on est à la hauteur de ce que l'on aime. Ce n'est peut-être pas tout à fait un paradoxe de prétendre que le critique devrait être dans une certaine mesure aussi grand que l'artiste.

Avramiotti n'est manifestement pas à la hauteur de Chateaubriand. Il ne le comprend pas. Il ne le comprendra jamais. Son entrevue avec « il signor de Chateaubriand » est, justement parce qu'elle repose sur un perpétuel malentendu, infiniment réjouissante. René entame la conversation sur l'Amérique et les Iroquois qu'il a, dit-il, eu l'occasion de connaître de très près. Avramiotti réplique en décrivant l'Inachus, les puits d'Argos, le temple de Neptune, le château. « Tels furent, ajoute-t-il, mes entretiens avec mon hôte qui, pendant ce temps, entonnait des vers traduits d'Homère et des vers d'Horace, de Virgile, et quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

(1) Xavier Scrofani, *Voyage en Grèce*, an IX, 1801, Paris, in-8°, t. I., p. 114.

» Notre conversation terminée, et sur le point d'aller se
 » reposer, il me pria de lui faire préparer les chevaux de
 » bon matin, parce qu'il avait l'intention d'arriver quelque
 » temps avant le bâtiment qui l'attendait à Athènes. Je
 » tentai de le dissuader de ce départ imprévu, lui faisant
 » remarquer que c'était chose déraisonnable que d'être ve-
 » nu à Argos sans avoir, tout d'abord, accordé quelque at-
 » tention à une ville si antique et si célèbre; et, vaincu par
 » mes instances, il voulut bien rester le jour suivant ».

Cette hâte de Chateaubriand en voyage nous est bien connue. Il ne lui a fallu, d'après son propre aveu, que dix-neuf jours pour traverser, à cheval, la Messénie, la Laconie, l'Argolide, l'Attique. Julien, dans son *Itinéraire*, est témoin de la course éperdue à travers l'Espagne (1). On comprend qu'un tel voyageur ait trouvé naturel de passer à Argos sans la voir. Mais Avramiotti est scandalisé :

« Je conseillai donc à notre voyageur d'aller voir le
 » théâtre. — Je l'ai vu en arrivant à Argos. — Mais avez-
 » vous observé ses bancs creusés dans la roche, sa base
 » de structure grecque, sa super-structure romaine ? — Je
 » ne me suis pas écarté de ma route pour voir de sembla-
 » bles minuties ; il me suffit d'avoir vu en perspective. —
 » Mais, mon cher Monsieur, vous êtes différent des autres
 » voyageurs qui n'épargnent ni peine, ni périls, ni dépenses
 » pour voir une ruine et vous m'excuserez si je brûle d'en-
 » vie de vous dire que pour vous cette course est inutile,
 » qu'elle ne vous apportera qu'une certaine fièvre qui vous
 » restera tout l'hiver. Il est facile de comprendre par tout
 » ceci qu'il voulait toucher matériellement et nullement
 » connaître les lieux les plus fameux de l'antiquité ».

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par Julien, domestique de Chateaubriand, Paris, Champion, 1904.

Cf. aussi les *Aventures du Dernier Abencérage*, éditées par Paul Hazard, Paris, Champion, 1926. *Préface*, p. XI et XII.

C'est dire que le bon Avramiotti, consciencieux, savant, un peu pédant aussi, n'a pas vu en René le chercheur d'images, le chercheurs d'émotions. Il lui demande justement ce qu'il n'a « pu ni voulu donner » (1). Il veut lui faire « mesurer des pierres » (2); lui pense à Agamemnon. Il lui parle des puits d'Argos ; lui déclame des vers d'Homère. Il veut l'intéresser à la structure du théâtre, lui grimpe à la citadelle, jetant sur le monde et sur lui-même un de ses regards magnifiques et désabusés.

Tout ce qui constitue pour nous la vraie valeur de l'*Itinéraire*, le pittoresque local, ce jeune Moraïte qui « a l'air de Méléagre », ces femmes de Mégare qui « lavent gaiement du linge à la fontaine », tous ces souvenirs vifs et charmants qui animent un paysage, ces vers d'Homère qui montent spontanément aux lèvres, ces lis bleus cueillis en l'honneur d'Hélène, toute cette profusion de fleurs, de lumière, de couleurs brillantes, tout ceci reste en dehors de la compétence du médecin d'Argos.

Pour lui, Chateaubriand eût dû se borner à copier Pausanias ; sans cesse il oppose ses descriptions brillantes aux patientes recherches d'un Cockerell, d'un Gell, d'un Gropius, d'un Revelachi.

Mais le but du poète est tout autre ; il cherche des « images », des « couleurs pour orner ses tableaux » ; s'il consent à être savant, ce ne peut être que dans la mesure où la science peut nourrir sa Poésie.

Qu'importe si Corinthe est déserte et inculte si seulement on peut voir en pensée ses « mûriers », ses « orangers », ses « cyprés », ses grappes de raisin « qui pendent en automne comme des cristaux » ?

Mais c'est inexact ! s'écrie Avramiotti. En vérité ils ne se

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris 1812, 3 vol. in-8°. Préface de la troisième édition, p. XXVI.

(2) Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 438.

comprendront jamais. Chateaubriand cherchera des « perspectives », des « effets », des « aspects », des systèmes d'harmonies musicales et colorées où le monument d'architecture n'occupera que la très petite partie d'un tout ; Avramiotti comprend que le temple est une chose en soi dont il faut donner les dimensions à un pouce près. Antagonisme entre une conception d'artiste et une conception de savant (par surcroît un peu bornée). Aussi, que Chateaubriand prenne garde si par malheur il lui échappe quelque bévue. Avramiotti sera féroce.

La statue d'Eleusis s'appuyait contre une corbeille ? — Vous voulez rire, cette corbeille est un boisseau de grains !

— Le temple de Thésée à Athènes est transformé en magasin ? — Mais, c'est l'église Saint-Georges ! — Les colonnes du temple de Corinthe sont à deux heures de la ville ? — Mais elles sont dans Corinthe même, plus encore, dans l'enceinte de ce *kan* où vous avez logé ! — Un temple le portique près de la maison de M. Fauvel ? — Malheureux ! c'est l'entrée de l'antique Agora ! Et ainsi de suite.

Il y a mieux. Non content de relever les fautes de Chateaubriand, Avramiotti compte toutes les omissions pour des fautes. Il lui reproche de n'avoir pas mentionné le temple de Minerve-Onga à Amyclée ; ni la fontaine Eleuthère au sortir de Mycènes ; ni le gymnase de Ptolémée à Athènes ; il lui reproche d'avoir dédaigné des villes entières comme Mégalopolis, Mantinée, Némée, Cléone.

Enfin, il triomphe de toute sa science sur l'ignorance de ce pauvre René. Tout ce qu'Avramiotti trouve à Corinthe et tout ce que Chateaubriand n'y trouve pas : les débris du portique qui entourait la place publique, la fontaine Pirène de l'Acropole ; l'amphithéâtre creusé dans la pierre, les débris de l'époque romaine près du Bazar.

Mais pourquoi le poète irait-il s'embarrasser de choses qui ne l'intéressent pas ? Une vieille pierre de plus ou

de moins, qu'importe ! Les livres, les précieux livres que lui fournissent ses amis savants, lui en diront assez à son retour. Il sera toujours temps de faire des découvertes devant sa table de travail et de mesurer un monument face à une pile de volumes. Pour le moment, il veut pouvoir rêver, s'enchanter, retrouver partout sur son chemin des souvenirs évocateurs. Que la « vérité » en prenne, tant bien que mal, son parti. Il forcera la beauté à être vérité. Il baptisera la fontaine rencontrée près de Mégare « fontaine des Nymphes Sithnides » ; le puits près duquel il se reposera entre Mégare et Eleusis sera de toute nécessité le Puits-Fleuri. Qu'importe si la fontaine en question est bien loin de Mégare ? Si le puits se trouve dans une vallée à une heure d'Eleusis ?

D'ailleurs, il faut être juste. Avramiotti, qui écrit par ressentiment, ne l'est pas toujours. Il fait grief à Chateaubriand de citer un village de Saint-Paul. Ce village, dit-il, n'a jamais existé. Mais comme il existait un village du nom de Saint-Pierre et que Chateaubriand a vraisemblablement confondu, le triomphe d'Avramiotti nous paraît un peu mesquin.

Nous lui adresserons un reproche plus grave : tout en traitant Chateaubriand de savant pitoyable, il ne dédaigne pas d'utiliser, au besoin, sa science. Il l'injurie tout en le dépouillant. Et voilà qui nous paraît peu généreux. « Mégapolis, écrit Avramiotti, s'élevait sans doute à l'endroit où est aujourd'hui le village de Sinano. » Et Chateaubriand : « Où est donc Mégapolis ? Peut-être au village de Sinano (1). »

Il se vante outrageusement, déclare le médecin d'Argos, d'avoir découvert le premier les ruines de Sparte. Et de

(1) *Itinéraire*, t. I., p. 52.

citer à sa confusion les *Transactions Philosophiques* de Vernon, au XVII^e siècle.

Mais rétablissons la vérité : c'est Chateaubriand lui-même qui, dans son *Introduction*, donne en entier le passage des « *Philosophical Transactions* » (1).

Il n'en reste pas moins vrai que le petit livre d'Avramiotti garde aujourd'hui encore toute sa valeur. Une valeur critique. Avramiotti est avec Fauvel l'un des rares témoins du voyage de Chateaubriand en Grèce. Il a vu le poète à l'œuvre, il a entendu ses réflexions, il les a notées.

Aussi nous donne-t-il le droit de rire, lorsque nous lisons, dans l'*Itinéraire*, tel récit héroïque du passage de René à Argos : « Je voulais voir jusqu'à la moindre pierre qu'avait pu remuer le roi des rois... (2). »

Nous nous doutions qu'un tel zèle était exagéré. Maintenant nous en sommes sûrs.

Autre remarque : le livre d'Avramiotti explique en partie ce que l'on doit penser de la science de Chateaubriand. Il nous montre la désinvolture, le détachement royal du poète devant tout ce qui est exactitude rigoureuse, connaissance précise des faits et des lieux. Il prouve combien on aurait tort de se fier à lui, combien son récit est peu véridique au sens strict du mot.



L'ouvrage d'Avramiotti fut connu en France par deux articles de Millin dans les *Annales Encyclopédiques* de 1817 (3). « Les inexactitudes auxquelles M. Avramiotti paraît attacher beaucoup d'importance » écrivait Millin, « sont au fond très légères ». Et il prenait chaleureusement le parti du

(1) *Itinéraire*, p. LXIII.

(2) *Itinéraire*, t. I, p. 128.

(3) T. II, p. 159 à 166 ; t. III, p. 372 à 377.

poète tout en rendant hommage à la science du critique. Le vicomte de Forbin, deux ans plus tard, faisait preuve, dans son *Voyage dans le Levant*, de plus d'animosité : « Croyant avoir à se plaindre de quelques phrases de l'*Itinéraire*, M. Avramiotti a distillé sa vengeance dans une petite brochure grecque, traduite en italien à Padoue et qui n'en a pas acquis plus de célébrité » (1).

C'est par le vicomte de Forbin que Chateaubriand connut l'ouvrage du médecin d'Argos : « M. le comte de Forbin nous apprend encore », écrit-il dans un article sur le *Voyage du Levant* (2), « que le docteur Avramiotti a écrit en grec » une brochure contre nous. Est-ce qu'il y a des ministériels » à Athènes ? S'ils sont pour Périclès, nous passons de leur » côté ; mais s'ils sont pour Hyperbolus ou pour Critias, » nous restons dans l'opposition. Nous ignorons ce que nous » avons fait au docteur Avramiotti, nous le citons dans » l'*Itinéraire* avec toute sorte de considération. Se serait-il » fâché parce que nous avons dit qu'il semblait un peu fati- » gué de notre visite ? Cela pourtant était tout simple : nous » devons être très ennuyeux. Nous sommes donc aujour- » d'hui la fable et la risée d'Argos ? Nous tâcherons de nous » en consoler en songeant que depuis le temps de Clytem- » nestre, on a tenu bien de mauvais propos dans cette » ville. »

Le comte de Marcellus appelle Avramiotti « l'un des plus hargneux critiques de l'*Itinéraire* » (3).

Puis il rapporte une conversation que Chateaubriand eut avec lui sur ce sujet : René, semble-t-il, avalait difficilement la pilule : « Ce médecin rancunier et pointilleux ne » m'a fait grâce de rien. Il a poursuivi mes rêves un à un : » quand j'errais dans les ruines avec l'ombre d'Agamemnon,

(1) *Voyage dans le Levant*, Paris, 1819, in-folio, pages 13 et 14.

(2) *Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XVI, p. 308.

(3) *Chateaubriand et son temps*, p. 438.

» il voulait me faire mesurer des pierres. Il s'attachait à
 » tous mes pas comme un compagnon incommode ; et dans
 » mon souvenir je le compare aux sangsues dont il faisait
 » provision, pour ses malades, dans le marais de Lerne ».

Sainte-Beuve, qui n'avait pas eu entre les mains l'ouvrage même du docteur grec le connaissait par les articles des *Annales Encyclopédiques*. Et il le juge avec sa pénétration habituelle : « M. Avramiotti nous paraît, à nous, avoir rai-
 » son sur toute une partie considérable de l'ouvrage, sur une
 » moitié de Chateaubriand voyageur ». Puis plus loin, la contre-partie : « M. Avramiotti peut dire tout ce qu'il vou-
 » dra... cela n'empêche pas Chateaubriand d'être le plus
 » grand peintre et le plus fidèle, lorsqu'il s'assied sur le
 » haut de la colline et qu'il décrit avec des mots pleins de
 » lumière tout ce qui est à ses pieds sous le soleil » (1).

Depuis le début de notre siècle, les « Notes critiques » eurent un renouveau d'actualité.

En 1904, Edouard Champion les signalait dans son édition de l'*Itinéraire* de Julien : « Ce docteur, dont Chateau-
 » briand fut l'hôte, bien qu'assez fin, n'était guère capable
 » de mentir, et s'il rectifiait Chateaubriand, c'était bien
 » par pur amour de la vérité (2). »

Un avis que nous ne partagerons pas et que nous opposerons aux vues, plus pénétrantes semble-t-il, de Rabizani : « Tout ce qu'Avramiotti a méprisé, les anecdotes,
 » les réflexions, les descriptions, toutes ces *inepties* sont
 » précisément l'essence même de l'art dans l'*Itinéraire*. Le
 » beau n'est pas l'histoire qui s'y rapporte et que Chateau-
 » briand copiait dans les livres des autres, mais c'est juste-

(1) *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Paris, 1861, 2 tomes in-8°, t. II, p. 79 à 83.

(2) *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par Julien, avec introduction et notes, par Edouard Champion, Paris, 1904, in-8°, pages 18 et 19.

» ment l'imagination brillante qui colore ces impressions
» fugitives (1). »

En 1910, Alphonse Aulard voit dans le libelle d'Avramiotti « un document sur la méthode de travail de Chateaubriand (2) »; en 1914, Garabed-der-Sahagian le cite parmi les sources principales de sa thèse (3); le 1^{er} novembre 1914, Pierre-Maurice Masson lui consacre trois pages d'un article de la *Revue des Deux Mondes* (4).

L'ouvrage d'Avramiotti n'a jamais été traduit en entier et ce qui a été traduit (notamment dans les *Annales Encyclopédiques*) ne l'a pas toujours été très exactement. Nous avons donc jugé utile d'en donner, pour la première fois, une traduction complète, aussi exacte que possible.

Nous avons suivi, de très près, le texte italien; nous nous sommes seulement donné la liberté de couper les phrases lorsqu'elles nous paraissaient embrouillées, ou trop longues. Avramiotti n'est pas un écrivain.

Pour ce qui est des citations grecques, elles ont été reproduites scrupuleusement, bien que trop souvent incorrectes.

Les citations en français ont été laissées telles quelles, sauf quelques fautes grossières et qui auraient nui à l'intelligence du texte.

Pour les noms de la géographie moderne, nous nous sommes basés presque toujours sur l'*Itinéraire* de Chateaubriand, troisième édition (1812). Pour les noms de géogra-

(1) Giovanni Rabizzani, *Chateaubriand*, Lanciano, 1910, p. 161 à 167.

(2) La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), du 1^{er} octobre 1910, p. 40.

(3) *Chateaubriand en Orient*, Venise, 1914, in-8°.

(4) Pages 105 à 108.

phie et d'histoire anciennes, nous avons suivi l'orthographe de Pausanias, dans la traduction Gedoyn (1).

En 1762, d'Anville avait dessiné la carte de la Grèce antique, d'après les données de Pausanias, carte qu'Avramiotti connaissait. On ne la trouve plus guère aujourd'hui qu'à la Bibliothèque de l'Institut : nous avons jugé utile d'en donner la photographie.

Les corrections manuscrites d'Avramiotti ont été reproduites telles quelles, au bas des pages. Des lettres y renvoient pour ne pas confondre avec les chiffres qui renvoient aux notes imprimées de l'ouvrage.

Le notes d'Avramiotti sont d'ailleurs peu de chose : elles renvoient presque toutes à l'*Itinéraire* de Chateaubriand, 1^{re} édition 1811. Comme cette première édition est aujourd'hui introuvable, nous avons pensé qu'on aimerait savoir quelles sont les citations correspondantes dans l'édition de 1812. Cela fait l'objet de quelques-unes de nos notes, signalées par des astérisques et que l'on trouvera en appendice au bout du livre.

Pour finir, nous voudrions adresser à M. Paul Hazard les remerciements qui lui sont dus. Nous aidant de ses conseils et de sa science, ce bon maître fit en sorte que nous puissions perfectionner ce travail.

(1) *Pausanias ou Voyage fait en Grèce*, trad. Gedoyn, 1731. Paris, 2 vol. in-4°.

QUELQUES NOTES CRITIQUES
du Docteur Jean-Denis AVRAMIOTTI
sur le
Voyage en Grèce qui forme la première partie
de
L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM
par
M. F.-A. de CHATEAUBRIAND
avec quelques Observations sur les Antiquités grecques

PADOUE
TYPOGRAPHIE BETTONI
MDCCCXVI

(Quid juvat scire atque evolvere casus si fugienda facis, et facienda fugis ?)

Quiconque entreprend d'écrire sur la géographie ancienne et de parcourir une région fameuse dans les temps passés, doit, sans doute, s'être nourri de la lecture des bons écrivains ; il doit se montrer habile dans les langues grecque et latine et dans la mythologie, ne point ignorer les mathématiques et les beaux-arts qui ont entr'eux un lien si étroit.

Tout ceci afin de rendre agréable pour ainsi dire les fatigues et le péril des voyages, afin d'être à même de découvrir parmi l'amas des ruines anciennes et parmi les champs solitaires et déserts, de nobles monuments ; de fixer aussi l'emplacement des villes détruites, des lieux où se livrè-

rent des batailles décisives, où survinrent d'autres événements célèbres. Mais c'est en vain que l'on chercherait tous ces avantages dans l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand. Et bien que son livre, à peine paru, ait été amplement applaudi — le goût du jour, les fleurs d'une vive imagination et le prestige d'une diction élégante trompèrent le lecteur superficiel — malgré tout, celui qui ne s'est pas laissé séduire par ces apparences spécieuses, s'aperçoit bien vite de ceci : l'auteur, en parcourant rapidement le Péloponèse et l'Attique, sans objet ni dessein déterminé, ne fait pas autre chose que de travestir la réalité historique des lieux et des faits ; il compose un roman, ou, comme c'est aujourd'hui l'habitude, un poème en prose, joli si l'on veut, mais plein aussi d'audacieuses insolences, de plagiats et de honteux mensonges. C'est donc mon intention d'examiner comment dans cette œuvre, la vérité et le public ont été peu respectés, et sans vouloir toutefois combattre aucun système, aucune idée abstraite (pour y substituer d'autres systèmes, d'autres idées), je veux cependant faire connaître combien M. de Chateaubriand a peu observé cette règle du voyageur parfait qu'il fixe lui-même dans sa Préface : « Un voyageur est » une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit » rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre ; et quelles » que soient ses opinions particulières, elle ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité (1). »

A peine arrivé aux confins de l'antiquité grecque et latine, notre auteur considère à loisir l'île de Corfou. Cette île célèbre, dit-il, fut aussi appelée Ephise et Cassiopée ; Aristote vint y expier dans l'exil les erreurs d'une passion

(1) P. 10, édition de Paris, 1811, chez Le Normant, en trois volumes in-8° (*).

Les astérisques renvoient aux notes qui sont au bout du livre.

amoureuse ; Alexandre, jeune encore, éloigné de la Cour de Philippe son père, y descendit, et les Corcyréens virent les premiers pas de ce voyageur armé qui devait visiter tous les peuples de la terre. Il ajoute, de plus, qu'Antoine et Octavie célébrèrent à Corcyre ces noces fatales qui coûtèrent tant de larmes au monde ; qu'Agrippine y célébra les funérailles solennelles de son mari Germanicus ; qu'Apollodore, évêque de Corfou, se distingua au concile de Nicée par sa doctrine ; que seule l'église de Corfou fut épargnée par les persécutions de Dioclétien, et enfin que ce fut de Corfou qu'Hélène, mère de Constantin, commença son pèlerinage en Orient (1).

En lisant ces notes, nous regretterons à bon droit qu'elles aient échappé aux recherches de l'historien de Corcyre, le chevalier Mustoxidi (*), puisées cependant aux sources mêmes.

Que M. de Chateaubriand nous montre sur-le-champ une seule autorité classique qui aurait servi d'appui à ses assertions, et alors nous nous avouerons vaincus.

Notre auteur débarque à Modon, en Messénie ; il se met d'accord avec le capitaine du bâtiment pour qu'on aille l'attendre quelques jours à la pointe de l'Attique, jusqu'à ce qu'il ait traversé le Péloponèse. Lui-même se met en chemin avec son interprète, un jeune homme milanais marchand d'étain, et qui parlait un peu le grec moderne (2). Il convient d'avouer qu'il nous montre, dès le début, ce que pourrait être ce voyage entrepris avec la vitesse d'un postillon et avec le guide que le hasard lui présentait : un étranger, homme vulgaire et peu connaisseur, je ne dirai pas des antiquités, mais de la langue de la région qu'il devait parcourir. Certes il est impossible de louer ici la décision de l'auteur ; on ne peut pas reconnaître non plus la

(1) P. 16 (*).

(2) P. 26.

gentillesse de son âme lorsqu'il présente les remerciements de rigueur au vice-consul allemand (il l'avait accueilli courtoisement et sans aucune recommandation) disant qu'il lui offrit du pain noir et qu'il habitait dans une bicoque (1).

Partant de Modon, le voyageur arrive à Coron. La Messénie était alors en insurrection, il résolut de se rendre à Léondari et de là à Tripolizza, et par conséquent se vit obligé de faire un long détour pour arriver à Sparte (2). Ne pouvait-il pas au moins éviter un chemin de dix-huit heures en allant de Léondari au village de Perivolia (l'antique Belemine, où l'Eurotas et l'Alphée prennent leur source) pour ensuite se rendre directement à Sparte ?

Il ne dit rien de positif sur Coron. Or cette ville, qui est l'antique Colonis, est située sur une hauteur voisine de la mer et peuplée, selon Pausanias (*), par les habitants de l'Attique qui y furent conduits par Colenus; il ne faut pas la confondre avec Coroné, ville au pied du mont Temathia, à la droite du Pamisus, au fond du golfe de Messénie; cette seconde ville est éloignée d'environ vingt milles de la première (3). Le château de Coron est construit sur le cap Acritas ou Gallo; il a en face de lui le golfe de Calamate (Calamae), où l'on voit les ruines d'un autre château construit par Mahomet II pour mettre fin aux incursions des Maïnotes.

Près de Calamate, court un torrent que l'on appelait autrefois l'Aspana; impétueux pendant l'hiver, il roule des paillettes d'argent, ce qui montre qu'il doit passer par quelque mine de ce métal.

On trouve, entre Calamate et le cap Ténare de nombreuses villes parmi lesquelles certaines, célèbres dans l'antiquité,

(1) P. 30.

(2) Paus. in Att. et Messen.

(3) P. 33.

conservent leur nom d'autrefois. Ainsi les deux « Mantinée », la haute et la basse, colonie des Mantinéens, Scardamyle autrefois Cardamyle ; Eleuthère qui est la Leuctres des Eleuthéro-Lacons. Cette dernière ville est bien indiquée sur la carte de d'Anville, d'après les données de Pausanias (a). D'après Pausanias, Leuctres était éloignée de 60 stades de Cardamyle, ce qui équivaut précisément à deux heures de chemin en montagne (dangereux à cause des voleurs) et que l'on doit faire aujourd'hui pour se rendre de l'une à l'autre de ces villes (ceci d'après les récentes observations du respectable baron de Stackelberg de Revel (*).

Eleuthère jouit d'une vue qui s'étend sur toute la côte jusqu'au cap Ténare, et elle conserve encore les restes de ses premières murailles antiques. Ses églises sont construites avec des débris antiques, de même que son petit château moderne. Edifié sur l'une de ses collinettes, il renferme la tour du capitaine des Maïnotes de ce district.

En dehors de ces villes notables, on en voit d'autres tout le long du Taygète, comme Armyro, Silicia, Citres, Doloës, Cutufari, Varusi, Stavropighio, Cambo, Placia. A une heure de marche se trouve le port de Vitulo (*Etilo*), où les Turcs ont construit un château appelé « Turco-limiona », démantelé depuis par les Maïnotes.

Dans ce district se trouvait encore la ville de Limona. Sur le chemin de Calamate, après avoir dépassé Armyro, une ruine, Stavros, appelée par les Maïnotes Paliocora. C'est peut-être là que se trouvait, d'après la description de Pausanias, l'antique et célèbre ville de Pharae. Toutes ces villes sont sur le golfe de Messénie; mais à l'intérieur du Taygète et sur le golfe de Laconie, on en voit beaucoup

a) Voir la carte qui est à la première page de ce livre.

d'autres dont les principales sont Vathi, Marathonisi, Trinisa, Mavro-Vuni, Castagna, Petrina, Bassova, etc.

Car on compte une centaine de villes et villages dans toute la Messénie, sous la juridiction de quatorze Capitaines élus par le Capitaine-pacha. Le premier, qui a le titre de Bas-Bey, a le privilège de recueillir les dix mille « caraggi », tribut fixé en 1776, lorsque la province pouvait se séparer de la Morée, au Pacha de laquelle elle obéissait.

La population se compose d'environ quarante mille habitants, parmi lesquels dix mille sont habiles au métier des armes, mais tous encore plus courageux dans leur propre pays qu'ils ne le seraient en pays étranger.

La partie septentrionale de la province peut être cultivée, mais la partie méridionale, stérile et âpre, offre à l'œil un spectacle horrible; de telle sorte qu'on pourrait difficilement y vivre sans la pêche, la chasse aux cailles (qui se fait à l'époque des équinoxes) et sans la piraterie et les naufrages, événements très fréquents sur ces rives inhospitalières.

Pausanias atteste que dans toute la province se trouvaient des ruines précieuses et les Mainotes disent de même; mais beaucoup de celles que l'on voit aujourd'hui doivent remonter à une époque de décadence : au moment du déclin de l'Empire grec, et dans ses tragiques vicissitudes, beaucoup d'hommes illustres et puissants cherchèrent ici un asile; par pitié et dans un but de défense, et aussi pour mettre à l'abri leurs trésors, ils y construisirent des monastères en guise de châteaux.

Coron jouit de la vue magnifique de toute la Messénie, car elle est séparée de cette province par le golfe de Messénie; en face, le Taygète et dans le fond du golfe, à gauche, le littoral et les montagnes de la Messénie... Bien que M. de Chateaubriand prétende que l'on trouve dans son territoire à peine six des nombreux villages qui s'y trou-

vaient autrefois (1), on voit cependant le Borgo, Saracia, Petriades, Saint-Démétrius, Catignate, Aja-Triada, Caracasili, Caicali, Avramio, Filippachi, Neocori, Mimi, Subesi, Placanodes et beaucoup d'autres que je laisse de côté pour ne pas être trop long.

Notre auteur déplore l'état présent des Grecs, et avec raison; mais il ajoute ensuite que les oliviers autour de Coron appartiennent à des Turcs qui dévorent dans un harem à Constantinople l'héritage d'Aristomène (2). Aucun Turc puissant et riche des forteresses de la Morée ne va se fixer dans la capitale pour y mener une vie aisée et splendide.

Si quelqu'un s'expatrie, soit à cause d'un délit commis, soit en vue d'améliorer son sort, il appartient à la classe vulgaire et finit par retourner dans le lieu de sa naissance. Coron en offre un exemple.

Gianun-Koggia, cordonnier, ayant abandonné sa patrie à la suite d'une rixe, arriva après de nombreuses aventures au grade de Capitaine-pacha, et ce fut celui-là même qui en 1715 prit la Morée aux Vénitiens et assiégea Corfou. Mais ni la gloire ni les richesses n'éteignirent dans son âme l'amour de la patrie, et comme il ne pouvait se démettre de sa charge, il envoya un de ses fils à Coron, afin qu'il achète des terres et fasse édifier un palais, mais près de sa boutique de cordonnier qu'il voulait conserver intacte en souvenir de son ancien état. De même, qu'Agathocle, de potier devenu roi, fit resplendir la vaisselle d'or sur ses tables :

« Ma per temprarne il lampo,

« Alla creta paterna anco die' campo.

(1) P. 41.

(2) *Idem.*

Derrière Coron, où s'étend la pleine mer, se trouvait Asine, dont les habitants, chassés par Hercule, élevèrent, sous la conduite des Dryopes une autre ville dans l'Argolide, à laquelle ils donnèrent le nom de leur ancienne patrie. Mais chassés encore de là par les Argiens, ils s'engagèrent dans la milice des Lacédémoniens, contre les Messéniens, et ceux-ci ayant été mis en déroute, ils reçurent pour prix de leur aide le lieu où ils reconstruisirent Asine pour la deuxième fois.

M. de Chateaubriand arrive en barque à l'embouchure du Pamisus, qu'il remonte pour se rendre ensuite à Nissi, qu'il croit inconnue dans l'antiquité (1).

Mais pourquoi ne pas faire observer qu'il se trouve, à l'embouchure du fleuve, précisément près de l'antique Epea, sur les ruines de laquelle Epimélide, par ordre d'Epaminondas construisit Coroné (*), près d'Andanies ? Quelques-uns retrouvent Andanies dans l'Androusa d'aujourd'hui, pendant que d'autres prétendent que celle-ci serait la ville ancienne d'Eva, où les Bacchantes, pour la première fois, entonnèrent l'Evohé ; on retrouverait en ce cas Andanies dans le village d'Anasiri. Et ce Nissi inconnu n'est pas autre chose que la plaine de Stenyclarus, où les Messéniens, après un sanglant combat, et commandés par le courageux Aristomène vainquirent les Lacédémoniens.

Il poursuit son chemin par le mont Ithome, et au pied de la montagne, parmi les ruines majestueuses du village de Mavromathi, il ne se souvient pas de Messène (*). Il ne s'aperçoit pas non plus que sur la hauteur, près du village de Castemi, s'élevait cette Amphée que les Lacédémoniens prirent de nuit sans déclaration de guerre, passant au fil de l'épée la garnison messénienne qui obéissait aux ordres

(1) P. 43 (*).

d'Alcamène. Cet Alcamène était le fils du roi Téléclus qui avait été tué par les Messéniens pendant les fêtes de Diane (d'où l'on dérivait plus tard la cause de la guerre). Il note avoir passé une petite rivière qu'il croit être une des sources du Balyra ; il suppose qu'Andanies devait être sur le cours du Balyra ; il épilogue sur le vol des oiseaux ; il parle de Thamyris devenu aveugle ; il aurait voulu découvrir où se trouvait le palais de Mécrope ; il cite deux vers de Voltaire ; rencontre un Turc qui parle français ; prend un nouveau janissaire, maigre et marqué par la petite vérole ; son guide Joseph, encombré par son vêtement, ne sait pas tenir les pieds dans l'étrier, etc., etc. (1).

Voilà de quelles niaiseries sont remplies environ huit pages. N'aurait-il pas mieux valu étudier son Pausanias et ainsi diminuer l'ennui du chemin et mieux connaître des pays et des lieux de tant d'importance ?

Il passe par Léondari, que quelques-uns croient être Bélémène, que d'Anville prend pour Mégalopolis, Barbié du Bocage pour Leuctres.

Mais Bélémène est la Périvolia moderne ; quant à Leuctres, elle est différente de la ville de même nom à laquelle nous avons déjà fait allusion ; différente aussi de la Leuctres de Béotie.

On devrait la trouver en montant les hauteurs qui mènent à Léondari, à main gauche, dans le fond d'une grande plaine, à trois lieues de marche de Calamate et de la mer, sur l'emplacement du village de Santa-Lutra (*les bains*) — qui semble une corruption manifeste de Leuctres.

L'abbé Fourmont, qui a passé par là en 1729 et 1730, conclut que Santa-Lutra est la ville de Pharès, car il y trouve deux inscriptions semblables à deux autres découvertes à Calamate et à Amyclée. Mais ces inscriptions qui

(1) P. 44-52.

perpétuent la mémoire des lois édictées par les Spartiates contre les Messéniens, devaient se trouver répandues en tous lieux de la Laconie et du pays conquis; en outre, le fait que Pharès devait se trouver, non pas à trois heures de marche, mais environ à six stades de la mer, de même que la source d'eau salée voisine de Santa-Lutra; tout ceci ne prouve rien en faveur de Fourmont. Il faut aussi observer que les aqueducs que l'on voit encore aujourd'hui à Santa-Lutra conduisaient les eaux du mont Lycée dans la ville et dans la campagne, ou peut-être (préservant l'une et l'autre des inondations) leur donnaient-ils une direction différente, à la fois plus utile et plus sûre.

Mégalopolis s'élevait sans doute à l'endroit où est aujourd'hui le village de Sinano.

M. de Chateaubriand se disculpe excellemment de ne point y être allé : cette ville ne fut célèbre par aucune action mémorable, par aucun chef-d'œuvre des arts; elle ne pouvait tenter sa curiosité que comme monument du génie d'Epaminondas et patrie de Philopœmen et de Polybe (1).

Oh profanation ! Ces noms vénérables ne suffisent pas à lui faire faire un détour d'une petite heure — d'autant plus qu'alors les routes étaient sûres du fait de l'arrivée dans la région du Capitaine-pacha et de sa garde. Il y aurait vu, en outre, un théâtre, une place publique, et d'autres ruines majestueuses.

Continuant son voyage, il remarque que les cigales (peut-être par respect) se taisaient à son approche; puis il fait des recherches nombreuses quant à l'origine et à la nature du chant de son postillon grec (2). Après cela, j'attendais la description de l'Alphée, qui coule humblement dans la plaine et la rend marécageuse.

(1) P. 53.

(2) P. 55-56 (*).

Mais il n'y fait pas même allusion; il l'a cependant traversé sur un mur d'environ 300 toises; il ne fait pas allusion non plus à la plaine de Tégée, ni à l'Eurotas qui la traverse et que l'on aperçoit peu de temps avant d'arriver au mur que je viens de nommer. Il nous dédommage cependant de ces lacunes par une historiette fort intéressante. A trois heures de Tripolizza, il rencontre deux spahis, et ceux-ci lui déchargent leurs pistolets au-dessus de la tête. M. de Chateaubriand ne goûte pas semblable plaisanterie; à bride abattue il rejoint les spahis et leur lâche de si près les coups de ses pistolets que l'amorce brûle les moustaches du plus jeune. L'affaire devenait sérieuse si le janissaire qui l'accompagnait n'avait pas dit aux spahis de bien se garder de l'insulter, car c'était un Français (1). Les Turcs en voyage sont modestes et obligeants, surtout avec les Européens. Il est impossible qu'ils commettent de semblables extravagances, à moins d'être ivres — et dans ce cas, si quelqu'un leur brûle les moustaches, je suis persuadé, ô lecteur, que celui-ci fût-il le roi Astolphe lui-même, il ne sortirait pas indemne de l'affaire.

Puisque nous sommes en train de raconter des histoires, M. de Chateaubriand arrive donc à Tripolizza. Il se présente au drogman et demande à parler au pacha, pour obtenir un firman de poste et le laisser-passer nécessaire pour traverser l'isthme de Corinthe.

On lui fait d'abord des difficultés, mais il parle promptement et impose le respect à ses auditeurs; les portes du palais lui sont ouvertes. Dans la salle où il attend, il trouve le Patriarche de la Morée et le Papa. A l'agitation des gens, il lui semble deviner que l'on prépare une cérémonie pour le recevoir; ainsi on le fait attendre deux heures partagées

(1) P. 56-57-58.

entre l'impatience et l'ennui. Enfin, il entre dans les appartements du Pacha. Celui-ci était assis sur le divan; un vieillard, qui était peut-être le bourreau, se tenait respectueusement à sa droite; le drogman grec était assis à ses pieds; trois pages debout étaient autour de lui chargés de la pipe et de ses accessoires. Le voyageur met la main sur son cœur, et avant d'y être invité par le maître de la maison, il s'assoit, usant du privilège dévolu à tout Français. Il est accueilli courtoisement, et à son extrême surprise, on lui offre le café. Mais il se plaint que l'on ait défendu l'entrée de la salle à son domestique, et le Vizir veut faire donner vingt coups de bâton sur la plante des pieds du Deli qui a commis cette impolitesse; il demande un firman de poste pour avoir des chevaux et un sauf-conduit pour passer l'isthme, et ceux-ci lui sont accordés (1).

Maintenant, écoute un peu, ô lecteur.

Premièrement, il est faux que le Pacha puisse ordonner que l'on donne des chevaux de poste quand (aux termes du dernier firman) on ne paye pas au maître des postes l'« hogiret », c'est-à-dire la taxe de dix paras à l'heure et pour chaque cheval. — II. La Morée a bien des métropolitains et des évêques, mais point de patriarches. Et les patriarches de Grèce sont quatre; à savoir: ceux de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche. — III. Non seulement un Français, mais un Européen quelconque, a le privilège de s'asseoir sans attendre que le Pacha l'y invite, ce qui cependant ne tarderait guère. — IV. Ce n'est pas un honneur particulier de se voir offrir le café. Chaque Pacha a l'habitude de faire offrir aux Francs (a) d'un certain rang la pipe, le parfum de bois

(1) P. 59, 60, 61, 62.

a) De la main d'Avramiotti, « Franche ».

d'aloès, le café et le sorbet, boisson sucrée composée de sirop et d'essences parfumées. — V. Pour obtenir le *murur*, laissez-passer pour sortir du « derven » ou isthme, et qui a une validité de quinze jours à partir de la date à laquelle il est délivré, point n'est besoin de se rendre à Tripolizza. Il suffit de faire écrire à n'importe quel « Surugi » pour l'obtenir sur l'heure, en donnant une caution, et 60 paras au Muurdar-Effendi (garde des sceaux du Pacha). — V. Aucun Turc ne s'assoit en présence du Pacha si ce n'est le mufti (primat religieux), le cadi (juge), le nakibi (chefs des Emirs), le Divan-Effendi (chancelier du Pacha) ou tout autre revêtu des charges les plus distinguées et les plus hautes. — VII. L'office de « Geulat » (bourreau) est encore considéré chez les Turcs comme tellement ignominieux que la personne la plus méprisable de la cour du Pacha le dédaignerait. Lorsque le délinquant est condamné à mort, les gardes attrapent par force quelque juif ou quelque bohémien, ou tout autre pourvu seulement qu'il ne soit pas Turc, et ils le forcent à exécuter la sentence. Quelquefois le Pacha, pour apaiser sa colère, ordonne qu'un malheureux quelconque soit tué en sa présence, et alors l'un des gardes lui coupe la tête; et justement un tel acte (comme chez nous la fusillade) n'est pas considéré comme infâme. — VIII. Il est impossible que le Pacha ait condamné le Deli à vingt coups de bâton pour n'avoir pas permis au domestique Joseph d'assister à l'audience. Sans quoi sa propre vie eût été aussitôt mise en péril par quelque rebellion; seul le corps entier des Delis (cavalerie du Pacha) peut juger et punir la faute d'un Deli.

M. de Chateaubriand se débarrasse tout aussitôt de Tripolizza, en disant que c'est une ville moderne située sur les rochers du mont Ménale dans la vallée de Tégée; le Pacha y avait établi sa résidence (vu que c'était un point central)

depuis que la Morée avait été convertie en pachalik; autrefois le Sangiac se trouvait à Coron (1).

Quant à moi, je ne comprends pas bien le sens de ces paroles. Le Sangiac est le pavillon qui précède les corps de cavalerie et d'infanterie, et chacun a le sien propre. Toutes les forteresses de la Morée ont leurs Sangiacs des deux sortes. Elles ont même deux Sangiacs de cavalerie en plus; l'un à Mistra pour surveiller les Mainotes, et l'autre, dit Sangiac de la Morée pour se rendre là où l'on en a besoin.

Chaque Sangiac a son « alabei » (*connétable*) qui prend, avec ses officiers subalternes, le nom du corps auquel il appartient. Ceux-ci, tirant leur solde (*timavi*) des contributions militaires, donnent l'image d'un vrai système féodal.

Le gouverneur de la Morée réside à Nauplie; il y doit retourner en temps de guerre bien que maintenant il réside à Tripolizza, en raison de l'éloignement de Nauplie. Il a alors le pouvoir de nommer des Pachas à deux queues, après assentiment préalable du Sultan, et de leur confier le gouvernement des forteresses qui sont au nombre de huit, à savoir : Nauplie, Corinthe, Patras, la forteresse de Rium, près de Patras, Navarin, Modon, Coron et Malvoisie. Et maintenant, on peut ajouter dans une certaine mesure Tripolizza, entourée d'un mur en 1796 et munie de canons par Ahmed-Pacha (a), pour la défendre des irruptions continues des Albanais.

Tripolizza, au pied du mont Ménale, est éloignée, à droite, d'environ quatre milles de Tégée, et à gauche, de six milles de Mantinée, de même qu'elle est aussi éloignée de six milles

(1) P. 53-64.

a) *De la main d'Avramiotti*, « Pascia ».

du Parthenios et de l'Artemisium, deux montagnes qui sont placées en face, la première à droite, la deuxième à gauche. Notre voyageur, si près de Mantinée, n'a pas daigné l'honorer de sa présence. Il y aurait pourtant vu une muraille dont les fondations ont plus de 18 pieds d'épaisseur, et les vestiges des portes de la ville, d'un théâtre en son centre, d'un bois de chênes qui est peut-être le Pélasgique, où Epaminondas tomba en pleine victoire glorieuse. Enfin, le fleuve Ophis qui, l'hiver transforme en débordant la plaine de Mantinée en un marais et qui, après avoir coulé pendant quelques milles, se perd dans une caverne du mont Ménale. En voyant ce fleuve, il se serait rappelé que les Lacédémoniens dirigeaient ses eaux vers la forteresse de Mantinée pour dissoudre les briques séchées au soleil dont avaient été recouvertes les fondations en pierre — ce que l'on considérât comme une précaution efficace, car ces briques ne pouvaient être cassées ni démolies par les machines de guerre comme les pierres.

D'autre part, il y aurait vu une source thermale qui est peut-être l'antique source d'Arni, où Rhéa, d'après la fable, accoucha de Neptune. C'est une opinion commune qu'après la destruction de Pallantée, de Tégée, de Mantinée, la population se rassembla dans un seul endroit, et construisit Tripolizza qui tira son nom de ces trois villes (*). Mais Pausanias, en énumérant toutes les villes, qui eurent leur part à la formation de Mégalopolis, en appelle une Tripoli qui paraît bien être l'actuelle Tripolizza (antérieure à la destruction de Pallantée et des deux villes mentionnées, et à l'édification de Mégalopolis). Le fait que l'on ne voit pas maintenant à Tripolizza de vieux monuments n'est pas une objection à cette thèse. Ils sont peut-être recouverts par les alluvions qui s'amoncellent continuellement, ou bien ils se trouvent à l'intérieur des palais et des mosquées ; les Turcs ont l'habitude de les mettre là pour ne pas les voir, car ils estiment

•

qu'il est sacrilège de s'en servir. C'est ainsi que de même, on ne trouve rien de remarquable à Pallantée, bien que l'on sache qu'elle fut reconstruite par les deux Antonins poussés par la gratitude (la Pallantée de Rome était une colonie de cette cité grecque). Mais le temps viendra peut-être où quelque monument nous indiquera le vrai emplacement de Tripoli. Que de découvertes remarquables sont dues au pur hasard !

Qui eût dit que des ruines mêmes du temple de Jupiter-Panhellénien à Egine (temple qui paraît avoir été détruit avant Pausanias, puisqu'il n'en fait pas mention) on aurait pu extraire dix-sept statues ? (1).

Quelle découverte surprenante aussi, celle faite il y a peu de temps dans le mont Cotilus, en Arcadie, à quelques milles des ruines considérables de Phigalie ! (2).

(1) Ces statues inestimables pour l'exactitude de la sculpture, du vêtement, de l'anatomie, paraissent dater de l'époque du roi Eaque. Le savant baron d'Haller, de Nuremberg a), avec trois de ses confrères remarquables Cockerell (*) et Forster, des Anglais, et Linckh, un Wurtembergeois b), les retrouvèrent à une légère profondeur lorsqu'ils firent, en 1811, des recherches concernant les stéréobates de ce temple (*).

a) *De la main d'Avramiotti « di Norimberge ».*

b) *De la main d'Avramiotti, « Linckh Wintembergese ».*

(2) Elle consiste dans une frise de marbre de 100 pieds, avec cent figures en haut-relief, hautes de deux pieds, et qui représentent un combat d'Amazones et de Héros, et le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs. Cette frise se trouvait à l'intérieur du temple d'Apollon-Epicurien (dont l'architecte était ce même Ictinus qui construisit le Parthénon, de concert avec Callicrate), temple qui a été exhumé par l'excellent monsieur a) Gropius (*), du duché de Brunswick b), en 1812, et avec l'aide des quatre compagnons que nous avons cités plus haut (*).

a) *De la main d'Avramiotti, « Signor ».*

b) *De la main d'Avramiotti, « del Ducato di Bronsviek ».*

Que de chefs-d'œuvre n'a-t-on pas retrouvés en 1811 près du théâtre d'Argos ? (1).

En dépit des innombrables voyageurs qui visitèrent le Péloponèse à des époques différentes, cette province est très peu connue. Des fouilles dirigées par des hommes compétents sur l'emplacement des villes fameuses, rendraient certainement à l'histoire et aux arts les monuments qui s'y trouvent cachés ou enfouis par les accidents géologiques, par les horribles catastrophes de Mummus, d'Alaric, et de Mahomet, et par la fausse piété de Théodose et d'Arcadius qui croyaient expier leurs fautes en abattant les édifices et les ouvrages des gentils.

Le voyageur passe par Tégée (l'un des deux chemins pour se rendre à Mistra) et, parmi les ruines d'un couvent antique, il lit sur un morceau de marbre le mot *τεγαιτες* (2).

C'est l'église de Palaeo-Episcopi, qui est peut-être édiflée sur les ruines du temple de Minerve-Alea. Ses murs sont construits avec des fragments de colonne et d'autres fragments d'un style excellent ; elle est entourée d'une muraille

(1) Cette fouille fut organisée en 1812, par Veli-Pacha, gouverneur de la Morée, qui avait appris que les anciens avaient l'habitude de placer des statues dans les théâtres. A une faible profondeur, ils découvrirent un Jupiter et une Minerve sculptés dans la même pierre, deux statues de Faustine, un Philippe, un Cupidon, un Esculape avec le serpent en main, et signés du nom d'Attalus, sculpteur athénien; un Jupiter sans tête, sans mains ni pieds, une Vénus sans bras avec Cupidon à son côté, une moitié de buste d'un guerrier, quatre autres bustes, un philosophe, un cerf, une tête de chien, une statue assise, une tête de satyre, une coupe de marbre blanc cassée en sept morceaux et représentant sur le pourtour Cybèle et la naissance des animaux (*). Et tous ces objets furent ensuite vendus par Veli-Pacha à MM. Knight et Fazakerla a), savants voyageurs anglais, pour la somme de mille sequins vénitiens.

a) *De la main d'Avramioti*, « Fazakerla ».

(2) P. 66, 67 (*).

de grandes pierres cimentées qui semble bien être celle élevée par les Romains sur l'emplacement du temple, après qu'ils l'eurent détruit. Ce temple, l'œuvre de Scopas, était le plus beau de tout le Péloponèse, car il avait trois séries de colonnes de trois ordres, le dorique et le corinthien dans l'enceinte intérieure, l'ordre ionique dans l'enceinte extérieure. Les Grecs le vénéraient beaucoup et il jouissait des droits d'asile et d'immunité. Mais, comme les Tégéates suivirent la faction de Marc-Antoine, ils furent placés par Auguste sous la juridiction de Lacédémone et les ornements de leur temple avec la statue de la déesse furent transportés à Rome.

Autrefois, le territoire de Tégée était divisé en un si grand nombre de districts qu'on peut les considérer comme autant de tribus; d'après Pausanias, c'étaient les Garéates, les Phylacéens, les Caphyates, les Corithéens, les Botachides, les Echévétéens, les Manthuréens ; Tégée en était la capitale. M. Linckh m'a assuré avoir observé, non sans surprise, parmi les restes de l'église de Palaeo-Episcopi, deux grifons très semblables à ceux qu'il avait vus dans le temple de Faustine à Rome, d'où il conclut que les vainqueurs transportèrent dans leur ville les plus beaux fragments du temple de Minerve. Et cependant, il reste à faire ici de grandes fouilles et de grandes découvertes.

De Tripolizza à Mistra, il y a tout au plus dix lieues, et non vingt-deux comme l'affirme M. de Chateaubriand, en doublant la longueur du chemin (1).

On rencontre, sur la route, trois kans, dont le premier appelé Cria-Vrissi (fontaine froide) est à quatre lieues de Tripolizza ; les deux autres, à savoir celui de Crevata, et celui de Vuria, voisin du village de ce nom, se trouvent à

(1) P. 67 (*).

peu près à égale distance de Mistra ; le voyageur peut donc à volonté choisir l'un ou l'autre.

Ces kans, semblables aux autres kans du Péloponèse n'offrent certainement pas les commodités des hôtels européens ; mais on ne court pas non plus le risque d'y mourir de faim, comme le dit notre auteur, se lamentant avec âpreté. Quoiqu'il en dise, les aubergistes sont très obligeants, du fait de leur intérêt, du fait aussi de l'hospitalité qui est naturelle aux Turcs. En outre, il est facile de trouver immédiatement de la volaille et du riz ; et il y a toujours pour les « Surugi » des olives, du beurre, des œufs et du fromage ; on apprête aussitôt le pain sous les cendres, et les vignobles des alentours de ces kans offrent un vin excellent.

Sur cette route qui ne servit à rien d'autre qu'au passage des milices des Lacédémoniens contre Tégée, il ne voit rien de mémorable. Il y avait autrefois dans ce lieu le temple de Jupiter-Scotitas et toutes ces montagnes devaient être autant de ramifications du Parnon, du Cronius et de l'Olympe (1).

C'est sur cette route que, sur un pont élégant d'une seule arche, passe un petit fleuve limpide et tortueux, dont le cours semble gêné par quelques buttes, faites justement pour cela. Or il était facile de reconnaître que celles-ci étaient des digues construites pour régulariser le fleuve ; mais ce qui étonne vraiment, c'est qu'un homme se disant préparé depuis tant d'années à ce voyage, et ayant recueilli les matériaux avec tant de diligence, ne reconnaisse pas ce fleuve, décrit clairement par les géographes antiques et modernes.

Et ce fleuve, ô lecteur, c'est l'Eurotas. Il est faux que M. de Chateaubriand, avec la recommandation de son consul,

(1) P. 69 (*).

M. Vial, soit descendu à Mistra dans la maison d'un Turc illustre, Ibrahim-Bey (1).

Il n'y a dans ce lieu aucun Turc de condition portant ce nom, si l'on ne veut appeler ainsi l'abject et misérable patron d'un kan. Ainsi nous admettons que quiconque se divertit aux farces d'Arlequin et de Polichinelle, puisse aussi s'amuser des scènes comiques dont sont remplies toutes ces pages ; la maladie du fils d'Ibrahim, le remède de la centaurée, le repas, la discussion avec le chef de la loi.

Quant à nous, nous n'irons pas nous mettre de bonne grâce au nombre de ces lecteurs dont le goût se trouve satisfait par de semblables peintures.

L'auteur continue son voyage par Slavo-Cori (a) ; cette localité changea, semble-t-il, son ancien nom d'Amyclée, depuis que s'y arrêterent les Esclavons, faisant irruption dans le Péloponèse. Et ici, il cherche en vain l'inscription en *boustrophédon* qui, à divers âges, marquait le nécrologe des Prêtresses du temple d'Apollon Amycléen, depuis la fondation du temple jusqu'à la conquête des Romains (2).

Cette inscription, découverte en 1729 et 1730 à Amyclée par Fourmont, et gravée sur une pierre, notre Auteur l'aurait peut-être retrouvée s'il s'y était un peu arrêté.

On peut cependant l'excuser de ceci ; mais là où il ne mérite plus d'excuse, c'est quand il ne voit pas, à cinq cents pas du temple d'Apollon Amycléen, et sans aucun dérangement, le magnifique édifice que décrit Fourmont dans les Actes des Inscriptions et Belles-Lettres (*).

Il est long de 16 pieds, large de 10 : une pierre en forme

(1) P. 68 (*).

a) *De la main d'Arriamioti*, « Slavo ».

(2) P. 77 (*).

la base, une autre pierre le couvre, deux forment le cha-piteau, une autre pierre encore est placée sur chacun des quatre côtés, et toutes sont rugueuses et noirâtres. Sa forme rappelle celle d'une grotte. Par une porte étroite, pas plus haute que quatre pieds, on y montait par trois marches, formées elles aussi d'une seule pierre sur toute la surface occupée par l'édifice. C'était un temple d'une antiquité reculée consacré par le roi Eurotas à Minerve, dont le nom, *Onga* chez les Lacédémoniens, est sculpté sur le frontispice. Puis il traverse la Tiase, qui grossit l'Eurotas de ses eaux; c'est pourquoi celui-ci est appelé Iris jusqu'au confluent avec la Tiase (M. de Chateaubriand nous avertit avec une érudition singulière qu'il faut prononcer Iri); il s'appelle ensuite Vasili-potamos, ou fleuve royal (1).

Puis, chemin faisant, il passe à Faron, à une demi-heure de Mistra, et qui semble être l'antique Pharis, dans le faubourg de Mesoa, ou Messoa, à une lieue et demie de Sparte. Il semble que lorsque Sparte fut renversée par les Turcs, ses habitants s'établirent à Mesoa; le nom de Mistra (ou Misitra, qui a à peu près cette consonance) dérive peut-être de là; à moins qu'on le fasse dériver du nom d'un seigneur français, *misir* Guillaume, ce qui me semble plus bizarre.

Après la destruction de Sparte, la ville secondaire de Mesoa devint la métropole de la région.

Quelques érudits, parmi lesquels M. Fourmont, déjà mentionné, croient que les six tribus de la Laconie auraient toutes pris le nom d'une tribu qui fut appelée Lacédémone, d'après le nom du gendre et successeur du roi Eurotas. Mais cette supposition ne paraît pas être la bonne; le nom actuel de Ziaconia, qui est une corruption, montre que cette

(1) P. 80 (*).

région s'appela toujours la Laconie. Ses principaux villages sont aujourd'hui Prasto, que l'on croit fondé par les habitants de Prasie, retirés de la mer vers l'intérieur des terres; Castagnizza à cause de son bois de châtaignier; Sitena à cause de ses blés excellents; Vrestena la salubre, etc. Ainsi donc la Laconie ne prit pas le nom de Lacédémone, ou plutôt elle fut sujette de cette dernière, différente. Et le plus curieux, c'est que la Laconie garda son nom bien que corrompu, tandis que Lacédémone est appelée maintenant Mistra.

Les habitants de Ziaconia ont un dialecte grec et albanais, différent de celui du Péloponèse, et pour prononcer plus vite, ils élient les syllabes.

M. Fourmont, s'appuyant sur Plutarque, appelle les six tribus la tribu Egidienne ou celle des pasteurs; Limnaïde ou celle des pêcheurs, le long de l'Eurotas; Cynosuride ou celle des chasseurs, avec la race des chiens de Laconie et qui s'étend jusqu'à Thyrée, presque au fond du golfe Argolique; la Mesoïde où l'on suppose que se trouvaient les potiers, les maçons et les menuisiers; enfin, la tribu Pitannique, tout près de Sparte; elle s'étendait par toute la plaine et elle était le séjour des agriculteurs. Chaque tribu se gouvernait d'après ses lois particulières et chacune nommait un député qui, de concert avec le roi, constituait le tribunal suprême.

Cette forme de gouvernement dura jusqu'à ce que Lycurgue nomma deux rois, et réduisit à vingt-huit le nombre des sénateurs. Mais comme il y avait des discordes entre eux (peut-être parce que chacun défendait l'intérêt de sa propre tribu, d'où résultaient la confusion et l'anarchie), le roi Théopompe institua les cinq éphores qui avaient un pouvoir absolu sur le Sénat et les rois et réprimaient les abus. Mais chaque institution, pour vertueuse qu'elle soit,

porte en elle-même son principe de destruction. Les éphores eux aussi se rendirent coupables de prévarication de telle sorte que le roi Cléomène, le fils de Léonidas, les fit assassiner. Dès lors, ni eux ni le Sénat (malgré les derniers efforts d'Antiochus et des Romains) ne purent reconquérir leur autorité première, ni leur splendeur perdue.

Cette histoire est prouvée, grâce aux nombreuses inscriptions découvertes par le docte helléniste, l'abbé Fourmont; et il est malheureux pour le public que son voyage aux pays du Levant soit encore inédit, comme le sont les manuscrits et les mémoires de son neveu, compagnon et collaborateur de ses recherches. Il est vrai que les caractères de ces inscriptions, différant suivant les différents âges et le sens que chacun a pu leur donner, d'après son propre talent, ont fait douter quelques-uns de leur authenticité. Il n'en reste pas moins vrai que la collection a pu être faite sans beaucoup de méthode, sans un triage suffisant, ce qui viendrait justement de l'avidité du voyageur à tout recueillir; mais si les inscriptions ne se retrouvent pas, ce n'est pas une raison valable pour le taxer de mensonge.

Chaque mosquée, chaque église, chaque bain, chaque édifice privé ou public ne se construit en somme qu'aux dépens de fragments antiques; on les broie même plus d'une fois pour en faire le mortier. De plus, beaucoup sont charriés en d'autres endroits, avec la terre, par les pluies annuelles; mais le facteur qui contribue le plus à cacher les monuments, c'est que les Grecs pour les conserver, et pour n'être pas forcés à les transporter à de longues journées de marche pour la construction des édifices des Turcs, les cachent avec un grand soin chaque fois qu'ils le peuvent.

Mesoa ou Mistra est construite avec ses propres débris antiques et ceux de Sparte. On voit encore deux sarcophages qui servent de récipients aux eaux de deux fontaines.

L'un des deux, le plus beau, s'il ne remonte pas à une haute antiquité, est cependant très correct et d'une très belle composition; il représente une danse de Bacchantes des deux sexes, et sur la partie opposée trois griffons et un sphinx; l'autre sarcophage, qui paraît être d'un style plus récent et médiocre est orné de génies avec des guirlandes dans les mains.

A Parori, on aperçoit dans les édifices d'anciens fragments. Il y a là une fontaine abondante, appelée Chieramo. Au-dessus d'elle, un saule que M. de Chateaubriand appelle *salix babylonica*; comme il n'en a pas vu d'autre semblable en Morée, il croit qu'il serait venu de la Chine par l'Asie Mineure.

Après cette fontaine, il place la fontaine appelée Panthalama, qui tire son nom de la pierre d'où elle s'échappe. Elle est ornée d'une sculpture antique d'une mauvaise exécution : trois nymphes dansant avec des guirlandes.

Enfin, la fontaine Tritsella (1).

Mais il y a là de nombreuses erreurs. Son arbre voyageur est appelé par les botaniciens *Salix flagelli deorsum spectantibus*; on le trouve à Coron, à Tripolizza, à Nauplie, à Patras et en beaucoup d'autres lieux de la Morée.

Des trois fontaines qui sont au pied du Taygète, la première se trouve à une demi-heure environ de Mistra, les deux autres sont à Mistra même, et Tritsella se trouve avant Panthalama. Celle-ci n'a aucune sculpture et celle dont parle l'auteur (Panthalama) est celle-là même à laquelle nous nous référons, mais elle se trouve dans un endroit bien différent.

De plus, elle ne s'appelle pas Panthalama, mais Pante-

(1) P. 83, 84.

leimona, *misericordissima* : en 460 av. J.-C., un horrible tremblement de terre ayant déchiré une partie du Taygète, il en sortit l'eau que l'on voit maintenant et qui prit son nom de la Miséricorde divine invoquée par les habitants pendant cette horrible catastrophe. On utilise cette eau, très abondante, pour de nombreux moulins. Unissant son cours à la source voisine, qui vient de la demeure des Hébreux, elle débouche avec elle dans le fleuve Cnacion ou Magoula, qui se jette ensuite dans l'Eurotas.

Avant l'irruption des Russes en Morée, cinquante familles juives habitaient dans ce lieu, mais, par la suite, elles se dispersèrent à Tripolizza et à Nauplie. Le château de Mistra, entièrement détruit, est à gauche de la fontaine Panteleimona.

M. de Chateaubriand, après avoir traversé Amyclée, Parori, Tritsella, Panteleimona, Borgo, village des Juifs, monte à ce château, et il commence là ses grimaces de pître.

Il se débat et entre en fureur parce que son guide ne lui répond pas comme il faut et parce qu'il lui indique le château comme étant la Sparte de l'antiquité (1). Mais tout cela n'est qu'une préparation, en vue de ce qu'il veut nous faire croire le lendemain, qu'il aurait le premier retrouvé la position de Sparte, pendant que chaque paysan sait qu'elle se trouve là où est maintenant Magoula. De Magoula, on découvre avec la longue-vue le théâtre et la hauteur sur laquelle Sparte était édifiée.

Mais lui descend précipitamment du château, feint d'être entré dans la Métropole, d'avoir entamé une conversation avec l'archevêque et son clergé, qu'il suppose par bonheur gens d'esprit, instruits dans la langue italienne par les mé-

(1) P. 92, 95, 99, 100.

decins de l'île, par les Vénitiens et par les habitants de Raguse. Il veut voir la bibliothèque, et qu'y trouve-t-il ? Son *Atala* traduite en langue vulgaire ! Ceci arrivait à propos. Accumulant mensonge sur mensonge, il arrive même à trouver (à cause de la foule des étrangers à Mistra) une auberge à l'anglaise où l'on mange le roastbeef et où l'on boit de vin de Porto.

Qui suivra maintenant notre voyageur dans ses observations diligentes ? Que dira-t-on des deux Maïnotes qui vendent des sèches ; de son achat du chien du Taygète ; des femmes turques qu'il rencontre, du voile qui les couvrait de telle sorte qu'il ne pouvait discerner si elles étaient belles ou laides ! (1) Ainsi, tout le jour se passe dans ces travaux importants et pénibles ; à la nouvelle aurore, il se met en route avec son janissaire, pendant que le drogman Joseph l'attend avec son guide près de l'Eurotas sur le chemin qui conduit à Argos. Il se dirige du côté de Magoula et le voilà sur son champ de gloire ; voilà le nouveau Christophe Colomb à la découverte de nouvelles terres ! « Quand je n'aurais fait, dit-il, que déterminer l'emplacement de Lacédémone, découvrir un nouveau tombeau à Mycènes », le voyage aurait de l'importance (2).

Et ailleurs : « Pour moi, j'ignore si mes recherches passeront à l'avenir, mais du moins, j'aurai mêlé mon nom au nom de Sparte qui peut seul le sauver de l'oubli, j'aurai fixé l'emplacement de cette fameuse cité, j'aurai pour ainsi dire retrouvé tant de ruines immortelles (3). »

Couronnez-le de lauriers, applaudissez, frémissez de joie ! Nous ne sommes pas doués d'une imagination assez vive pour le suivre dans les ruines de Magoula alors qu'il court

(1) *Préf.*, t. VIII (*).

(2) *Ibidem* (*).

(3) P. 107 (*).

ça et là, voltigeant ainsi qu'une pie, qu'il pleure et qu'il rit sur les vicissitudes humaines, qu'il récite des vers et cueille des lis en l'honneur d'Hélène, et mange des figues sèches d'été, et boit l'eau de l'Eurotas, et se plaint amèrement de n'y avoir trouvé aucun cygne. Suivons-le plutôt quand il impose à chaque lieu son vrai nom et quand il mesure la colline avec ses propres pieds, méthode nouvelle et fort exacte : 1.560 pas formaient le tour de la forteresse des Spartiates, érigée à l'époque de leur décadence ; 1.560 pas y compris la courbe du théâtre qui lui est annexé.

Il remarque, au niveau de cette forteresse, quelques fondations et il croit qu'elle appartiennent au temple de Minerve-Chalcioecos ; et après une descente en pente douce d'environ 60 pas, il voit un édifice circulaire aux trois-quarts détruit, avec des niches intérieures : il suppose que c'était là le temple de Vénus-Armée ; il découvre un monticule de forme allongée et aplati à sa cime et conjecture que ce devait être un stade ou un hippodrome. Entre ce monticule et deux autres qui forment une espèce de vallée, il découvre les ruines du pont Babyx, et le cours de l'Eurotas, et parallèlement à ce fleuve il place la tribu des Limnates, le temple de Lycurgue, le palais du roi Démarate, la tribu des Egides et celle des Messoates, un des Lesché, le monument de Cadmus, les temples d'Hercule, d'Hélène et le Plataniste. Il aperçoit sept ruines informes et, se fiant à son flair, il appelle l'une le sépulcre d'Hélène, l'autre le tombeau d'Alcman ; ici il reconnaît le monument d'Egée, là celui de Cadmus. En regardant vers le nord et du sommet de la citadelle, il découvre une colline qui domine la citadelle ; entre ces deux collines une vallée et bien qu'il n'y ait là aucune ruine, il place le Dromos et les monuments que celui-ci renfermait comme le Sénat, le Chœur, le portique des Perses. Il a remarqué le long mur qui s'étendait du côté de la tribu des Cynosures. Se tournant à l'ouest, il aperçoit sur un

terrain uni, au pied du théâtre, trois ruines et il conclut que là se trouvaient la tribu des Pitantes, le Théomélide, les tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Crotanes et le temple de Diane-Isora. Enfin, il tourne ses regards au midi et il voit une terre inégale, provenant des fondations de quelques murs rasés, et il établit que la maison de Ménélas s'élevait dans cette perspective et que plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontrait le temple des Dioscures et des Grâces.

Après avoir considéré tout ceci de la hauteur de la citadelle, il descendit pendant un quart d'heure et arriva à l'Eurotas; mais il en chercha en vain les cygnes et les eaux. Il examina cependant le pont Babyx, et dans un terrain de forme triangulaire il reconnut l'île du Plataniste où il ne poussait plus de platanes, mais des mûriers, des lis et des fleurs qu'il cueillit pour honorer la mémoire d'Hélène. Peut-être l'Eurotas abandonné fut-il charmé en entendant autour de ses rives les pas d'un obscur voyageur. Et ce voyageur, après qu'il se fut reposé à l'ombre des rayons brûlants de midi, après qu'il eut mangé de bon appétit sa provision de pain et de figues sèches, après qu'il eut pris des notes et dessiné des vues pendant deux heures, se remit en marche du côté de la partie principale de la citadelle; quelques ruines qui lui semblent être les débris d'un lion, emblème de Léonidas, lui rappellent le sépulcre de ce héros.

Incertain si l'on pouvait retrouver en cet endroit les trois inscriptions déjà découvertes par Fcurmont (je veux dire les inscriptions sépulcrales d'Agésilas et de Lysandre, et une autre avec le nom de Jérusalem) il verse de grandes lumières à la critique en supposant que cette dernière inscription était gravée sur un cippe qui devait perpétuer la mémoire de l'alliance étroite entre les Juifs et les Lacédémoniens. Il lit ensuite sur une pierre les quatre lettres ΑΑΣΜ, et sans

nous indiquer si l'apparence en est antique ou moderne, il suppose que ces lettres sont le résidu de γέλσμα, *ridere*. Et de chercher si ce pouvait être là l'inscription que Lycurgue plaça à la statue du Rire ? On voit que notre voyageur sait très bien honorer cette divinité, puisqu'il sait facilement inspirer son culte (1).

Après avoir examiné en peu d'heures et attentivement toute chose à Sparte, il rejoint son guide et Joseph, qui l'attendaient au bord de l'Eurotas. Il se réconforte ensuite l'estomac avec le repas que lui apprête son serviteur (on se demande avec quels ustensiles ? — à moins qu'il ne se soit servi de la cafetière qui, avec une pipe, un tapis et quelques shalls, formaient tout son équipage). Puis il se couche pour dormir au bord du fleuve : la Voie Lactée se reflétait avec une telle splendeur dans l'eau que l'on pouvait lire et au-dessus de lui, perpendiculairement, brillait le Cygne céleste de Léda (2).

Mais l'Auteur des Martyrs n'aurait-il pas mieux fait (si même les antiquités n'avaient pas suffi comme but à ses recherches) d'aller à Pitana, localité très proche, entre Sparte et Mistra, et où il eût pu vénérer la première église construite par les Chrétiens, lorsqu'ils furent convertis par l'Apôtre André ? (qui passa de Laconie en Achaïe où il fut martyrisé.)

Le Père Coronelli, Pacifico, Porcacchi (*) ont décrit Sparte et ses alentours, Spon et Wheler l'ont reconnue et l'Anglais Vernon, leur contemporain, dans une lettre insérée dans les Transactions Philosophiques (*), indique le théâtre, les murs, les tours et les fondations des temples. De plus, il dit que le pourtour de Sparte était de cinq milles, qu'elle était éloignée de quatre milles de Mistra,

(1) P. 118 (*).

(2) P. 119 et 120 (*).

d'un quart de mille de l'Eurotas et nous aurions appris beaucoup d'autres choses encore si, au grand dommage des antiquités grecques, la relation de son voyage ne s'était pas égarée.

L'abbé Fourmont se rendit à Sparte en 1729 et 1730 (*) accompagné comme je l'ai dit de son neveu, des primats de Mistra, et de soixante travailleurs, avec Pausanias à la main. Pendant 55 jours, ses fouilles prirent un essor de plus en plus considérable, et il faut déplorer que ses mémoires et que ceux de son neveu soient encore inédits ; nous n'en avons qu'un léger extrait que l'ont lit au tome IV des « Actes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres » (*) de Paris.

Enfin, Leroy, Stuart, et autres voyageurs récents ont visité Sparte : leurs dessins et leurs travaux peuvent se voir facilement de tous. Mais, M. de Chateaubriand, avec une agilité remarquable, monte et descend la citadelle de Sparte, et se tournant vers les quatre points cardinaux, il découvre en peu d'heures tout ce qui se trouve au-dessous de lui.

Les ruines de Sparte sont pour la plus grande partie romaines, jusqu'à la citadelle édifiée avec beaucoup de fragments, des colonnes, des corniches : on voit donc clairement de quelle hauteur des Romains et les Despotes successifs ont surélevé les fondations grecques ; chacun sait que les Spartiates, habitués à affronter l'ennemi face à face méprisaient ces villes qui étaient entourées de murailles.

Sparte n'en fut donc entourée que lorsque l'amour de la vie augmenta avec la corruption des coutumes primitives et sévères. Seul le théâtre a conservé son antique constructeur grecque ; dans la citadelle, on reconnaît l'emplacement du temple de Minerve-Chalcioecos ; il en reste quelques lignes de fondations au-dessus desquelles on reconnaît l'édifice postérieur (bâti avec de la chaux et avec des fragments ioniques d'architraves et de corniches insérés dans les murailles). En face du théâtre, quelques grandes pierres, et

une colonne renversée; c'étaient là peut-être les sépulcres de Léonidas et de Pausanias. Au-dessous de la citadelle, les ruines de l'hippodrome ou plutôt d'une palestre romaine; plus loin, les ruines d'un monument sépulcral construit avec de grandes pierres. Au sud de la citadelle même, se trouvent quelques collines séparées par une vallée étroite; sur l'une d'elle, les fondations d'un temple qui était peut-être celui de Bacchus-Colonate. La colline serait alors celle appelée Colona. Sur une autre de ces collines se trouvait le temple de Junon Hyperchiria, et sans doute sur la dernière, celle qui est la plus proche de l'Eurotas, car le temple fut édifié à la suite d'une inondation.

Derrière la citadelle, un pont ruiné, le pont Babyx, moderne et construit avec des fragments antiques.

Et voilà ce qui a résisté aux siècles.

Il y a trois causes qui concoururent impérieusement et qui concourent toujours à la destruction des ruines antiques, nous l'avons déjà noté : la proximité de Mistra dont les édifices sont construits avec les débris de Sparte; les alluvions annuelles qui à la longue recouvrent les marbres; enfin la hâte avec laquelle tout Grec les cache pour ne pas être obligé par les Turcs de les transporter ailleurs.

A trois heures du matin, notre voyageur se lève, et il prend le chemin de Tripolizza, le même qui servait aux anciens pour aller de Laconie en Argolide et le plus mauvais de toute la Morée.

Après avoir suivi pendant un peu de temps le chemin de Tripolizza, il tourne à l'est, s'engouffre dans les montagnes, se blesse aux branches des arbres et parvient à quatre heures du matin sur la cîme d'un mont, tout frissonnant d'un grand froid bien que l'on fût le 19 août et que la nuit précédente eût été très douce. Cette montagne, peu célèbre dans l'antiquité (comme il lui semble) devrait se trouver

du côté des sources du Lœnus dans la chaîne du mont Eva, et peu éloignée de Prasie sur le golfe d'Argos (1).

Mais le mont Eva est bien loin de là et il se trouve en Messénie; Prasie est éloignée de dix bonnes heures de la route ordinaire, et elle est pour le moins à onze heures de Sparte et à douze heures d'Argos par un chemin raboteux et périlleux.

Le voyage habituel de Sparte à Tripolizza dure dix heures et huit de Tripolizza à Argos.

Si, se rendant de Sparte à Argos, on ne veut pas passer par Tripolizza, il faut alors traverser Ajuria ou Camari, villages très près de Palaeo-Episcopi (Tégée) ; avec des chevaux et une voiture, on épargne deux heures de chemin. Je ne sais pas pour quelle raison M. de Chateaubriand a pu choisir la route de Prasie ou Prasto.

Il semble plutôt qu'arrivé au carrefour de Davulcan, où se trouve un poste militaire, il ait choisi non la route qui conduit en quatre heures à Argos, mais bien celle qui mène à Nauplie. On peut déduire ceci du fait qu'il cite le marais de Lerne, du fait aussi de ses plaintes contre Hercule qui, n'ayant pas assez asséché le marais, lui valut une fièvre (2). Mais, à vrai dire, je ne peux pas comprendre son chemin. Il confond des lieux diamétralement opposés; on peut presque'affirmer qu'il ne parle de Lerne que pour en parler, sans même l'avoir vu.

Tout le monde sait que Lerne est le marais, à cent pas des moulins de Nauplie, au pied du mont Pontinus d'où descend à chaque saison l'eau abondante qui les fait tourner. Ces moulins sont à deux heures de la forteresse de

(1) P. 122 (*).

(2) P. 127.

Nauplie, à deux autres heures d'Argos. Entre les moulins et le mont Temenion court le Frissus, grossi de l'Arassus, autre rivière qui sort d'une caverne du mont Caon et qui tire ses eaux, comme on le croit, du marais de Stymphale. Et cette eau est aussi abondante et fait tourner plusieurs moulins qui sont à une heure et demie d'Argos. En dehors du marais de Lerne, on trouve encore dans les environs le marais d'Amphiaraüs, appelé aujourd'hui Mavrococala. C'est là que, selon la fable, Bacchus descendit aux enfers pour chercher Sémélé. Puis le marais d'Alcinoüs, tous deux à une heure d'Argos.

Il y a encore d'autres marais très profonds et il semble que tous proviennent des monts élevés de l'Arcadie et que, n'ayant pas une voie d'écoulement directe, ils disparaissent sous terre pour ensuite reparaître, inondant tous ces lieux. Ainsi l'Inachus qui prend sa source dans le mont Artémisium, après avoir coulé un bout de chemin, se précipite dans un gouffre près de l'antique ville de Lyrécée pour ne plus réapparaître qu'en hiver : il est alors furieux et terrible. Ce cours souterrain de l'Inachus est à l'origine de beaucoup de puits qui se trouvent à Argos à une légère profondeur, avec de l'eau douce et salubre.

Il semble que le gouffre soit dû à quelque tremblement de terre qui aurait bouleversé le lit de ce fleuve qui coulait d'abord intarissablement.

Et de même pour l'Astérion qui disparaît du côté de Mycènes et se dirige sous terre vers la mer; mais cependant, périodiquement, et à des intervalles de quelques années, il déborde et jaillit du nord à l'est par toute la plaine d'Argos, à la grande épouvante des habitants. Ses eaux stagnantes, pourries par les chaleurs de l'été, sont la cause d'épidémies pestilentielles; c'est pour cette raison qu'un tel fléau est appelé Trimeri par certains, mot qui

est la corruption de Τριπορον, c'est-à-dire meurtrier et léthifère.

Si M. de Chateaubriand avait pris la route ordinaire, moins périlleuse et moins longue, c'est-à-dire celle d'Ajuria et Camari, il serait passé par Trochos (en grec « roue »), la route de Kalil-Bey; et à deux heures d'Ajuria, il aurait vu le Moklion (barrière ou levier) : tel est le nom que l'on donne encore aujourd'hui à une montagne singulière, isolée et en forme de pyramide; elle est placée dans la vallée étroite du Parthenios et de l'Artémisium et les Arcadiens, pour défendre la place, y avaient édifié une forteresse.

A deux heures de Trochos, car le chemin est en zig-zag, il aurait vu sur les pentes élevées du grand village Acladocambo (champ non taillé), la position de la ville de Cenchrée, et dans la plaine celle d'Hysiès, où les Lacédémoniens furent vaincus par les Argiens. Poursuivant ensuite son chemin par les pentes humides de l'Artémisium, (c'est la route d'Argos), au pied du mont Caon, dans une grande plaine, il aurait trouvé une pyramide bien conservée appelée l'« hellénique » et peut-être, imitant d'autres voyageurs, se serait-il approché pour l'examiner de près. Il ne fait aucune allusion à tout cela, mais le respectable baron de Stackelberg de Revel a eu le mérite de la décrire et de l'insérer dans la collection de ses « journées ». Ce monument antique est construit avec de grandes masses de pierres non travaillées, excepté aux angles.

Une porte qui se termine en pointe conduit à l'intérieur, où se trouve une galerie étroite qui mène, grâce à une autre porte, dans une chambre elle aussi intérieure.

Ici étaient cachés des urnes et des sarcophages. Chaque pierre à cinq pieds anglais de longueur, et les quatre côtés ne sont pas du tout semblables. L'un a 42 pieds et quelques pouces de longueur, et la largeur de la muraille était environ de huit pieds. Le Baron que nous venons de citer

et à qui nous devons ces notices pense que ce monument devait être la sépulture des Argiens vainqueurs à Hysies. Pausanias dit qu'ils furent ensevelis à Cenchrée, un endroit éloigné de deux heures et demie de la pyramide, sur laquelle on éleva le trophée après le combat, pour qu'il domine et pour qu'il soit visible.

La position de cette pyramide est sur la petite hauteur d'une plaine qui s'étend le long de la mer. Peut-être a-t-elle servi de sépulture commune aux Argiens et aux Lacédémoniens, qui avaient convenu de placer 300 combattants de chaque pays, afin que fût décidé en une seule bataille le sort de Thyrée. Chacun sait que les deux partis s'attribuèrent alors la victoire; l'une parce que tous les Lacédémoniens ayant été tués, deux Argiens coururent à Argos y apporter la nouvelle; l'autre parce qu'un Lacédémonien, à demi-mort et couvert des corps de ses compagnons, rallumant ses forces, dépouilla quelques Argiens, éleva un trophée et puis expira. Maintenant, tout concourt à nous faire croire que la bataille se livra dans cette plaine et que la pyramide servit de commune sépulture. Thyrée cause éternelle des dissensions, est située dans le fond du golfe Argolique, près des moulins de Nauplie et correspond à la plaine de la pyramide.

D'après tout ce que j'ai dit, on peut clairement voir quelles régions et quels monuments M. de Chateaubriand n'a pas jugé utile de connaître. Ceci afin de s'engager dans un chemin qu'il ne comprend pas lui-même. Mais il espère en compenser l'aridité en nous contant la petite fable de l'assassinat de la jeune personne du grand village de Saint-Paul, commis avec le consentement du Pacha, qui se repentit ensuite de ne pas avoir extorqué une somme plus grande (1).

(1) P. 122, 123, 125.

Mais : I. On ne trouve dans aucune région de la Morée un village de ce nom. — II. Dans aucun village, on ne peut changer les chevaux de poste. Seulement dans les villes principales de la province comme Tripolizza, Argos, Corinthe, Vastizza, etc. — III. Le Pacha qui gouverne despotiquement n'a pas besoin de moyens mesquins pour extorquer de l'argent aux raïas (sujets). Il est vrai qu'une loi dite « dijeti » ordonne que la ville ou le village où s'est commis l'homicide, si l'on n'arrête pas le délinquant, payerait 1.200 piastres, mais une telle loi a un but tout différent de celui que lui concède de façon inepte M. de Chateaubriand; elle tend à ce que tous veillent, avec leur propre responsabilité sur les fautes commises.

Enfin, notre Auteur arrive à Argos, et descend directement chez moi. Il me présente une lettre de M. Fornetti, premier drogman de France dans l'échelle de Coron, et moi de l'accueillir affectueusement en souvenir de l'estime que j'ai pour le vieil ami qui me le recommande et parce que j'ai l'habitude, par nature, et envers qui que ce soit indistinctement, de rendre les devoirs d'une cordiale hospitalité (1).

Il me fit croire qu'il venait alors de l'Amérique (*).

J'ouvre donc la conversation sur Franklin et Washington,

(1) Voici la lettre :

« Mon cher ami docteur Avramiotti,

» Je vous recommande monsieur de Chateaubriand, qui vient de
» l'Amérique, et doit faire le voyage de l'Attique, et vous m'obligez
» infiniment, ainsi que monsieur le consul Vial, de lui prêter
» toutes les attentions possibles dans son passage à Argos. Mon
» sieur le Consul me charge de vous faire ses complimens, et de
» vous dire qu'il conserve à jamais un doux souvenir de votre per-
» sonne. Je vous salue avec amitié.

» Tout à vous, votre affectionné ami.

» G.-B. Fornetti (*). »

sur les lettres écrites à Adams par Mably; sur les prédictions de ce philosophe touchant la nouvelle République et M. de Chateaubriand me fait un portrait saisissant des Iroquois, qu'il a eu l'opportunité de connaître de très près. Ensuite, passant de discours en discours, il était naturel avec un voyageur venu à Argos de parler de la région. Par conséquent, je me mis à lui dire que l'Inachus ne pouvait se qualifier du nom de fleuve, vu qu'il s'assèche durant l'été, et que grossissant sous les fortes pluies, il inonde les campagnes et arrache et entraîne les habitations et les êtres vivants. Je lui parlai du temple de Neptune-Prosclytius que l'on invoquait dans les temps d'inondations, des puits d'Argos, de la fertilité de la terre, de l'industrie de sa population : je rappelle qu'à Tirynthe, à une heure environ d'Argos, se trouvent quelques murailles imposantes d'une construction cyclopéenne (*) et j'ajoutai que Nauplie est à environ deux heures d'Argos, Epidaure à quatre heures et demie, Mycènes à deux, Mémée à trois, tous lieux mémorables et dignes d'être vus. Je décris, en outre, la citadelle d'Argos, appelée Larissa, où était le temple de Jupiter-Larisseus ; je l'avertis qu'en y montant, on trouve un monastère appelé maintenant Catéchumènes, où était peut-être le temple d'Apollon-Diradiotès (du fait que tout ce lieu est nommé Diras). Je fais remarquer que les fondations de ce château sont de structure cyclopéenne et que, au-dessus, plusieurs Despotes de l'époque de la décadence de l'empire, ensuite les Turcs, ont construit des fortifications neuves.

J'indique les ruines du théâtre et de l'hippodrome : les débris illustres de la ville furent soit ensevelis par les inondations de l'Inachus, ou bien ils furent utilisés pour la construction du château de Larissa ou pour la forteresse de Nauplie (sort qui est malheureusement celui de toutes les cités antiques placées près des ville modernes). De plus,

comme M. de Chateaubriand devait passer à Athènes, je jugeais à propos de lui parler amplement de M. Fauvel (*) et de ses travaux illustres et pénibles. Partant, je fais mention des bas-reliefs du temple de Thésée dont il a pris des empreintes en plâtre; je parle du modèle également en plâtre du temple de Minerve où sont observées avec précision toutes les proportions; de la table en relief, faite de cire et sur laquelle sont marqués le Pirée, Munychie, Phalère et le plan de la ville qui comprend l'Anchesme, la colline du Musée, la Pnyx et les longues murailles qui la faisaient communiquer, jadis, avec la mer. Je parle encore de ses différents dessins, du grand amas de vieilles ruines helléniques, de son musée numismatique, toutes choses précieuses qui doivent un jour enrichir la capitale des Français (ils l'ont pour cela honoré du titre de consul à Athènes).

J'ajoute que le public doit lui être reconnaissant pour avoir découvert le véritable emplacement de la ville d'Olympie, découverte sanctionnée par les recherches diligentes du docte voyageur anglais Ankemius. Tels furent mes entretiens avec mon hôte qui, pendant ce temps, entonnait des vers traduits d'Homère, des vers d'Horace, de Virgile et quelques passages du vieux et du nouveau Testament.

Notre conversation terminée, et comme il était sur le point d'aller se reposer, il me prie de lui faire préparer les chevaux de bon matin, car il veut arriver un moment avant le bâtiment qui l'attend à Athènes. J'essaye de le dissuader de ce départ imprévu, lui faisant comprendre que ce serait chose peu raisonnable que d'être venu à Argos sans avoir tout d'abord donné un coup d'œil à une ville si antique et si célèbre; vaincu par mes instances, il m'accorde d'y rester le jour suivant. Se rendant donc le lendemain à la citadelle, il me dit qu'il n'avait jamais joui d'une vue plus vaste que celle qui lui était offerte de cette

éminence. Et moi d'ajouter que de cette hauteur seuls se contentaient les capitaines pour passer leurs troupes en revue, ou les peintres pour dessiner leurs paysages, que le savant cherchait chaque pierre dans ses voyages, et chaque inscription, et trouvait sa joie à confronter les auteurs avec ses observations personnelles. Il me répondit que la nature ne l'avait point fait pour ces études serviles, qu'il lui suffisait d'une hauteur pour réveiller immédiatement dans sa mémoire les images riantes de la fable et de l'histoire. Et cette réponse était juste, puisque, volant par les cîmes de l'Olympe et du Pinde, il place selon son caprice les villes, les temples, les édifices. Je ne pus cependant me retenir de lui faire remarquer que même le poète, dans son envol libre, observe dans ses fictions riantes l'exactitude géographique, et que justement, ceci forme l'un des mérites des œuvres immortelles d'Homère, de Virgile, du Tasse. Pendant ce temps, son serviteur et interprète me conjurait d'user de tout mon effort pour que son patron consentit au moins à se reposer un jour, il m'avouait que deux heures après son arrivée dans un endroit quelconque, il avait l'habitude de partir; d'où son impatience d'arriver à Athènes pour se libérer d'un patron qui était un courrier. Je conseille donc à notre voyageur d'aller voir le théâtre. — Je l'ai vu en arrivant à Argos. — Avez-vous remarqué ses sièges creusés dans la roche, sa base de structure grecque, sa super-structure romaine ? — Je ne me suis pas écarté de ma route pour voir de semblables minuties; il me suffit d'avoir vu en perspective. — Mais, mon cher Monsieur, vous êtes différent des autres voyageurs qui n'épargnent ni ennuis, ni périls, ni dépenses pour voir une ruine, et vous m'excuserez si je brûle du désir de vous dire que cette course ne vous servira à rien; elle ne vous procurera qu'une certaine fièvre qui vous restera tout l'hiver. » Par tout ceci, il était facile de comprendre qu'il voulait toucher matériel-

lement et non connaître les lieux les plus fameux de l'antiquité.

La veille de son départ, je lui indique trois routes pour se rendre à Corinthe, l'une la route de Saint-Georges, où il verrait Némée dans le village appelé Cuciomadi; la deuxième, la route d'Ajoniri que l'on croit être la ville de Vatia; la troisième, la plus simple et la plus directe, celle de Cravati. Vous trouverez là, lui dis-je, un kan, et si vous voulez vous écarter d'une demi-heure, vous verrez Mycènes et ses nombreux souterrains, et le sépulcre d'Agamemnon récemment désencombré par lord Elgin, toutes choses que j'ai examinées en 1803 en compagnie de M. Roussel, alors consul général de France en Morée, personne pleine de connaissances, et de M. Roque, négociant français.

M. de Chateaubriand choisit naturellement la route la plus facile, mais il ne montra aucun regret de ne point pouvoir voir Vatia et Némée. J'offre à son serviteur le drogman un peu d'argent qui pourra lui servir pour leur voyage; puis, le matin venu, nous nous embrassons, M. de Chateaubriand et moi, et je le prie de bien vouloir me conserver son souvenir reconnaissant. Et certainement il me l'a conservé, imitant la fable du dauphin et du singe. J'avais bien pu observer dans sa physionomie les traits de cet animal, mais je n'avais pas le pressentiment qu'il devait aussi en imiter le caractère. Dans son œuvre, il me rend les bons soins de l'hospitalité que je lui ai accordée, et voici de quelle manière :

« Je fus reçu à Argos par le médecin italien Avramiotti, » que M. Pouqueville vit à Naples, et dont il opéra la petite- » fille atteinte d'une hydrocéphale. M. Avramiotti me mon- » tra une carte du Péloponèse où il avait commencé d'écrire » avec M. Fauvel, les noms anciens auprès des noms mo- » dernes : ce sera un travail précieux et qui ne pouvait » être exécuté que par des hommes résidant sur les lieux

» depuis un grand nombre d'années. M. Avramiotti avait
» fait sa fortune; et il commençait à soupirer après l'Italie.
» Il y a deux choses qui revivent dans le cœur de l'homme
» à mesure qu'il avance dans la vie; la patrie et la reli-
» gion. On a beau avoir oublié l'une et l'autre dans la jeu-
» nesse, elles se présentent tôt ou tard à nous avec tous
» leurs charmes, et réveillent au fond de nos cœurs l'amour
» justement dû à leur beauté.

» Nous parlâmes donc de la France et de l'Italie à Argos,
» par la même raison que le soldat argien qui suivit Enée
» se souvint d'Argos en mourant en Italie.

» Il ne fut presque point question entre nous d'Agamem-
» non, quoique je dusse voir le lendemain son tombeau.
» Nous causions sur la terrasse de la maison qui dominait
» le golfe d'Argos : c'était peut-être du haut de cette ter-
» rasse qu'une pauvre femme lança la tuile qui mit fin à
» la gloire et aux aventures de Pyrrhus.

» M. Avramiotti me montrait un promontoire de l'autre
» côté de la mer et me disait : « C'était là que Clytemnestre
» avait placé l'esclave qui devait donner le signal du retour
» de la flotte des Grecs », et il ajoutait : « Vous venez de
» Venise à présent ? Je crois que je ferais bien de retourner
» à Venise. » Je quittai cet exilé en Grèce le lendemain à
» pointe du jour, et je pris, avec des nouveaux chevaux, et
» un nouveau guide le chemin de Corinthe. Je crois que
» M. Avramiotti ne fut pas fâché d'être débarrassé de moi :
» quoiqu'il m'eût reçu avec beaucoup de politesse, il était
» aisé de voir que ma visite n'était pas venue très à pro-
» pos (1). »

Par ces assertions hardies, je ne sais si je dois l'appeler
davantage menteur, ou insolent. Moi désirer Venise, Venise
ma patrie ? Je suis Grec de religion et de nationa-

(1) P. 130, 131, 132 (*). *En français dans le texte.*

lité et j'habite la Grèce. Je suis né dans l'île de Zante où j'ai ma maison et mes biens, et chaque fois que l'amour de la patrie me tourmente fortement, je vais, dans un voyage de quatre jours, revoir dans mon île mes parents et mes amis. Quant à M. Pouqueville, je ne l'ai jamais vu; certainement tout le désavantage est pour moi; le fait déplaisant de m'être trouvé à Coron alors qu'il passait par Nauplie m'a privé d'une connaissance à laquelle j'attache tant de prix. Il est vrai cependant qu'il opéra alors ma petite-fille affligée d'hydrocéphale, comme il est vrai que deux jours plus tard, elle en mourut.

D'Argos, M. de Chateaubriand s'achemine vers Mycènes et à bride abattue, il indique la porte Lucine, l'autel du Soleil, le temple de Cérès-Mysienne, le sépulcre de Thyeste, le monument de Persée.

Arrivé à toute vitesse au kan de Carvati, il examine le sépulcre dit d'Agamemnon et auquel nous avons déjà fait allusion. Cette construction prodigieuse ne le surprend pas. La grande pierre qui est au sommet ayant été enlevée par quelque accident, il croit qu'il y avait là une coupole qui donnait la lumière. Il hésite à se persuader que cette construction souterraine se prolongeait au-dessus du sol dans une autre construction.

Enfin, il conjecture d'une façon qui me paraît étonnante que le petit souterrain contigu au grand avait été fait expressément pour servir d'habitation aux ouvriers. Ceci parce qu'il ne découvre pas, comme dans le grand souterrain de muraille intérieure, bien que la porte qui se trouve au milieu des deux souterrains le rende indécis (1).

Cette construction circulaire, d'après les observations du baron de Haller, a les dimensions suivantes : le diamètre

(1) P. 132, 134.

de la grande chambre est de 47 pieds; sa hauteur en verticale est de 43 pieds et 7 pouces; la grande porte est haute de 17 pieds et 2 pouces $\frac{1}{4}$; sa largeur à la base est de 8 pieds et 10 pouces $\frac{1}{2}$ et sa largeur à l'architrave de 7 pieds et 9 pouces $\frac{1}{2}$. La fenêtre triangulaire au-dessus de la porte est haute de 12 pieds et 11 pouces; la grande pierre qui forme l'architrave de la grande porte est longue de 22 pieds $\frac{1}{2}$, large de 20 $\frac{1}{2}$, épaisse de 4; la petite chambre, qui a environ 10 pieds en carré, est haute de 27 pieds et 9 pouces (a) et sa porte est haute de 9 pieds et 4 pouces et large de 4 pieds et 6 pouces.

Cet édifice n'est surpassé par aucun autre en Grèce, si ce n'est pas l'étonnant sépulcre ou trésor de Minyas à Orchomène, en Béotie, lequel subsista jusqu'au second siècle de notre ère. M. Fauvel examina avec son soin habituel les ruines d'Orchomène, appelée maintenant *Skripon*; elles se trouvent sur une colline qui s'avance dans le lac Copaïs, au pied de laquelle il vit les débris du sépulcre, ainsi que la forteresse et l'escalier taillé sans le rocher.

Au sépulcre d'Agamemnon, les énormes rochers tirés des montagnes voisines, disposés et reliés de façon à former un cercle, et s'élevant régulièrement, constituent une espèce de paraboloïde (b) et donnent l'idée de la construction des voûtes et des arcs. Pour que ces édifices résistent au choc des ans, il fallait absolument que leur superficie externe et interne fût comprimée par un grand poids; c'est pourquoi ils étaient ensevelis dans un grand amas de terre, ne recevant la lumière, comme les autres temples et édifices grecs, que de la porte. Des clous de cuivre étaient fixés dans les pierres comme pour y accrocher quelque chose. Mais quel-

a) *De la main d'Avramiotti*, « circa di 10 piedi in quadrata e 27 piedi e 9 polici ».

b) *De la main d'Avramiotti*, « paraboloïde ».

ques personnes ayant observé que les clous n'étaient pas munis de crochets, elles en déduisirent qu'ils devaient servir à maintenir le cuivre dont devait être tapissée la cavité de la grande chambre. Ceci en vue de l'ornementation et aussi pour préserver de l'humidité les objets qui y étaient cachés. Il se peut aussi que ces édifices aient servi de sépulture aux familles les plus considérables, et aussi de trésor, car chez les anciens, les sépulcres étaient considérés comme sacrés et inviolables.

De même, on peut supposer que la petite chambre carrée contiguë à la grande — les deux communiquaient à l'aide d'une porte — devait être le cénotaphe plein d'urnes et de sarcophages détruits par le temps et par la cupidité. On a pu démontrer la vérité de cette assertion en observant les fouilles faites près de cet endroit. Cette construction merveilleuse et qui existe depuis plus de trois mille ans, survivant à la destruction de Mycènes par les Argiens, est maintenant en danger de s'écrouler : Veli-Pacha voulant faire plaisir à un certain marquis Slego fit enlever un pied-droit de la grande porte; pied-droit qui était décoré d'un ornement en zig-zag, à la manière égyptienne. On voit encore ce pied-droit à Argos.

M. de Chateaubriand entre à Mycènes et voyant une fontaine, il conjecture que ce serait celle que Persée trouva sous un champignon. S'acheminant ensuite sur la route de Corinthe, il s'aperçoit au trépignement de son cheval que le sol est vide. Il descend et trouve un souterrain et son heureuse mémoire lui suggère immédiatement qu'il y avait à Mycènes cinq sépulcres, d'après Pausanias; celui d'Atrée, celui d'Agamemnon, celui d'Eurymédon, celui de Télédame et Pélops, les deux jumeaux, et celui d'Electre; et que Clytemnestre et Egisthe étaient enterrés hors les murs.

Ces souterrains, je les ai vus en 1803, comme je l'ai déjà

indiqué, et il n'y a point de bouvier ni de berger qui ne les connaisse parce qu'ils ont l'habitude d'y chercher les animaux qui s'y égarent.

Pourquoi donc s'écrier d'une voix emphatique ? « Singulière destinée qui me fait sortir de Paris pour fixer l'emplacement des ruines de Sparte et découvrir les cendres de Clytemnèstre ! (1) »

Mycènes avait sa citadelle dont les portes sont encore remarquables, notamment celle avec deux lions.

Autour de cette citadelle ou acropole s'élevait la ville, close de murs. Le sépulcre d'Agamemnon et les autres mentionnés par Pausanias se trouvaient en dehors des murs, comme ceux que l'on voit encore. Ces considérations si faciles devaient empêcher M. de Chateaubriand de tant s'étonner, d'autant plus que l'on peut penser qu'Oreste et Electre, loin de construire au couple adultère un sépulcre qui en perpétuerait la mémoire ignominieuse, l'auront tout au contraire rélégué dans un endroit obscur et abject en dehors de la ville.

Notre Auteur descend de Mycènes et prend par le mont Tretum la voie ordinaire de Corinthe; mais bien qu'il soit passé dessus, il ne fait pas la plus petite allusion à la fontaine Eleuthère, dont les eaux servaient aux mystères expiatoires et aux prêtres du temple de Junon; il ne fait pas mention non plus du fleuve voisin, l'Astérion, et qui, après avoir coulé au delà de Mycènes, se perd, comme je l'ai indiqué, dans un gouffre et débouche sous terre dans la mer Argolique. Parfois cependant il déborde, inondant les campagnes et occasionnant le *trimeri*. Ce fleuve était le père d'Eubcée, d'Acrée et de Prosymne, toutes trois nourrices de Junon. C'est dire — il semble que là fable veuille le signifier de façon allégorique — que l'Astérion arrosait

(1) P. 135, 136 (*).

le temple de la Déesse avec trois de ses ramifications, temple qui était placé au pied du mont Eubée, devant une plaine sur une hauteur appelée Prosymne, et en face du mont Acrée. Le temple était éloigné de quinze stades de Mycènes, et c'était le plus magnifique de l'antiquité. Qui sait combien de ruines majestueuses sont encore ensevelies sous terre !

Notre voyageur de nouveau style foule aux pieds sans le savoir la ville de Cléone qu'Homère appelle *la bien construite* et célèbre, entre autres monuments, par son temple d'Apollon. On voit les ruines de cette cité à deux milles de Némée, à quatre de Mycènes, à quinze d'Argos et à dix de Corinthe, justement sur la route qui conduit directement du kan de Curtessa à Corinthe. Un mille plus loin, à droite, se trouve le village de *Clegna*, au pied du mont, et dont le nom semble une corruption de *Cléone*.

Il arrive à Corinthe et pendant qu'on prépare le repas, s'en va flâner par-ci par-là dans la ville sans rencontrer aucun monument.

Pour confirmer ce qu'il en dit, il cite l'autorité de M. Foucherot qui ne vit en tout que deux seuls chapiteaux corinthiens (1). Mais cet architecte voulait dire que l'on ne trouvait pas à profusion — comme ceci paraît vraisemblable — l'ordre corinthien dans la ville où il fut créé ; il ne voulait pas dire qu'il ne s'y trouvait pas de ruines d'un autre genre.

Spon et Wheler, d'après M. de Chateaubriand, ont découvert les ruines d'un temple de l'antiquité la plus reculée, je veux dire onze colonnes cannelées, sans base, de l'ordre dorique.

(1) P. 136, 137 (*).

Spon a cru retrouver dans ce monument le temple de Diane d'Ephèse dont parle Pausanias, et Chandler, le Sisypheus de Strabon; au dire du premier, les colonnes n'avaient que quatre diamètres de hauteur, sans le pied, ce qui fait en tout cinq. Au dire de Chandler, elles avaient la moitié de la hauteur qui eût été nécessaire à la juste proportion de leur ordre. Mais M. de Chateaubriand en déduit que Spon évidemment se trompe, car il prend pour mesure de l'ordre le diamètre du pied de la colonne, et non le diamètre du tiers.

En outre, il nous fait savoir que ce monument dessiné par Leroy valait la peine d'être cité, car il prouve que le premier dorique n'avait pas les proportions que Plin et Vitruve lui ont ensuite assignées, et que l'ordre toscan, dont paraît se rapprocher l'ordre de ce temple, n'a pas pris naissance en Italie.

Après l'exposition de ces théories architectoniques, il conclut qu'il ne sait pas si les colonnes existent encore ou non, qu'elles étaient ou devaient être vers le port Schoenus, où il n'est pas descendu; mais il lui semble confusément avoir entendu qu'elles avaient été renversées et que les Anglais en avaient emporté les derniers débris (1).

Oh ! mille fois bravo ! Vous découvrez la position de Sparte, grâce à votre vive imagination, et les sépulcres d'Egisthe et de Clytemnestre, et vous croyez ensuite qu'à Schoenus, aujourd'hui Cacossi, port dans le golfe de Cenchrée et distant de deux heures de Corinthe, vous croyez que là se trouvent les onze colonnes (*) ? Seigneur Dieu ! Elles sont à l'intérieur (a) de Corinthe : en arrivant à la ville, comme il n'y a aucune construction intermédiaire, on les voit distinctement.

(1) P. 141 (*).

a) *De la main d'Avramiotti*, « entro ».

Et plus encore ? Elles sont dans l'enceinte même de ce kan ou de cette auberge où vous avez logé.

Mais ici, M. de Chateaubriand rompt les digues de son éloquence; ici il médite sur les vicissitudes humaines qui ont éteint la splendeur de Corinthe, et sur le pouvoir de la grâce qui, se servant d'un pêcheur affamé et méprisé, a érigé dans cette ville un monument indestructible de la vérité de notre Foi (1).

Certes, ces considérations sont à leur place. Mais pourquoi diable cet homme qui va exprès à Jérusalem vénérer les lieux où la grâce a fait tant de prodiges pour racheter l'humanité, pourquoi, dis-je, arrivé à Corinthe ne va-t-il pas se promener à une demi-heure de la ville : il y eût vénéré cette grotte dans le rocher, où, pendant dix-huit mois habita l'apôtre des Gentils, après son débarquement à Cenchrée.

N'est-il pas davantage digne de créance, ce Juif espagnol, Benjamin de la Tudèle, qui, voyageant en 1173 dans le Levant en vue de dénombrer les Juifs dispersés, et probablement pour trouver quelque indice des tribus égarées, suit son plan sans avoir la vanité de se montrer expert en géographie antique ? Oh ! combien eût-il été préférable que M. de Chateaubriand, plutôt que de lui faire des reproches pour n'avoir indiqué aucun monument, l'eût imité ! Ainsi, se taisant, il n'aurait pu être inculpé de mensonge (2).

Pour ce qui a trait aux dimensions des colonnes, le savant M. Gropius a bien voulu m'indiquer qu'en vérité elles ont, comme le dit Spon, moins de quatre fois (a) la hauteur de leur diamètre. Et Chandler a beau affirmer le contraire,

(1) P. 144 (*).

(2) P. 139, 140 (*).

a) *De la main d'Avramiotti*, « meno ».

il ne me persuadera jamais que l'ordre dorique ait eu d'autres proportions que celles qui lui ont été assignées.

Il est bien ridicule de parler de nos jours d'un diamètre pris au tiers de la hauteur des colonnes, comme le fait notre Auteur.

M. Gropius, que j'ai déjà cité, a bien voulu me dire encore que les colonnes du Parthénon à Athènes ont un peu plus de 5 diamètres $1/2$, celle des Propylées $5 \frac{1}{2}$, celles du temple de Thésée environ $5 \frac{2}{5}$, celles du temple de Jupiter Panhélien à Egine $5 \frac{1}{2}$, celles du temple de Vénus dans la même île $5 \frac{1}{3}$, celles du temple d'Apollon Epicurien à Phigalie $5 \frac{1}{6}$. Les colonnes de Némée sont effilées; comme elles mesurent 6 diamètres $3/5$ elles n'ont pas la juste proportion que requiert le goût architectonique.

. Ces colonnes qui étaient au nombre de onze à l'époque du voyage de M. de Chateaubriand, ne sont aujourd'hui plus que sept, car peu après, le Serdar turc propriétaire du terrain, voulant se construire une maison, en détruisit quatre. On voit par leurs proportions (d'après le calcul du savant professeur Baron de Haller), qu'elles datent de la première période de l'architecture grecque. Les colonnes avec leurs chapiteaux ont environ 4 diamètres $1/5$ de hauteur (*a*); l'architrave dont il reste un débris en place a $4/5$ de diamètre; le fût est d'une seule pièce et il semble que l'édifice devait être un temple périptère « ésisyle », et que les cinq colonnes qui sont à la file appartenaient à son portique occidental. Ces colonnes sont en tuf ou pierre poreuse et elles étaient (comme on le voit à certains débris, principalement à l'architrave), enduites d'un ciment de couleur pourpre; on avait l'habitude d'en recouvrir les colon-

a) De la main d'Avramiotti, « circa $4 \frac{1}{5}$ ».

nes, qui n'étaient pas de marbre, non seulement pour leur donner la couleur et le brillant du porphyre, mais aussi pour les préserver des intempéries de l'air et de la pluie.

Les architectes trouvèrent une ressemblance notable entre ces colonnes et les fameuses colonnes de Paestum, et l'on conjectura qu'elles appartenaient au Panthéon ou au Sisypheus. En face, on voit quelques ruines dont le souterrain est fait de briques et qui sont des débris de l'époque romaine.

Après le Kan où logea notre Auteur, plus loin que le Bazar, du côté de la route qui va de Vassilico à Sicyone, on aperçoit aux côtés nord d'un vaste champ, beaucoup de fragments de colonnes doriques d'un diamètre variable et faites de tuf, les débris peut-être du portique qui entourait la place publique, d'après Pausanias.

Un peu plus bas, et près du palais du Bey, on trouve une fontaine jaillissante d'une eau salubre et fraîche, et un conduit souterrain construit avec de grandes pierres carrées. Ce conduit communiquait peut-être avec la fontaine Pirène de l'Acropole de Corinthe puisque l'on voit les débris des conduits creusés dans la roche.

A l'extrémité de la ville, à droite, en prenant la route du grand Derven où se trouve un ermitage turc, on découvre l'amphithéâtre creusé dans la pierre, ses gradins, les fondations de ses voûtes (*a*) dont la périphérie est d'environ 700 pieds anglais (*b*). Dans la maison de MM. Notara, primats de Corinthe, se trouvait un morceau de marbre rond qui était probablement un autel et peut-être de Vénus, haut de deux palmes et dont la circonférence mesurait environ 5 palmes. Sur ce marbre étaient sculptées en bas-relief dix

a) *De la main d'Avramiotti, « delle sue arcate ».*

b) *De la main d'Avramiotti, « piedi ».*

figures dont il manquait la tête et qui représentaient Apollon, Hercule, Mercure, Diane et Vénus et quatre figures féminines drapées de vêtements amples et décents, sauf ceux de la figure de Vénus où transparaisait la nudité.

Ce beau monument fut, à la demande du ministre anglais Spiridion Foresti, enlevé à son possesseur par Veli-Pacha, et expédié à Malte, d'où je crois qu'il passa à Londres. Près du Bazar, on trouve ensuite des débris de l'époque romaine, avec des briques très grandes, comme si c'étaient des bains ou autres édifices publics.

Par tout ceci, on peut dire que Corinthe étant soumise à de graves catastrophes, comme des tremblements de terre ou des guerres, soumise aussi aux destructions de Mummius, aux ravages d'Alaric et de Mahomet, les choses de prix qui y sont enfouies doivent être en proportion des ravages qu'elle a souffert. Mais M. de Chateaubriand, s'il ne trouve rien à Corinthe, n'en fait pas moins comme Théocrite la description des grappes de raisin qui pendent comme des cristaux, de la grenade qui rougit dans les jardins, du parfum aromatique et rafraîchissant qui s'élève des alentours, comme si Corinthe se trouvait dans le Jardin des Hespérides.

Et pourtant, les vignes sont éloignées de la ville de plus de trois heures, les oliviers de deux, et l'air aux alentours est épais et malsain à cause du tithymale qui pousse tellement touffu que le Bey ordonne de l'arracher au commencement de chaque été, et ceci sous peine de punition rigoureuse; la campagne est dépourvue d'arbres et bien qu'il n'y ait ni marais ni eaux stagnantes, il règne quand même dans cette contrée des fièvres périodiques et pernicieuses; l'air perd de sa fluidité et devient suffocant, attendu que la grande masse de l'Acro-Corinthe (qui est dominée dans toute son étendue par le soleil) s'embrase de telle sorte que la

santé des habitants en souffrirait si les chaleurs estivales n'étaient pas tempérées par les vents du nord qui soufflent du golfe de Crissa ou Lépante.

M. de Châteaubriand pour se rendre à Mégare, prend la route ordinaire, la seule d'ailleurs; elle passe par les monts Onéïus (a) et Géranien (b) et elle fut ouverte en 1715 par Ali-Pacha, pour y conduire ses troupes nombreuses à la conquête de la Morée. Il organisa alors, à deux milles de Mégare et à huit de Corinthe, au pied du mont Géranien, un grand quartier appelé Derven et il obligea les Grecs des six villages aux alentours, c'est-à-dire de Mégare, Cundura, Vilia, Biffa, Peracora et Chineta d'en défendre jalousement l'entrée sous les ordres d'un Turc appelé Derven-Aga.

Celui-ci, sous peine de mort, ne peut laisser personne sortir de la Morée sans le « murur », laissez-passer dont nous avons parlé plus haut et dont le délai expire après le quinzième jour. Personne ne s'aventure donc dans ce passage, et même s'il le voulait, il ne le pourrait pas, car, avant le grand Derven, se trouvent deux autres postes armés tenus par des gardiens qui font le gué alternativement. Comme les sentinelles se trouvent sur une grande éminence, elles découvrent le voyageur; en outre, des chiens dressés pour cela aboient au préalable, et avec fureur. Il n'est donc pas possible de croire qu'un paysan ait voulu, en présence de notre Auteur, se dérober furtivement et qu'il ait été tué par un coup de carabine; mais si cela était, le Derven-Aga n'aurait fait que son devoir, comme c'est l'habitude aussi dans les postes de garde de la chrétienté (1).

a) *De la main d'Avramiotti*, « onei ».

b) *De la main d'Avramiotti*, « gerania ».

(1) P. 148 (*).

Mais ce qui est certainement faux, c'est que le grand Derven soit, comme il l'affirme, au milieu de l'Isthme; comme il est au pied du mont Géranién, là où commence la Mégaride, on peut le placer tout au contraire au commencement de l'Isthme. Il est faux aussi que là se termine la juridiction du pacha de la Morée; elle s'étend encore sur une distance de plus de huit heures de marche et se termine à un pont sur l'Asopus, à deux heures de Thèbes. Sur ce pont, chaque Pacha en s'en allant et en revenant, fait en guise d'actions de grâces des sacrifices appelés « Curbeni »; ils consistent en quelques moutons sacrifiés par l'Iman. Enfin il est faux que près du grand Derven se trouvait Crommyon, patrie du brigand Sirsi ou Pytiocampès (1). Crommyon est dans la direction diamétralement opposée, près de Corinthe, du côté du golfe Saronique, à six heures de marche du village de la Chineta (à partir de là, le district s'appelle Crommyade), tandis que le grand Derven est sur le golfe de Crissa, près du port Pages, en Phocide. A Pages, M. Fauvel a retrouvé neuf colonnes de marbre brut, débarquées pour servir autrefois à quelque construction.

L'autre route qui est le long du golfe Saronique va de Corinthe à Mégare, en huit heures seulement, et s'appelle du nom du village par où elle passe, route de la Chineta. On n'en permet l'accès qu'aux habitants des six villages nommés plus haut et qui sont appelés « Dervengi ».

Sur le chemin, à deux heures de Mégare, et un peu avant la Chineta se trouve l'horrible passage des deux roches sciaroniennes, très hautes, lisses, impossibles à escalader, séparées par un intervalle large de huit pas à peine et que l'on traverse sur quelques poutres mobiles. Celles-ci peuvent se lever à l'instant et ouvrir tout grand un précipice jusqu'à la mer.

(1) P. 145, 147 (*).

L'empereur Adrien construisit entre les deux roches un pont de pierre qui était défendu par une forteresse du côté de Mégare. Il se trouvait à une plus grande hauteur que ne sont aujourd'hui les poutres, et on en voit encore les lignes de fondations. Deux promontoires, diamétralement opposés, Cenchrée qui est encore appelée aujourd'hui de ce nom, sur le golfe Saronique, et Lesché, sur le golfe de Crissa, formaient les deux ports de Corinthe. L'un recevait les richesses mercantiles de l'Asie, l'autre celles de l'Europe. Situés sur l'Isthme, ils sont tous deux distants à peu près également de deux heures de Corinthe.

Là se voient encore les ruines des murs antiques qu'Horace appelait élégamment *bismarisque Corinthi mœnia*. Dans la vallée intermédiaire et spécialement dans la partie du golfe Saronique se trouvent de magnifiques édifices, comme le théâtre et le temple de Neptune-Isthmien, où se célébraient, avec tant de solennité, tous les cinq ou trois ans, les Jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune, Mélécerte et Palémon. M. Fauvel croit avoir remarqué les vestiges du théâtre et plusieurs fragments de colonnes appartenant au temple.

Là où l'Isthme est le plus étroit, il peut avoir cinq à six milles; c'est pourquoi on l'appelle vulgairement Hexamilia. A plusieurs reprises, on a tenté de le couper pour faire du Péloponèse une île. Démétrius Poliorcète, César, Néron, ordonnèrent les excavations. Au port de Schoenus, aujourd'hui Cacossi, situé sur le golfe Saronique, on voit ces mêmes excavations qui ont quarante pieds de largeur et soixante de profondeur.

Quand Xerxès fit irruption dans l'Attique, les habitants du Péloponèse fermèrent ce passage étroit avec une solide muraille.

Plus tard, les Paléologues, les Vénitiens et les Despotas restaurèrent la muraille et construisirent des tours.

D'ailleurs inutilement, car Amurat II et Mahomet II enlevèrent le mur de vive force et réduisirent la population à l'esclavage ; ils la transportèrent ensuite, en grande partie, en Italie.

Cette construction de la muraille, qui avait été conseillée par la nécessité toute-puissante, fit que l'on détruisit, pour en avoir les matériaux, tant de temples magnifiques dont on voit les ruines, principalement à droite lorsqu'on va de Corinthe au grand Derven, à deux heures de la ville.

M. de Chateaubriand se plaint de n'avoir vu ni excavation, ni muraille, ni isthme, pour avoir suivi la route ordinaire (1).

Et pourquoi s'être refusé cette satisfaction ?

S'il était un peu écarté du droit chemin, il les aurait vus, puisqu'ils sont avant le passage de la Chineta, où il est permis à tout voyageur de parvenir.

Arrivé à Mégare, un Grec lui donne l'hospitalité et le régale d'une poule sans queue. Lui pour accommoder dans son style ce que Chandler déjà avait dit, raconte à son hôte qu'il a été dans la patrie de ces oiseaux par delà les mers, où des Grecs fuyant l'oppression se sont établis près de nouveaux Lotophages.

A Mégare, selon sa louable coutume, il flâne par ci par là, examine les ruines, et le résultat de ses observations, c'est que les femmes de Mégare ne sont pas aussi belles que Nausicaa bien qu'elle soient en train de laver à une fontaine. Il présume que c'était là la fontaine des nymphes Sithnides (tout au contraire, cette fontaine est très loin de Mégare, à la gauche de la route qui y conduit, de Corinthe) et il blâme Pausanias de l'avoir tant vantée.

Puis répétant ce que dit Pausanias pour montrer le prix

(1) P. 146 (*).

de sa poésie, en voyant des murailles anciennes, il ne sait si c'étaient là les constructions d'Apollon et d'Alcathoüs. Il joue ensuite au médecin avec une jeune Albanaise, il désire pour son repas le poisson *glaucus* qui se pêche sur les côtes de Mégare, puis nous donnant quelques renseignements érudits sur ce point, il achève ainsi avec grand profit son voyage à Mégare (1).

M. de Chateaubriand parcourt la plaine qui mène en deux heures de Mégare au mont Kerato. Cette montagne porte le même nom de temps immémorial; il est tiré, non comme le veut étrangement notre voyageur de la tour Kerato-Pyrgo qui y est construite, mais de son sommet présentant la forme de cornes.

Il descend de la montagne, et conjecture que là devaient se trouver la palestre de Cercyon et le sépulcre d'Alopé, sa fille.

Heureusement qu'il n'a pas vu une caverne quelconque pour ensuite affirmer qu'il aurait retrouvé ce sépulcre comme il avait déjà retrouvé à Mycènes celui de Clytemnestre et d'Egiste. Puis, fatigué, il se repose au Puits-Fleuri, comme Cérès lorsqu'elle parcourait le monde à la recherche de Proserpine, sa fille (bien que toutefois le puits se trouve dans une vallée à une heure environ d'Eleusis).

Enfin, se plaignant de n'avoir point vu dans ce champ les anémones de diverses couleurs que Wheler y avait aperçues, et après six heures de chemin, il arrive de Mégare à Eleusis, villes qui ne sont cependant pas éloignées l'une de l'autre de plus de trois heures et demie (2).

Ici, un Grec obligeant vient à sa rencontre, le salue en italien, lui accorde l'hospitalité, lui montre où se trouvait

(1) P. 151 (*).

(2) P. 156.

l'emplacement du temple de Cérès, lui fait voir le détroit de Salamine, lui indique le mont Aegalee qui domine le détroit et d'où Xerxès contempla la bataille.

Mais le Grec ne sait pas le nom de Xerxès et ceci donne à M. de Chateaubriand l'occasion de se plaindre amèrement que les Grecs d'aujourd'hui aient oublié et la langue et l'histoire de leurs glorieux ancêtres (1).

Or, pour comprendre combien il est sincère dans ses récits, il faut savoir que cet ami grec de M. Fauvel s'appelle Célébi Janco-Tatlicara. Il est né à Rodosto, et il a reçu une excellente éducation d'Athanase, métropolitain à Athènes, dont il est le neveu et l'héritier. Il a étudié à Naples, où il a appris le latin et l'italien, en dehors du grec littéral qu'il sait, pour ainsi dire, de naissance. Professeur public dans une des deux écoles d'Athènes, il jouit, en la méritant, de l'estime de tous les voyageurs des différentes nations qui le consultent dans leurs doutes sur les auteurs classiques. Maintenant est-il possible qu'il n'ait pas su le nom de Xerxès ? Mais il en est ainsi. M. de Chateaubriand récompense à son habitude son hôte en le taxant d'ignorance, et il accuse une nation entière comme si les noms de Numa, de Fabius, de Charlemagne, couraient sur les lèvres du vulgaire de Rome et de la France. Mais avant d'insulter indignement une nation, il est nécessaire de connaître sa langue, de s'arrêter dans ses villes principales. Que de Grecs enseignent et se distinguent dans les endroits les plus réputés de l'Europe ! Les mathématiques, la physique, la médecine, l'histoire, la géographie, la poésie, la musique sont cultivées par eux avec bonheur. Leurs œuvres sortent chaque jour des presses et montrent à quel point, en dépit de leur malheur, vit et fleurit leur génie. Il serait

(1) P. 158, 159.

trop long de donner les noms de tous ces savants, de parler des efforts qu'ils ont fournis, des écoles qu'ils ont fondées dans chaque endroit, de leurs sociétés littéraires. Il suffira de citer le *Mercuré littéraire* que l'on commença à publier en grec en 1811 à Vienne (*), pour confondre l'audace de M. de Chateaubriand.

Le Roi et Le Brun, célèbres architectes navals, restèrent surpris en voyant avec quelles justes mesures et proportions sont construits les bâtiments des Grecs, surtout ceux des Hydriotes, des Spéciosites, des Prariotes.

Ceux-ci naviguant jusqu'en Amérique, par leur vitesse, leur régularité, leur précision, peuvent être mis au même rang que ceux des autres nations plus cultivées de l'Europe.

Etonnez-vous donc de ce qu'a fait le Grec au milieu du plus dur esclavage et pensez à ce qu'il pourrait faire s'il avait des lois justes et cette liberté qu'il sait apprécier et pour laquelle il ne craint pas de risques et affronte le péril le plus dur. M. de Chateaubriand, après avoir couru par les villages du Péloponèse et de l'Attique, et accompli votre voyage depuis le 10 août (jour de votre arrivée à Modon) jusqu'aux derniers jours du mois (lorsque vous êtes reparti d'Athènes), ne pensez pas, en si peu de temps, pouvoir connaître la nation grecque et ne soyez pas assez téméraire pour la juger.

Ce juge modeste ne veut pas nous décrire Eleusis après ce qu'en ont dit Fourmont, Sainte-Croix, Foucherot, Warburton, Barthélémy touchant son temple, ses inscriptions et ses mystères (1). Il est dommage qu'il n'ait pas observé cette réserve louable aussi pour ce qui regarde le Péloponèse et l'Attique ; il est dommage aussi qu'il change subi-

(1) P. 159.

tement sa résolution. En effet, il se met à parler de la statue mutilée d'Eleusis, transportée en Angleterre, que Spon croyait une Cérès, Chandler une Proserpine et il suppose que c'était une Canéphore (1).

A cela il n'apporte aucune preuve, mais il présume que cette statue s'appuyait à la corbeille fleurie d'épis qui lui servait de couronne et haute de deux pieds selon Pococke.

Mais cette assertion est fausse. Les corbeilles des Canéphores d'un temple étaient couvertes, principalement celles d'Eleusis, où chaque chose se pratiquait dans le mystère; ce qui semble à M. de Chateaubriand une corbeille n'est autre chose que le boisseau de grains, enguirlandé d'épis, emblème de Cérès.

En outre, il n'est pas possible que M. Fauvel lui ait dit que les traits de cette statue n'avaient pas la perfection due (2); ou plutôt il a mal compris le sens des paroles de cet excellent artiste. Toute statue colossale doit être exposée à une certaine hauteur et le sculpteur doit faire plus attention à l'effet magique de la perspective qu'au fini des traits.

Phidias et Alcamène furent chargés par les Athéniens de faire chacun la statue de Minerve et le public devait choisir laquelle serait placée dans le Parthénon.

Alcamène fit une statue parfaite dans ses moindres détails et celle de Phidias parut grossière; mais lorsqu'elles furent placées à la hauteur où l'on devait les voir, la Minerve de Phidias apparut comme la Divinité même et celle d'Alcamène, auparavant tant admirée, les règles de la perspective n'ayant pas été observées, perdit sa beauté et donna l'impression d'une machine informe et sans vie.

Le très illustre M. Guillaume Gell (*), chargé par une sa-

(1) P. 160.

(2) P. 160, 161.

vante compagnie de dilettantes de Londres d'examiner les chefs-d'œuvre d'architecture en Asie-Mineure, s'étant arrêté à Athènes pendant l'hiver de 1811 à 1812, pensa faire des fouillès sur le lieu où se trouvait le temple de Cérès à Eleusis. Il avait sous ses ordres les architectes et peintres, MM. Gandi et Bestford, et il se trouvait en compagnie de l'honorable cavalier (a), M. Craven, qui voyageait pour son instruction et pour son amusement.

Dans ces fouilles, il dut surmonter beaucoup de difficultés et faire face à beaucoup de frais, car il fallait démolir les maisons du village qui se trouvaient sur le village dont on voulait avoir les dimensions exactes. Or, on trouva que ce temple était le plus grand de tous ceux que l'on appelait in-antis (prostyle), c'est-à-dire avec une seule série de colonnes de front, colonnes qui n'étaient pas au nombre de dix, comme on l'avait cru jusque-là, mais de douze; ce temple était donc dodecastyle, d'ordre dorique et, par conséquent sans base et avec ses colonnes placées sur une marche qui, mesurée, se trouva être de 117 pieds, 73 pieds anglais de largeur et 125 1/2 de longueur, mesure qui correspond à peu près aux pieds grecs. Sa façade était exposée au midi, en face le canal de Salamine, et sa partie postérieure adossée du côté du couchant aux pentes escarpées des petites collines d'Eleusis.

On a examiné trois de ces colonnes et onze des colonnes frontales à leur propre place.

L'intérieur d'un si grand temple devait être décoré d'un grand nombre de colonnes dont on n'a pu retrouver aucune, bien que les fouilles eussent été faites à une profondeur de 7 à 10 pieds et jusqu'à 14 pieds en certains endroits. Ses péribates sont peu réguliers. A l'extérieur, à la

a) *De la main d'Avramiotti, « cavalière ».*

gauché du temple, au Levant, se trouvaient des vestibules comme ceux de l'Acropole d'Athènes, sans ailes, avec six colonnes de front, tant intérieures qu'extérieures, occupant 70 pieds de largeur avec une très grande profondeur. Les plafonds eux aussi étaient soutenus par des colonnes ioniques et le deuxième péribate ou l'enceinte la plus intérieure paraît avoir eu d'autres supports, mais moins magnifiques. La construction et les colonnes étaient de marbre blanc et avant le vestibule se trouvait une place avec un petit temple élégant long de 40 pieds et large de 20.

M. Gell découvrit deux grandes levées ou digues qui, dans les temps reculés, garantissaient la ville d'Eleusis des inondations de son Céphise, inondations qui commencent à un petit mont isolé de la plaine et que l'on appelle aujourd'hui *Vunô tu pediù*. Ce torrent enflé et impétueux passe au-dessus d'Eleuthère (gitto Castro) et arrive à Eleusis le long de la route de Platée dans les flancs méridionaux du Cithéron. Avant la construction des digues, il avait l'air de se précipiter dans le gouffre où se trouvait le Figuier sauvage et où, selon la fable, Pluton descendit aux enfers après avoir ravi Proserpine.

Il semble que la première de ces digues soit la plus ancienne et qu'elle ait forcé le torrent à déboucher dans la partie postérieure d'Eleusis, à un mille environ du Puits-Fleuri; l'autre digue le faisait déboucher du côté d'Ostro où il suit toujours le même chemin traversant la Voie Sacrée à un mille environ d'Eleusis. M. Gell avec son activité et son exactitude coutumières dessina une grande carte géographique s'étendant du levant au couchant depuis le mont Kerato jusqu'au pied de l'Hymette et qui, dans la proportion d'environ un pouce sur mille comprend la Voie Sacrée, la plaine d'Eleusis, celle de Thria, une partie de celle d'Athènes, et indique les villes et leurs alentours en dehors du cours des deux Céphise.

M. Gell, avec sa suite savante, partit dans la bonne saison et continuant sa route, il examina à Samos le prodigieux temple de Junon, à Cos celui d'Esculape, à Linde-de-Rhodes celui de Minerve-Armée.

A Halicarnasse, il examina le temple de Bacchus, le théâtre, le mausolée élevé par Scopas sur l'ordre d'Artémise; il visita les ruines de Milet, le promontoire Grios, le temple d'Aphrodite à Géronde, le temple d'Apollon-Didyméen, dont la statue était de Canachus de Sicyone.

A Pirène, il remarqua les débris du temple de Minerve-Poliade; à Ephèse, ceux du temple de Diane; il éclaircit les doutes que l'on avait sur le mont Pitmus et sur le Latmus et fixa le véritable emplacement de Miunte et d'Héraclée.

Il aurait découvert encore plus de choses, si la peste surgissant ne l'avait empêché de pénétrer jusqu'aux recoins les plus cachés de l'Asie-Mineure.

Puis, de retour à Athènes, il se rendit à Ramno, aujourd'hui Evreocastro, qui en est éloigné de sept heures. Là était le temple de Némésis et il trouva des fragments remarquables de la statue colossale de cette Déesse sculptée dans le marbre de Paros; il se flatte que cette statue était la même que celle sculptée par Phidias dans le marbre que les Perses apportèrent à Marathon pour élever le trophée de la conquête de l'Attique.

Toutes ces excellentes découvertes ne tarderont pas à être publiées, au grand profit des savants, et à la grande louange de M. Gell et de ses compagnons et de la savante Société des dilettantes.

Maintenant, pour échapper à toute ambiguïté et pour être clair dans notre examen nous rapportons textuellement le récit que fait M. de Chateaubriand de son chemin depuis Eleusis jusqu'à Athènes ;

« Enfin, le grand jour de notre entrée à Athènes se leva.
» Le 23, à trois heures du matin, nous étions tous à cheval,
» par la Voie Sacrée : je puis assurer que l'initié le plus
» dévôt à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif
» que le mien. Nous avons mis nos beaux habits pour la
» fête; le janissaire avait retourné son turban; et, par extra-
» ordinaire, on avait frotté et pansé les chevaux. Nous tra-
» versâmes le lit d'un torrent appelé Saranda-Potamo, ou
» les Quarante-Fleuves, probablement le Céphise Eleusi-
» nien : nous vîmes quelques débris d'églises chrétiennes;
» ils doivent occuper la place du tombeau de ce Zarex
» qu'Apollon lui-même avait instruit dans l'art des chants.
» D'autres ruines nous annoncèrent les monuments d'Eu-
» molpe et d'Hippothon; nous trouvâmes les Rhitis ou
» les courants d'eau salée : c'était là que pendant les fêtes
» d'Eleusis, les gens du peuple insultaient les passants, en
» mémoire des injures qu'une vieille femme avait dites
» autrefois à Cérès. De là passant au fond, ou au point
» extrême du canal de Salamine, nous nous engageâmes
» dans le défilé que forme le mont Parnès et le mont Aega-
» lée; cette partie de la Voie Sacrée s'appelait le Mystique.
» Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les
» débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des
» plus anciennes de l'Attique. Un peu plus loin, nous remar-
» quâmes quelques restes du temple de Vénus. Enfin, ce
» défilé commence à s'élargir; nous tournons autour du
» mont Pœcile placé au milieu du chemin comme pour
» masquer le tableau; et tout à coup nous découvrons la
» plaine d'Athènes (1). »

La faconde de notre Auteur est d'une telle souplesse

(1) P. 165 (*). *En français dans le texte.*

qu'elle se prête sous toutes ses formes aux exigences de son récit.

Débarqué à Modon, il fait l'inventaire de son équipage qui consiste en un manteau, un tapis, des shalls pour se couvrir la tête, une cafetière, une pipe, un fusil de chasse. A Eleusis, il abandonne sa simplicité héroïque et il endosse l'habit de gala ; par conséquent, la première liste de ses bagages n'était pas exacte.

En descendant d'Eleusis, pour prendre le chemin d'Athènes, on trouve immédiatement à main gauche un puits, peut-être le Callichore, et soudain un conduit majestueux soutenu par des arcs qu'Adrien fit construire pour mener les eaux à Eleusis. Tout près, à main droite, il y a un magnifique monument de marbre azuré que l'on présume être de construction romaine puisqu'il est voûté. Puis on traverse le torrent qui a été appelé plus haut le Céphise. Cependant on ne voit là aucune trace des sépulcres d'Eumolpe, d'Hippothoon, de Zarex, et chacun, à son gré, les peut placer hypothétiquement. A environ une heure d'Eleusis on aperçoit, à main gauche, les ruines magnifiques d'un sépulcre de marbre blanc, avec cette inscription :

στρατων ισιδοτου κυλλου
κολλαμουνατια ηρακληα
ισιδOTOS στρατωνος κυδα θηναιευς

Un peu plus loin court un autre torrent, près des Rheittoi, et qui prend sa source à Phila, forteresse importante dans l'antiquité, aujourd'hui Vigliocastro, où se retira et d'où partit ensuite Thrasybule pour libérer la patrie. Après le torrent, on rencontre les Rheittoi, courants d'eau salée, qui se réunissent dans un grand récipient muré et font tourner quelques moulins. Après, on rencontre le chemin de Cachi-Scala qui est le commencement du mont Icare pour le voya-

geur qui va d'Eleusis à Athènes. M. de Chateaubriand dit que la partie de la Voie Sacrée appelée le Mystique était justement formée par les monts Aegalée et Parnès. Mais ce n'est pas vrai, le Parnès s'étend bien loin dans la partie nord de la vaste plaine de Thria, dans la même plaine où se trouve le mont Pentélique. Quant à l'Aegalée, ce n'est qu'une partie du mont Icare, il est donc loin du Mystique. Le Mystique est délimité par l'Icare à gauche, par le Corydale à droite ; il va d'Eleusis à Athènes, commençant au pied de l'Icare que l'on appelle Cachi-Scala, baignant dans la mer, et finissant au grand couvent de Daphni, construit sur le lieu même et sur les ruines du temple d'Apollon, démoli à cette intention par Arcadius qui suivit les traces de son père Théodose.

Dans le couvent, on trouve un puits antique à l'eau copieuse et saine avec plusieurs labyrinthes à l'intérieur ; on découvre dans les champs avoisinants des sarcophages et des débris indiquant qu'une population nombreuse s'était établie là. Lord Elgin prit là trois colonnes, ce qui restait du temple d'Apollon.

Dans sa partie inférieure, le Corydale est séparé par une petite vallée du promontoire d'Egialée, d'où Xerxès contempla la bataille de Salamine. Il ne faut pas confondre Egialée avec Aegalée, la partie de montagne diamétralement opposée. Le premier touche presque le mont Corydale, il est près du fort Foro, et le deuxième fait partie du mont Icare, séparé par une petite vallée du côté du mont Parnès. Entre cet Aegalée rappelé par Thucydide et le Parnès il y a un étroit passage qui fait communiquer la campagne de Thria avec celle d'Attique appelée autrefois « Dema » et fortifiée par une grosse muraille et par des tours. Là, les Athéniens vaincus aux Rheitoi et poursuivis par Archidame se retirèrent et fortifièrent le lieu qui fut cependant enlevé par l'ennemi.

L'excellent M. Gropius découvrit, en 1812, les lignes de fondations de ces fortifications, de même que M. Pierre Re-velachi, jeune Athénien infatigable et plein de connaissances, avait découvert la campagne de Frigi où les Athéniens furent vaincus pour la seconde fois par Archidame.

A un quart d'heure de Cachi-Scala, on aperçoit dans le rocher du mont Icare des excavations de formes diverses où se trouvaient placés des vœux à Vénus et trois inscriptions :

ΦΙΛΗ ΑΦΡΟΔΙΤΗ

ΑΝΔΡΙΑ ΑΦΡΟΔΙΤΗ
ΕΥΞΑΜΕΝΗ ΑΝΕΘΗΚΕ

ΕΥΝΙΑΣ Θ.....
ΠΥΘΟΝΙΚΗΣ Ν....
ΟΡΒΙΥΣ

On voit aussi de grandes pierres de structure cyclopéenne sur lesquelles était construit le temple de Vénus, et dans toute l'enceinte on trouve des tourterelles de marbre, emblème de cette Déesse.

M. de Chateaubriand dit que le temple se trouve dans le fond, du côté de Daphni. Ce n'est pas vrai. Là encore il copie Chandler, sans faire attention que celui-ci allant d'Athènes à Eleusis pouvait appeler « fond » ce qui est « commencement » pour qui vient d'Eleusis à Athènes, comme c'est le cas pour notre « Monsieur ». D'où il ressort que la droite de l'un était la gauche pour l'autre.

Partant du couvent de Daphni, une demi-heure après avoir tourné à droite, on a en face de soi le Pœcile ; et, après l'avoir parcouru un certain temps, apparaissent pleins de majesté l'Acropole d'Athènes, le mont Hymette, les deux petites collines l'Anchesme et le Musée, et toute la campagne d'Athènes, le Pirée et le Phalère. Et bien que notre

voyageur, copiant exactement le savant Chandler, nomme le monument du Rhodien, le sépulcre de la Courtisane, l'autel de Jupiter-Indulgent, le Figuier-Sacré, l'autel de Zéphire, la colonne d'Anthémocrîte, il se libère du fait de ne point les avoir décrits en faisant cette réflexion érudite que le chemin moderne ne suit pas l'antique Voie-Sacrée — comme si l'on pouvait reconnaître tous les lieux antiques sans l'induction et sans la critique.

Il a cependant reconnu à main gauche les débris du pont construit par Xénoclès de Linde sur le Céphise d'Athènes, et comme s'il avait fait le vœu de boire l'eau de tous les fleuves les plus célèbres, à peine l'a-t-il vu qu'il descend de cheval et boit l'eau du Céphise, comme il avait bu celle du Mississipi, de la Tamise et du Rhin, celle du Pô, de l'Eurotas, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Ebre (1).

Cet antique Céphise, bien différent de celui d'Eleusis, vient du mont Pentélique, passe par le village qui est appelé aujourd'hui Kifisia et qui semble l'antique nom corrompu. Là, on le conserve dans quelques cavernes et au besoin on le fait couler pour arroser les oliviers et les champs. Par les grandes pluies, il devient un torrent et il ne semble pas qu'il ait été plus du temps de Pausanias, car il ne nomme que deux fleuves d'Athènes, l'Eridan et l'Ilissus. Le premier, après avoir fait tourner quelques moulins et arrosé les champs de sa dépendance, se perd dans l'Ilissus, près du couvent d'Assomato, à une demi-heure d'Athènes. Les eaux de ces deux fleuves sont ensuite totalement épuisées et divisées par des canaux et des conduits pratiqués pour l'arrosage des champs. Mais autrefois, ils coulaient dans un lit et sous un pont aujourd'hui détruit,

(1) P. 170, 171, 172.

situation jolie et charmante où les anciens se réunissaient pour leur amusement.

Du reste, il faut supposer que M. de Chateaubriand a juré de boire les eaux des fleuves en vénération des Naiades et des Néréides, ou pour se guérir peut-être de la nympholepsie.

Je regrette seulement qu'il ait bu les eaux de ce Céphise qui traverse les immondes latrines de tant de villages.

Après ce qu'en ont écrit Pausanias et Barthélémy, et Martin Crusius, et le père Babin, et Guilletière, et Pococke, et Spon, et Wheler, et Chandler, et Fauvel, et après les cartes de Nointel, de Leroy, de Stuart, de Pars et de Choiseul, il juge inutile de décrire davantage Athènes.

Pour tout ce qui regarde la partie historique de la ville après la conquête des Romains, il renvoie le lecteur à l'Introduction de son *Itinéraire*, et sans faire parade d'érudition aux dépens des voyageurs ses pairs, jour après jour, heure après heure, il promet de décrire tout ce qu'il a observé sous la conduite de M. Fauvel (1).

Voyons donc le profit qu'il en a retiré :

En premier lieu, il découvre que les mets préparés à la table de son consul l'étaient moitié à la turque et moitié à la française;

2° Que le vin était d'une telle saveur amère qu'il lui était impossible de le boire, amertume occasionnée par les pommes de pin écrasées qu'on a l'habitude, dans toute la Grèce, d'y faire infuser ; il conclut que si cette coutume remonte à une antiquité reculée, on s'explique bien pourquoi la pomme de pin est dédiée à Bacchus (2) ;

3° Il trouve un goût de drogue au miel du mont Hymette

(1) P. 173, 174.

(2) P. 177, 178 (*).

et il préfère au voluptueux « Apicio » le miel de Chamouni et celui de Kircagach, près de Pergame, dans l'Anatolie;

4° Pour se dédommager du dégoût devant le vin et le miel, il examine soigneusement le vêtement grossier de l'Albanaise qui servait à table et il décrète que c'est de cette étoffe que devaient être confectionnés les vêtements des anciens, car s'ils avaient été faits en étoffe mince comme de la mousseline, de la soie, ou du voile de Céos, les sculpteurs n'en auraient pas pu représenter si distinctement et avec tant de vérité les plis, les contours et les méandres.

Pendant le repas, les Français d'Athènes se présentèrent et vinrent honorer d'une visite l'hôte de M. Fauvel, mais l'hôte est scandalisé par la conversation et en fait la description la plus satirique (1).

Il est faux que les Grecs fassent infuser des écorces de pin broyé dans leur vin, mais pour le conserver, ils y mettent de la résine, et quelques-uns, par une délicatesse imaginaire, des baies de genièvre et des coings. Ensuite, on admire les sculpteurs grecs parce qu'ils peuvent représenter le corps transparaissant à travers un voile et dans l'eau. M. de Chateaubriand se trompe donc et n'est pas du tout grâce à l'épaisseur de l'étoffe que les Grecs ont si bien su sculpter les draperies.

Touchant à la maison de M. Fauvel, il y a un portique majestueux, l'entrée de l'antique Agora, et on y lit cette inscription en caractères majuscules :

Οδημος
λου κιον καισαρα αυτοκρατορος
θεου σου σεβαστου καισαρος
και αυτοκρατορος καισαρος θεου σου σεβαντου,
αθηναι αρχηγειται στρατηγουνιος επι τους οπλιτας

(1) P. 179, 180 (*).

ευκλεους μα
ραδωνιου του και διαδεξαμενου την επιμελειαν υπερ
του πατρος ηρω
δωτου και πρεσβευσαντος επι αρχοντος νικιου του
σαραπιωνος αθμονεως

Mais notre Auteur, sans réfléchir, dit simplement que c'était là un temple !

Prélude heureux pour ses futures observations !

Il passe par le Bazar, tous se lèvent pour le saluer, tous essayent de savoir qui il est, personne ne sait prononcer son nom ! (1)

Mais le portait-il donc sur un carton pendu au cou ? Du reste, l'Athénien est tellement habitué à voir chaque jour des voyageurs qu'il ne se soucie pas de s'enquérir de beaucoup de détails à leur sujet.

En attendant, il voit le temple de Thésée, et dit qu'il ressemble beaucoup au Parthénon, quoique moins magnifique, et qu'il sert de magasin ; tout au contraire, c'est maintenant l'église Saint-Georges desservie par un Papa, le lieu de sépulture des Anglais et autres protestants. Il voit la Pnyx et il dit qu'elle fut désencombrée par les soins de Lord Elgin de telle sorte qu'on la reconnaît maintenant dans sa majesté ; tout au contraire, le déblaiement a été pratiqué par Gio-Batista Lusieri, excellent architecte et peintre, aux frais de Milord Aberdeen, personnage de beaucoup de talent et de connaissances (2). Dans ces fouilles, on retrouva beaucoup de membres humains, comme des mamelles, des yeux, etc., lesquels, ne provenant pas de statues mutilées té-

(1) P. 183 (*).

(2) *Idem*.

moignaient de vœux d'infirmes à la statue d'Esculape ou à toute autre divinité semblable. Puis il commence ses examens, tantôt seul, tantôt sous la conduite de M. Fauvel, et laissant libre cours à son imagination et à sa sensibilité, réchauffées par les souvenirs du passé et par les objets présents, il monte, descend, s'exclame et admire.

Les réflexions générales de M. de Chateaubriand sur le Parthénon se trouvent dans le premier volume, p. 190 à 205.

Le lecteur peut donc lui-même les examiner. Mais comme je ne suis pas expert dans l'art architectonique, je pourrais me tromper dans mon jugement ; aussi ai-je communiqué mes doutes à l'excellent M. Gropius que j'ai déjà loué plus haut, et à M. C. K. Cockerell, jeune Anglais de grande sagacité et habileté. Celui-ci, refondant les observations de l'ambassadeur De Nointel, de Stuart, de Leroy, et d'autres architectes célèbres qui ont dessiné le Parthénon, et y ajoutant ses propres observations, réussit à dessiner ce temple surprenant dans sa vraie forme antique. Les deux savants que je viens de mentionner, m'ayant tous deux, et avec courtoisie, communiqué leurs observations, l'un sous forme de relation, l'autre sous forme de lettre, je suis reconnaissant de pouvoir, grâce à eux, agrémenter mon livre et être utile au public.

Relation de M. Gropius sur le Parthénon.

« L'ordre est dorique, fait de grands et solides morceaux
» de marbre blanc du mont Pentélique. Le temple est com-
» posé de 46 belles colonnes, qui en font tout le tour ou
» *péristyle*; il s'élève sur un espace formé de trois marches
» égales, large de 100 pieds, long de plus de 212, c'est-à-dire
» dans la proportion de 8 sur 17 et qui s'étend de l'est à
» l'ouest. Huit de ces colonnes sont placées devant chacune

» des façades Est et ouest dont le haut du fronton s'élève jus-
» qu'à 60 pieds au dessus des marches. Il y a 17 colonnes sur
» chaque côté long et elles forment avec les murs latéraux
» de la cella ou corps de l'édifice un couloir de plus de 200
» pieds de longueur sur 9 de largeur, couvert par un
» *plafond* à caissons. Ce mur est tout simple mais couronné
» dans toute sa longueur d'une belle frise qui faisait tout
» le tour de l'édifice ; en effet, elle se déroule sur les côtés
» longs et elle est portée par l'architrave des 6 colonnes
» qui correspondent aux côtés est et ouest, c'est-à-dire aux
» deux extrémités des longs murs latéraux. Ces 6 colonnes
» sont élevées sur deux autres marches et elles forment, du
» côté de l'entrée principale, une espèce de vestibule que
» l'on appelle *Pronaos*. Un espace semblable dans la partie
» opposée s'appelle *opisthodomé*. Dans le mur qui corres-
» pond à cette file intérieure Est des 6 colonnes est la porte
» même du temple.

» Par cette porte, on entre du côté du levant dans la
» cella elle-même, profonde environ de 100 pieds et large
» de 62 à 63 pieds. Cette cella était (a) *hypèthre* c'est-à-dire
» ouverte par le haut presque comme une cour entourée
» d'une file de colonnes intérieures. Nous croyons cependant
» que seules les parties droite et gauche et le fond de ce tem-
» ple avaient cette file de colonnes ; sur le quatrième côté, on
» aurait empêché facilement le coup d'œil à qui entrait par
» la porte. Au milieu de cet espace qui est tout pavé de lar-
» ges morceaux du même marbre blanc, on aperçoit une
» place formée par de gros morceaux solides de tuf et nous
» supposons que là se trouvait la grande statue de Miner-
» ve. On découvre ces fondations au-dessous d'une médio-
» cre mosquée qui occupe actuellement une partie au moins

a) De la main d'Avramjotti, « era ».

» de ce superbe édifice. Comme les mosquées doivent être
» tournées du côté de la Mecque, c'est-à-dire vers le Midi,
» elle se trouve placée tout de travers et il semble qu'elle
» soit exposée pour la vente.

» La cella n'occupe que 100 pieds de toute la longueur de
» l'édifice, c'est-à-dire qu'il reste un tiers, environ 44 pieds,
» pour le trésor qui est contigu. (Voir Pausanias). C'est la
» partie qui est, de nos jours, la mieux conservée ; elle
» avait une porte (peut-être trois) de communication avec
» la cella, ou le naos lui-même, mais sa porte extérieure
» existe toujours, bien qu'elle soit toute changée du côté
» du couchant ; ceci avait induit en erreur ceux qui voyaient
» dans cette porte l'entrée principale. Ce qui semblait en
» apparence d'autant plus raisonnable que ce même côté
» correspond aux Propylées (ou partie de l'Acropole); mais
» c'est par une habitude à peu près constante que les tem-
» ples de la Grèce étaient ouverts du côté du levant, tandis
» que les Chrétiens ouvrent les leurs du côté opposé. Dans
» ce cas particulier, il est même plus agréable de se repré-
» senter les belles processions faisant le tour du temple. Si
» M. de Chateaubriand avait mieux observé, il aurait trou-
» vé aussi à l'ouest ces traces de boucliers qui étaient autre-
» fois attachés sur l'architrave.

» Venons maintenant aux dimensions du monument.

» Il a 65 pieds $1/2$ de hauteur (nous nous servons de préfé-
» rence du pied anglais, car il correspond, à une toute petite
» fraction près, au pied antique grec).

» Les trois marches en occupent 5, le fût de la colonne en
» a plus de 31, et le chapiteau 3 à peu près, ce qui fait plus
» de 39 en tout (et non comme le dit M. de Chateaubriand
» 42, et encore moins 42 pieds comme le veut Le Roy).

» L'architrave ou épistyle a près de 4 pieds $1/2$, la frise
» 4 pieds $1/2$ aussi de hauteur, divisée en 96 triglyphes
» dans sa longueur et contenant 92 métopes sculptées.

» La corniche vient ensuite avec son couronnement de moulons qui occupent près de 1 pied $1/2$. Puis le champ uni du tympan (fastigium $\alpha\epsilon\tau\omicron\mu\alpha$) autrefois orné d'une quantité de belles et grandes figures dont il y a encore quelques restes; il a 11 pieds $1/2$ de hauteur, un peu moins de 90 pieds de largeur, son couronnement est de 2 pieds $1/2$ (a), ce qui fait bien en tout la somme de 65 pieds $1/2$.

» M. de Chateaubriand dit que « ces colonnes sont sans base, cannelées et d'ordre dorique ». Dire que des colonnes sont d'ordre dorique, en parlant d'un monument grec, c'est dire déjà qu'elles sont *sans base*.

» Ceci dit pour ceux qui croient qu'une colonne ne peut être sans base, comme une statue ne peut être sans son piédestal. On voit que du temps de Périclès et de Phidias, d'Ictinus et de Mnésiclès, on a cru le contraire quant à l'ordre dorique. »

Voici la lettre de M. C.-K. Cockerell (b) :

« Athènes, avril 5, 1814.

» Monsieur !

» Vous m'avez demandé des notices sur les observations que j'ai pu faire sur les restes du Parthénon : je vous les en donnerai avec beaucoup de plaisir autant que peut contenir cette feuille; car si j'entreprenais de vous dire tout ce qu'il y a à décrire à ce sujet, j'aurais à remplir un volume, et l'accompagner de beaucoup de dessins, et traiter au long sur l'architecture, les décorations, la construction, la mécanique de l'exécution, ec. ec.

» Vous connaissez beaucoup mieux que moi les auteurs anciens et modernes qui ont donné des descriptions soit

a) De la main d'Avramiotti, « 2 $1/2$ ».

b) En français dans le texte.

» en traité, soit en dessin, ainsi je n'ajouterai à leurs observations guère plus que ce qui leur a échappé.

» Nous devons les premières notices du temple de Minerve aux soins du marquis de Nointel, ambassadeur français, qui fit faire entre autres les dessins de tout ce qui restait des frontons et de la frise intérieure en l'année 1764. Ensuite, les secondes et les meilleures observations ont été faites par deux architectes Anglais, Stuart et Revet (a). A peu près en 1750. Ils ont très fidèlement mesuré tous les restes d'Athènes en y demeurant trois ans.

» L'émulation qui existe toujours entre l'Angleterre et la France n'a pas permis aux Anglais l'honneur de publier les premiers leurs renseignements sur ces restes intéressants, ce qui a donné occasion de la visite de M. Leroy, architecte français, qui vint ici pendant le séjour de Stuart et Revet (b) et fit en vingt-cinq jours ce qu'avait coûté tant de tems et des peines à ceux-ci; mais la postérité donnera le prix du mérite à ceux qui ont mieux démontré ces beaux monumens.

» Il n'y a point eu rien de mieux de ce solide ouvrage depuis leur tems, je l'ai comparé avec les monumens mêmes dans tous les détails et j'ai eu l'occasion d'admirer leur fidélité et exactitude; mais ils n'ont donné à peu près que ce qui existe, sans se permettre la liberté de donner beaucoup des conjectures ou des restaurations : depuis leurs tems, diverses circonstances ont contribué de donner des lumières, et principalement sur le temple de Minerve; et voici en général le résultat des examens que j'ai fait en partie par l'assistance de mon ami, M. le baron d'Haller.

a) *De la main d'Avramiotti, « Revet ».*

b) *Idem.*

» Pausanias est obscur dans la description de la sculpture de ce temple (*), mais je ne crois pas qu'il soit à douter que dans le fronton de l'est était représentée la dispute entre Minerve et Neptune pour le partage d'Athènes, dans celui de l'ouest l'introduction de Minerve à l'assemblée de dieux de l'Olympe.

» Les métopes, au nombre de quatorze en chaque façade est et (a) ouest à ce qu'on peut deviner par les traces qui se voient encore représentaient les actes de la déesse tutélaire et des héros du pays. Celles de la frise latérale sud au nombre de trente-deux les combats des Centaures et des Lapithes très clairement et à ce que j'ai pu voir, au nord ceux des Grecs avec les Amazones : les métopes ont par leur état ruineux jusqu'à présent échappé l'observation des artistes et des voyageurs, mais je les trouve bien dignes de toute attention; encore y en a-t-il plusieurs qui peuvent donner à penser aux antiquaires.

» La frise autour de la cella représente la procession des Panathéniennes, ce qu'on sait déjà par la description de plusieurs voyageurs.

» Avec une lunette, on peut encore découvrir des ornements peints d'une très grande beauté et délicatesse. La dévotion à la déesse, l'amour et les soins avec lesquels ils ont cherché d'enrichir son temple paraissent partout.

» Sur le linteau au-dessus de la frise est un bel ornement, à la grecque, ainsi que le linteau dessous de la frise, et sur le filet dessous les triglyphes est un très bel ornement; on le découvre bien conservé à l'angle sud-ouest. La moulure sous la corniche du fronton au-dessous du tympanum est peint avec une belle feuille, quoique à peine visible. Dans l'intérieur du péristyle au-dessus de la frise est aussi un très beau ornement à la grecque, ou labyrinthe.

a) *De la main d'Avramiotti*, « et ».

» La moulure qui surmontait la corniche du fronton formait la première tuile, et on peut découvrir par des marques encore existantes une très belle disposition des tuiles qui couvraient le toit, et qui étaient aussi en marbre. La corniche latérale était décorée d'un bel ornement en fleurons avec lequel finissaient les tuiles couvrant les jointes des tuiles (a) plates : ce qui dut produire un effet de grande richesse, et beauté. Sur les angles des frontons, on voit des enfoncements qui devaient recevoir quelque ornement, comme c'était l'usage des Grecs : on le voit sur les médailles qui représentent les temples et dans la description de Pausanias.

» Par des morceaux qui existent encore du plafond du péristyle, on voit que les latéraux sud et nord étaient couverts en pièces de marbre de onze caissons de large; sans poutres qui étaient employés seulement dans les portiques est et ouest.

» Le Porticus ou Portique intérieur était renfermé par un grillage et un gradin entre les colonnes, ce qui était l'usage des Grecs et on en voit bien les traces aujourd'hui. La Porte à l'ouest existante maintenant est moderne ou plutôt une restauration du revêtement de l'ancienne dont l'architrave qui a vingt-trois pieds anglais de longueur était cassée. Cette porte se rétrécit vers le haut maistrée insensiblement, selon la coutume des Grecs. Je crois que c'était la seule porte à l'Opisthodomum quoi que on trouve des traces d'autres trois dans le mur qui le divisait de la cella, mais je les tiens pour modernes. Il se voit par l'examen du pavé que Stuart s'est trompé dans son idée à l'égard de la disposition des colonnes intérieures aussi bien dans l'Opisthodomum que dans la Cella.

» Il a supposé le long des deux côtés pour supporter le

a) *De la main d'Avramiotti*, « tuiles ».

» toit et le plafond de l'Opisthodomum six colonnes ; il
» n'y en avait certainement que quatre dont on voit les
» traces sur quatre grandes pierres du pavé qui leur ser-
» vaient sans doute de fondement ; il est prouvé encore par
» la hauteur des murailles existantes que ces colonnes
» étaient beaucoup plus hautes que celles des portiques,
» et d'une proportion plus svelte que l'ordre dorique, c'est-
» à-dire ou ionique ou corinthienne.

» La disposition des colonnes internes de la cella qui sup-
» portaient aussi le toit jusqu'à cette ouverture qu'on ap-
» pelle hypèthre, comme Stuart la donne est certainement
» fausse. Il n'y a pas de doute que les traces de petites co-
» lonnes qu'on voit maintenant et qu'il a crû anciennes,
» sont d'un tems beaucoup plus moderne ce qui se voit
» clairement par la mauvaise exécution, et en ce qu'elles
» tombent irrégulièrement sur le pavé, ce qui est d'ailleurs
» d'une très grande régularité pour la dimension des pierres
» qui le composent. Au coin sud-ouest de l'enfoncement du
» pavé qui détermine l'hypèthre, on voit encore les traces
» d'une colonne beaucoup plus grande, de trois pieds et
» trois pouces anglais de diamètre ; elle était probablement
» une de celles qui supportaient l'hypèthre et je crois que
» ce péristyle finissait contre le mur est de la cella, à côté
» de la grande et principale porte qui était à l'est, je veux
» dire que le péristyle n'était pratiqué que des trois côtés
» nord, sud et ouest, et omis du côté de l'est : au milieu de
» l'enfoncement dans le pavé se trouvent des fondations en
» pierre brute qui portaient probablement la statue de Mi-
» nerve de Phidias.

» Il y aurait beaucoup à dire sur la construction et la
» mécanique de ce chef-d'œuvre de l'architecture, mais il
» ne me serait possible de l'expliquer sans beaucoup de
» dessins.

» Cependant, ce n'est pas à cet égard qu'on aurait une

» moindre admiration; il suffit de dire que les blocs de
» marbre dont ce temple était construit, étaient liés hori-
» zontalement et perpendiculairement avec du fer et du
» plomb, et c'est à cela que nous devons sa conservation :
» on voit plusieurs différentes manières dont on se ser-
» vait pour lever les pierres, et accommoder, et joindre
» avec cette délicatesse extraordinaire, les pointes des tam-
» bours des colonnes; et la construction de l'angle de la cor-
» niche est surtout très belle.

» Enfin, l'admiration pour les arts des Grecs ne sera
» jamais plus excitée que par l'examen de cet édifice, que
» je crois être, pour l'exécution surtout, le plus parfait
» ouvrage de l'antiquité.

» Ictinus et Karpion ont écrit un traité sur le Parthénon
» que le tems nous a malheureusement enlevé. Des peu de
» de restes qu'on trouve aujourd'hui, on pourrait écrire un
» volume qui, comme je n'en doute pas, instruirait les
» plus versés dans les sciences de l'architecture et de la
» sculpture.

» Monsieur !

» J'ai l'honneur d'être votre très humble et obéis. Servi-
» teur,

» C.-K. COCKERELL (*). »

Mais retournons à notre Auteur qui descend de la cita-
delle emportant avec soi un morceau de marbre du Par-
thénon, comme il avait déjà pris un morceau du sépulcre
d'Agamemnon.

Et, en cela, il suit sa coutume, rentrant dans sa patrie
avec une douzaine de pierres de Sparte, Argos, Athènes
et Corinthe, avec trois ou quatre petites têtes de terre cuite,
cadeau de M. Fauvel, avec une figurine d'ivoire que lui
donna le Père Muñoz, avec des rosaires, avec une bouteille

d'eau du Jourdain, avec une autre de la mer Morte, avec quelques roseaux du Nil, un marbre de Carthage, une figure en plâtre de l'Alhambra. Pourtant il a dépensé 50 mille francs, fait cadeau de son linge et de ses armes (on ne sait pas au juste la destination de sa pipe et de sa cafetière) et il conclut que s'il était resté un peu plus longtemps l'argent lui faisant défaut, il aurait dû rentrer dans sa patrie à pied et avec un bâton blanc.

En ce cas, il aurait agi selon l'esprit de sa mission et il l'aurait accomplie en vrai pèlerin qui s'en va en Terre-Sainte ; mais qu'il me soit permis de dire que je ne puis pas me figurer qu'il ait dû faire face à de si fortes dépenses. Je ferai ici (pour l'utilité et la commodité de chaque voyageur) une digression en vue d'examiner le compte du voyage de M. de Chateaubriand depuis Modon jusqu'à Zéa.

5 chevaux de Modon à Coron, Piastres.....	» 15
Au janissaire qui l'a accompagné.....	» 30
A la barque qui l'a amené de Coron jusqu'au Pamisus.	» 5
5 chevaux de Nissi à Tripolizza.....	» 30
Pourboire aux chaouchs du Pacha à Tripolizza....	» 10
5 chevaux de Tripolizza à Mistra.....	» 20
5 chevaux de Mistra à Argos.....	» 35
5 chevaux d'Argos à Corinthe.....	» 15
5 chevaux de Corinthe à Athènes.....	» 35
Dépense pour la nourriture aux kans de Léondari, Mistra, Corinthe, Mégare, Kératia.....	» 30
4 chevaux d'Athènes à Kératia.....	» 8
Au janissaire qui l'a conduit de Coron à Athènes..	» 60
A la barque d'Athènes qui l'a transporté à Zéa....	» 40

En tout, piastres..... » 333

Dans la ville jusqu'à son départ de Zéa, il fut logé dans

les maisons particulières. Que l'on calcule maintenant le prix de la barque qui le conduit de Zéa à Smyrne, que l'on ajoute une centaine de piastres donnée à Joseph et l'on verra que jusqu'à Jérusalem il n'a dépensé que 1.000 piastres environ. Les Pères de Terre-Sainte logent, d'après leurs institutions, par charité ; peut-être M. de Chateaubriand a-t-il fait valoir sa doctrine à leur égard et comme Pierre l'Hermite leur a-t-il promis de nouvelles croisades. Maintenant calculez autant pour son retour dans sa patrie et doublez le tout par-dessus le marché, la dépense s'élèvera au plus à 4 mille piastres, qui font à peu près 4 mille francs.

Remarquez qu'alors l'argent n'avait pas diminué de valeur, que les prix étaient très modérés; qu'il n'avait avec lui que la marchandise mentionnée plus haut et recherchez un peu comment il aurait pu faire pour dépenser les 50 mille francs ? Il faut y retrancher un zéro.

Dans la même journée, notre Auteur voit le Stade, l'Ilissus et l'emplacement que lui fait remarquer M. Fauvel où l'on croyait que devait être le Lycée. Puis, il discute au sujet des colonnes que l'on voit dans la partie de la ville dite d'Adrien ou Nouvelle-Athènes et il se réfère à l'autorité de Spon, Chandler, Stuart.

Dans la soirée, il rend visite à M. Roque, chez qui il trouve un comité de dames.

S'en remettant à Chaudler pour ce qui a trait aux vêtements, aux usages et aux mœurs des femmes turques, grecques et albanaises à Athènes, il se contente d'observer que les femmes de la Morée sont plus belles et plus grandes que celles d'Athènes. Outre ces défauts, il trouve à leur reprocher leur habitude de se peindre le bord des paupières en bleu et les ongles des pieds et des mains en rouge (1).

(1) P. 212, 213, 214.

Mais cet usage n'est pas particulier à Athènes; il est venu de l'Asie, où aucune dame de distinction ne s'y soustrait, et non seulement parce qu'elle croit par là rehausser sa propre beauté, mais aussi dans un but de santé.

En se teignant les paupières avec un collyre d'antimoine, qui les rend noires et non bleues, elles empêchent leurs yeux de prendre un aspect chassieux. Quant au rouge pour les ongles, et que l'on obtient avec l'herbe *kino* après l'avoir broyée, il leur sert pour diminuer l'exfoliation.

Peu satisfait de la beauté des Athéniennes, il nous dit que les hommes célèbres d'Athènes furent attachés à des femmes étrangères. Puis dépassant les limites d'une joyeuse ironie et même de la satire, il donne le dernier coup de pinceau à leur portrait en disant qu'elles aiment le vin (1).

Pour ce qui a trait à la situation des différents monuments, je ne puis faire rien de mieux que d'insérer ici les observations qui m'ont été communiquées par un Athénien, M. Pierre Revelachi, jeune homme de beaucoup de mérite et très exercé dans la lecture des antiques.

Les différentes positions des monuments antiques, dit-il, que beaucoup d'antiquaires et de voyageurs ont cru pouvoir déterminer, (leur opinion variant) ces positions ne s'accordent pas, comme il me semble, avec l'autorité de Thucydide et de Pausanias.

Le Lycée que certains supposent avoir été là où se trouve maintenant l'église de Licodème — ils ont été trompés par la ressemblance du nom — si l'on se réfère à Pausanias devait se trouver plus loin, au point d'où l'on aperçoit, sur l'Ilissus, à droite le Stade, à gauche le mont Anchesme. Des débris de colonnes et autres fragments témoignent encore, dans leur ruine, de l'antique splendeur.

(1) P. 214 (*).

Si maintenant on supposait que le Cynosarge, honoré comme le sanctuaire d'Hercule, se trouvait entre le Lycée et l'Anchesme, on ne se tromperait pas, bien qu'il n'y en eût aucun vestige (si ce n'est la mention obscure qu'en fait Pausanias).

Avec raison ensuite, on placerait le Prytanée au pied de la porte orientale de l'Acropole, non loin du théâtre de Bacchus où l'on voit, confondues aux murs, beaucoup de pierres carrées et de fondations creusées. Et avec d'autant plus de raison que, si l'on en croit Pausanias, le Prytanée commençait dans la rue des trépieds. Elle a été appelée ainsi d'après les temples qui contenaient des trépieds en bronze d'un très beau travail.

Maintenant les antiquaires supposent que cette rue est la même que celle où se trouve la lanterne de Démosthène ou de Diogène. D'après eux, cette lanterne serait un monument de trépieds, vu que l'on remarque, dans sa coupole, la place où se trouvait certainement le trépied. Le Prytanée est assez rapproché de cet endroit pour qu'il n'y ait pas lieu de le chercher ailleurs.

Quant à ceux qui veulent soutenir que les colonnes dites communément d'Adrien étaient le Panthéon ou le Panathéon, il ne faut pas les croire. Thucydide parlant de l'Acropole qui était la seule ville antique d'Athènes (y compris la partie qui se trouve au midi) décrit ses monuments remarquables, à savoir le temple de Jupiter-Olympien, celui de Cérès, d'Apollon-Pythien, de Bacchus dans les marais, la fontaine Callirhoé, appelée Ennéacrounos.

Les colonnes du temple se trouvent maintenant de ce côté-là de la citadelle. En face, on voit les ruines du temple de Cérès, plus loin le fleuve Ilissus, et à côté Callirhoé, qui conserve encore son nom. Connaissant également la situation du temple de Bacchus et guidé par Pausanias, qui

le place près de celui du Jupiter, on ne peut plus douter que les colonnes appartiennent au temple de Jupiter-Olympien plutôt qu'au Panthéon.

Le Panthéon serait plutôt le temple de Jupiter-Panhellénien qui se trouve au nord de la citadelle, au milieu de la place actuelle. Dans la partie ouest de cette place, on voit aussi plusieurs colonnes monolithes et qui formaient l'enceinte du temple. A l'orient, une autre portion de la même enceinte, sans colonnes (a), et une troisième portion au nord (b).

Mais tout ceci n'est qu'hypothèse, car Pausanias ne décrit pas ces lieux avec précision. Il serait toutefois assez logique de supposer que le temple de Jupiter-Panhellénien était le même que celui dédié à tous les dieux.

Ou bien les copistes de Pausanias auraient par erreur et sans aucune raison inséré dans le texte le nom du Panthéon. Quant à ce Panthéon lui-même, comme il était d'une construction magnifique, il devrait encore en exister des ruines, qu'en vérité on recherche.

Les observations de l'excellent M. Revelachi bouleversent l'idée que l'on avait sur l'emplacement des anciens monuments d'Athènes et que l'on considérait comme certain.

Cette topographie nécessite donc la patience et l'érudition de chaque savant. Ainsi, M. Fauvel, après avoir trouvé des lanternes de pierre sculptées à même le roc, a présumé qu'elles devaient servir de signaux sur le chemin des Aréopagites qui tenaient leurs sessions judiciaires pendant la nuit. C'est pourquoi il a fait des recherches quant à la situa-

a) *De la main d'Avramiotti*, « senza colonna ».

b) *De la main d'Avramiotti*, « e una terza nella Boreale ».

tion de l'Aréopage, il ne pense pas qu'il se trouve là où on l'a cru jusqu'à présent, mais du côté de la Pnyx.

Toutes ces observations, lorsqu'elles seront mises en lumière, se révéleront certainement comme importantes et par l'attention qui est habituelle à M. Fauvel et par son long séjour à Athènes.

Il y aurait cependant grand avantage à ce qu'un connaisseur habile préparât un ouvrage tout exprès pour recueillir tout ce qui a été retrouvé dans les différentes et continuelles excavations faites par les voyageurs dans les sépulcres d'Athènes. Un tel ouvrage jetterait une vive lumière sur la nécrologie antique, sur la fable, sur les arts, grâce à la quantité de sarcophages, d'urnes, de vases peints de diverses formes et pleins d'allusions mythologiques et historiques qu'il offrirait.

Autour de Cantaro, appelé aujourd'hui Vurcari, une partie du Pirée, M. Fauvel découvrit des sépulcres qui s'étendaient sur une longue distance dans la plaine boréale, la plupart taillés dans les rochers et couverts d'un ou de deux morceaux de marbre. Ces sépulcres contenaient des vases de terre cuite avec des figures d'un curieux travail et des morceaux de colonnes sur lesquelles étaient sculptées des personnes dans l'acte de donner le dernier adieu, avec le nom du mort et de la tribu à laquelle il appartenait.

Le même M. Fauvel, à une heure d'Athènes, à droite de la Voie Sacrée, retrouva en creusant un sépulcre de marbre blanc, qu'il présume être celui de quelque prêtresse de Vénus. Il contenait à l'intérieur d'un coffre de bois un squelette avec différents accessoires d'ivoire, quatre cercles de bronze cloués à l'extrémité du coffre. Sur la tête, une couronne de cuivre taillée en feuilles de myrtes; près des mains un morceau de cithare, une pelote, un peigne semblable aux nôtres, et une tasse de terre; aux pieds, des bottes faites de trois pièces de cuir. Et l'on voyait encore les trous de la couture.

M. le marquis Slego, MM. Gracham (a), Marmondel et Leh, ensuite les lords Sondes et North, le baron Haller, MM. Lusieri et Burgon, etc., ont fait et font encore, depuis 1810 jusqu'à aujourd'hui, des excavations en dehors de la porte Hippade, près des colonnes milliaires qui indiquent l'emplacement même de la route qui conduit aujourd'hui à Thèbes.

Et ils ont retrouvé beaucoup de choses intéressantes qui donnent de nombreuses idées sur les usages mortuaires.

Dans ces lieux se trouvent des sépulcres de marbre blanc, d'autres entièrement en terre cuite, quelques-uns creusés dans les rochers avec des squelettes qui conservent la position dans laquelle ils avaient été placés, avec au-dessus un miroir rond de bronze ou de cuivre, semblable à celui dont font usage les barbiers du Levant et un *ξύστηριον*, instrument oblong, arqué, de bronze ou de cuivre et qui tire son nom de l'habitude qu'avaient les Anciens de se gratter l'épiderme dans les bains. Près des bras, des pieds, des mains, des genoux et de la poitrine se trouvaient des vases oblongs de terre ou d'albâtre où l'on déposait, d'après l'opinion commune, les larmes des parents et des amis; ou plutôt, comme le pense M. Revelachi, inspecteur de ces fouilles, où l'on mettait des fleurs ou des eaux parfumées. Dans ces mêmes sépulcres, on retrouva des urnes d'albâtre et de terre cuite, avec anses et sans anse, et avec des couvercles de différentes grandeurs. Les vases de terre cuite étaient ornés de feuilles peintes et servaient peut-être aux libations de différentes divinités; ceux qui avaient les feuilles de lierre à Bacchus, l'olivier à Minerve, le laurier à Jupiter et à Apollon, l'épi à Cérès.

Sur quelques-uns étaient peint le sphinx, sur d'autres un

a) *De la main d'Avramiofti*, « Gracham ».

char qui, attelé à deux ou quatre chevaux, cherchait le plus rapidement possible à atteindre le but, symbole de la vie humaine.

Sur un des plus beaux vases et des plus hauts, on avait représenté Jupiter assis à table, pendant que des personnages ailés volant tout autour se hâtent de placer devant lui des grenades ou autres fruits semblables.

Sur le pourtour d'autres vases, on voit l'épouse sortir de la maison paternelle; une femme, comme cela se fait encore aujourd'hui, est en train de la parer, le prêtre la conduit par la main, un autre personnage coupe sur son chemin et pour la couronner un rameau de laurier; Diane avec son carquois aux épaules et l'arc à sa main gauche la suit, précédant l'époux qui tient une flèche, symbole peut-être de la chasse à laquelle il est destiné, et de la blessure amoureuse. Enfin une femme danse devant les yeux de l'époux.

Sur d'autres vases sont représentés les mystères de Cérès. Ces trois derniers ont été retrouvés par M. Fauvel. Parmi les colonnes ornées de figures sculptées en bas-relief et les vases retrouvés par MM. Makmachel et Leh, on en remarque un, de forme oblongue, bien conservé avec des figures qui représentent la naissance de Bacchus et Silène qui le recueille avec d'autres Faunes tout autour. Le Baron d'Halber possèdait un vase en terre cuite avec un verni blanc. Sur ce vase, on voit représenté Caron dans sa barque à une seule rame, semblable en tous points à ces bateaux qui chaque jour font le trajet d'Asie ou d'Europe jusqu'à Constantinople. La barque infernale vogue dans le marais de l'Achéron pour recevoir un mort qui se tient debout sur la rive opposée. Il est enveloppé d'un vêtement rouge, la tête découverte au-dessus de laquelle vole son âme sous forme d'un oiseau aux ailes déployées (*), et il serre entre ses mains une bourse, destinée à payer l'obole.

Dans la quantité de sépulcres qu'a fait ouvrir M. G.-B. Lusieri, il s'en trouvait un, celui d'un petit garçon. Il contenait des jouets enfantins de terre cuite, comme des trompettes, des chars, des boules, des ustensiles de cuisine de très petites dimensions, toutes choses servant d'amusement à l'âge de l'innocence. Ajoutez à cela quelques petites pièces ressemblant vraiment à des osselets et dont se servent encore aujourd'hui les enfants pour jouer, et qu'ils appellent « *Sichia* ». Le même M. Lusieri a retrouvé dans un sépulcre près de l'Ilissus une urne avec les ossements d'un guerrier qui n'étaient pas entièrement calcinés. On y voyait la pointe de la flèche, qui avait occasionné sa mort, rouillée et teinte d'une couleur vermillon dans la partie par où elle s'était introduite; les armes tordues tout exprès pour les faire entrer dans l'orifice de l'urne. D'autres urnes semblables furent retrouvées près de l'Ilissus, ce qui donne à croire que dans les temps passés, une bataille a dû se livrer dans cet endroit.

M. Burgon, plus heureux encore, a découvert un grand et haut vase de quatre pieds de circonférence et de deux pieds de hauteur. Tous le considèrent comme magnifique et parmi les plus anciens que l'on connaisse. Sur un côté, on voit Minerve Tritonide avec le casque et l'égide, avec son dard dans la main droite, son bouclier dans la main gauche, sur lequel est peint un dauphin et en face l'inscription *boustrophédon τον αθηνεσιν αθλον εμι*. Sur un autre côté du vase est représenté un char avec deux chevaux. Le cocher les excite à la course en tenant à droite un aiguillon, à gauche une verge recourbée comme un bâton de pasteur, avec deux grelots à l'extrémité pour exciter les animaux. Puis une chouette avec les ailes déployées et une harpie.

Le même M. Burgon retrouva l'obole dans le crâne d'un squelette, à la mâchoire inférieure, entre les interstices des molaires. M. Fauvel avait fait une découverte semblable (*).

La majeure partie de ces sépulcres ont été ouverts en dehors de la porte Hippade à 15 ou 20 pieds de profondeur, mais il semble que la terre se soit ainsi surélevée dans la suite des siècles. Les familles considérables les entouraient de grandes piques carrées et ils les distinguaient par des colonnes. On lit encore sur quelques-unes d'entre elles :

ορος	Ηορος
Ηορος ση	
ΗΕλικης	ματος
νησιμο	

L'usage de brûler les cadavres était le plus ancien et comme il nécessitait de grandes dépenses, il faut croire qu'il était réservé aux personnes les plus distinguées. C'est pourquoi les urnes qui contenaient leurs cendres étaient les plus magnifiques et les sépulcres étaient plus longs et plus larges, taillés dans le roc pour la plus grande partie. A même le sépulcre se trouvait aussi une petite lame de plomb, mince et large, et sur laquelle étaient gravées, à l'aide d'un stylet, les louanges du mort ou des prières. L'un de ces fragments appartient à M. Fauvel, et en voici un autre que j'insère ici, avec la traduction française du docteur Bronsted (*), personne douée de beaucoup de savoir et experte dans le style lapidaire :

ΔΑΙΜΟΝΙ ΧΘΟΝΙ Ω ΙΚΑΙ ΘΗ ΧΘΟ
 ΝΙΑΙΚΑΙ ΤΟΙ ΓΧΘΟΝΙΟΙΣ ΠΑCΙ
 ΠΕΜΠΩΔΩΡΟΝ
 ΚΑΤΑΛΘΟΝΙΑΥΤΟΝΑ
 ΤΙΡΑΓΕΓΕΛΑΥΤΟΥ....
 ΔΥΝΑΤΑ ΑΥΤΟΥ ΧΟΝΙΣΑΙ
 ΤΕΓΗΝΙΟΕΛΑΑΤΟΝΚΑΙΤΗ
 ΤΥΧΗΝΑΥΤΟΥΑΓΕΤΕΑ....

NEOCIΠΤΥΝΒΙΟΙΕΝΕΡΙΝΕ....
 ΤΗΤΑΙΧΙCΤΗΝΤΟΔΕΠΟΤΝΕ
ΑΝΙΙΗΑΦΙΜΩΝΚΑΙΤ....
 ΤΡΙΟΧΙΟΙΟ.ΑΝΕ....
 ...ΔΕCΠΟΤΟΙΧΘΟΝΙΟΙΚΑΙΕΓΙΓΥΝ.
 ΒΙΟΙΑΦΗCΔΕΔΩΚΑΔΔΕΩΚΑΔΕΚΑΤΗΝ
 ΜΕΧΡΙΗΜΕΡΩΤΕΤΑΡΑΚΟΝΤΑ

- » Au dieu des ombres, à la reine des ombres,
- » Et à toutes les divinités du règne souterrain,
- » Je vous adresse ce don sous la terre, le ci-devant
- » Citoyen *Agateus*..., j'ai fait couvrir ici
- » Agateus avec beaucoup de terre...
- » et j'ai fait mon devoir afin qu'il aille
- » Sûr et vite...
- » O Sires des ombres... et...
- » Moi, qui reste après lui je vous ai sacrifié
- » La décime jusqu'à quarante jours (a).

On peut déduire de ce court récit quel avantage reste encore à retirer des études de l'antiquité.

Mais retournons à M. de Chateaubriand qui descend aux trois ports d'Athènes : Phalère, Munychie et le Pirée. Le Pirée, autrefois si célèbre par son Agora, par son Portique, par son théâtre, par ses temples, par son arsenal, par ses fortifications, semble à M. de Chateaubriand si étroit qu'une cinquantaine de barques françaises pourraient le remplir et qu'on pourrait y ancrer à peine deux frégates.

Comment a-t-il pu jamais avancer une telle absurdité, alors qu'une grande quantité de vaisseaux y peuvent demeurer sûrement ?

Dans une courbure du cap Alcime, dans la partie qui

a) En français dans le texte.

regarde le port, M. Fauvel lui fait observer une excavation dans le rocher, à fleur d'eau, excavation qui avait la forme d'un parallélogramme et qu'il croit être le sépulcre de Thémistocle.

Mais on lui conteste cette découverte parce qu'on trouve tout à côté beaucoup de ruines magnifiques. Pour moi, je crois plutôt que c'étaient là les débris d'un trophée élevé pour la victoire de Salamine et je crois qu'il ne pouvait se trouver, pour placer les cendres de cet homme illustre, de lieu meilleur ni plus convenable que le théâtre même de sa gloire.

Parmi les débris de ce trophée, on voit encore un morceau de colonne de marbre blanc de cinq pieds de diamètre.

Revenant du Pirée, qui est maintenant le port Lion, appelé ainsi par les Européens, et « Draco » par les Grecs (d'après le Lion que le général Morosini transporta à Venise en 1586), notre Auteur voit les ruines des grandes murailles qui réunissaient autrefois la ville au port, déjà détruites par Lysandre dans la paix ignominieuse à laquelle il contraignit les Athéniens. Ensuite Conon restaura Athènes et finalement Sylla la détruisit entièrement. Chemin faisant, M. Fauvel lui montre le sépulcre qu'il croit être celui de l'Amazone Antiope, et non le cénotaphe d'Euripide; il observe les citernes sur le chemin public, le long des oliviers, et il regrette de ne pas avoir vu le sépulcre de Ménandre ni le temple de Socrate. Le même jour, il prend la route du mont Hymette et il se rend à Angelo-Kipous à une demi-heure d'Athènes. Autrefois, ce lieu s'appelait Angeli de la tribu Pandionide et l'on y trouvait plusieurs ruines remarquables et d'ordre ionique que M. Fauvel croit avoir fait partie du temple de Vénus aux Jardins (*). *Chipos* veut dire en grec jardins, et comme il se trouvait là deux grands et vieux myrtes, arbres sacrés de la Déesse, Chand-

ler place ce temple où se trouve l'église de Crissospiliotissa, au pied de l'Acropole, du côté du midi. Près de cette église et sur des colonnes se trouvait un haut trépied sur lequel était sculpté le massacre par Diane et Apollon des enfants de Niobé.

En sortant d'Angelo-Kipous, notre voyageur rencontre le Céphise qui coulait entre des oliviers et des myrtes, et voyant ses eaux fangeuses et troubles il se rappelle avec répugnance qu'il en avait bu à Athènes (1).

Il passe ensuite par le petit tertre appelé Colone et il voit en face l'autre tertre semblable où se trouvait le temple des Euménides. Entre ces deux collines passe la route de cuivre *καλχη οδός* et s'en approchant pour rentrer à Athènes, il parcourt le lieu où se trouvait l'Académie et dont il ne reste plus que le nom et la petite éminence sur laquelle elle était placée.

Le lendemain, notre Auteur voit le théâtre de Bacchus qui se trouve au pied de la citadelle du côté du mont Hymette. Il fixe l'emplacement de l'Odéon et il ajoute qu'il devait y avoir là un troisième théâtre construit par Hérode-Atticus. D'après lui, les gradins de ces théâtres étaient appuyés au talus de la montagne. Après qu'ils se furent effondrés on les restaura en cherchant à le faire sur une base semblable, mais plus solide pour préserver les spectateurs d'une catastrophe pareille à celle qui était arrivée.

Enfin, il conclut en disant que ces théâtres ne le surprennent en aucune façon (2). Et comment le peu de restes de ces murailles pourraient-ils le surprendre ? Quelle idée peuvent-ils donner de ce qui existait autrefois, et

(1) P. 223 (*).

(2) P. 127, 128 (*).

qui, du fait de l'ampleur du bâtiment, ne pouvait certainement pas être limité par l'étroite enceinte que l'on voit aujourd'hui ? Et puis, il n'existe pas la plus petite trace ni de l'Odéon ni du troisième théâtre supposé, mais M. de Chateaubriand imagine les choses comme il lui plaît.

Après avoir vu les théâtres, il rentre de nouveau dans la ville et jette un coup d'œil sur le portique qui formait l'entrée de l'Agora. Mais on comprend par là que ses idées n'étaient pas claires, car le jour de son arrivée à Athènes, en sortant de la maison de M. Fauvel, il affirme avoir vu un temple contigu à la maison; et c'est celui-ci même que maintenant il appelle portique et entrée de l'Agora (1).

Puis il observe la Tour des Vents, arrive au couvent des Capucins, parle de la lanterne de Démosthène ou de Diogène, mais avec cette clarté et cette exactitude qui dominent dans toute l'œuvre.

De la part d'autres que lui on pourrait s'étonner que parmi tant de monuments, il oublie de décrire le Gymnase de Ptolémée. Il est cependant impossible que M. Fauvel ait oublié de lui faire observer une construction si magnifique et si prodigieuse, célèbre par les études qu'y ont fait Cicéron et autres Romains illustres.

Mais je le répète, de sa part il ne faut pas attendre tant de zèle. Accordons cependant cette vertu à M. Fauvel dont les observations sont si doctes et si sages. On peut s'en rendre compte par la lettre qu'il écrivit à un ami et que je m'estime heureux, usant de sa permission, d'insérer dans mon examen critique :

(1) P. 127 (*).

« Mon cher ami (a) :

» Mes découvertes du tombeau de Thémistocle, de celui
» de Conon, des divers trophées de la bataille de Salamine,
» du tombeau de Telamon sur cette île, de celui de Phocus
» à Egine, ec., du throne de Xersès assez près du port Pho-
» ron, non pas au sommet du Coridalus, mais au pied de
» cette montagne; du temple de Vénus aux jardins; du tom-
» beau de l'Amazone Antiope, de celui des Athéniens au
» milieu d'un marais de la plaine de Marathone, de la gorge
» où ils s'étaient retranchés avant la bataille, des ruines de
» la porte de la *Villa* d'Hérodes Atticus à l'entrée de cette
» étroite vallée, parmi lesquelles on voit des portions des
» statues peut-être de cet homme célèbre et de Régilla sa
» femme : tout-ça mon ami, et bien d'autres choses, me sont
» contestées par ceux qui arrivent, qui n'ont pour eux que
» des livres traduits sur des textes rongés par les rats, alté-
» rés par des copistes ignorans qui ont rempli les lacunes.

» J'ai le plaisir de convaincre moins en les têtes de ces
» voyageurs érudits. Je crois même, que je ne pourrais vous
» convertir, vous ramener aussi, si jamais vous veniez ici,
» si nous nous promenions ensemble sur ce sol si fertile en
» souvenir où les conjectures naissent à chaque pas.

» J'ai fait mon possible pour vous faire resserrer votre en-
» ceinte d'Athènes sans avoir pu rien gagner. Je vous ai ce-
» pendant donné les distances justes de la porte Ippade à
» Colones, du Pirée à la porte d'Ypillon, à celle qui est entre
» le musée, et la colline du Pnix à l'ouest de l'Acropolis.
» Je vous ai fait reconnaître la porte d'Egée publiée dans
» la première édition. Le piédestal que Pausanias voyait
» tout près de cette porte, et qui était élevé au-dessus d'un
» tombeau, sur lequel il y avait des chevaux, dont ceux du

a) *En français dans le texte.*

» Capitale sont une imitation, existe encore. La porte du
» Lycée ou Militide se reconnaît, ces points ne sont plus
» douteux. Votre enceinte a été tracée au hasard; faute d'en
» avoir eu connaissance, vous avez voulu trouver 60 stades
» de 94 toises : je les trouve moi, ces 60 stades, mais en stades
» anciens de 51 toises. Au reste, Tucydide, que vous me citez,
» donne cette mesure de 60 stades à la ville du Pirée; c'est
» au moins ce que je lis dans la traduction de M. l'Evêque,
» car il ne parle point d'Athènes, et je dois croire qu'il sui-
» vit son texte.

» Près de toutes ces portes commencent des tombeaux :
» votre enceinte du côté de l'Accademie mettrait dans la
» ville ceux de Thrasybule, de Périclès, de Chabrias, qui
» étaient bien dehors et sur le chemin de l'Académie.

» Ces tombeaux ont laissé d'assez grandes ruines : j'en ai
» vu ouvrir un, qui était très près des anciennes murailles.
» C'est un beau Sarcophage en marbre. A la porte d'Ippy-
» lon, des cyppes encore en place, portant des noms ro-
» mains et caractères grecs, et plus bas des bas-reliefs, qui
» avaient ornés des tombeaux : les noms sont en grec. Sur
» un de ceux-là on lit celui d'Aristote qui ne peut être le
» Philosophe, qui mourut à Calcis.

» Deux tombeaux formés des tuiles de trois pieds de long
» renfermaient un squelette de chien. A ce même niveau, à
» huit pieds de profondeur, je trouvai trois bustes d'Impé-
» ratrices en plâtre, grands comme nature, dont l'un bien
» conservé est Faustine la jeune, les deux autres que je n'ai
» pu reconnaître étaient les mêmes. Ces bustes sont creux
» et aussi minces que les font les plus habiles mouleurs.
» Mais je vous ai déjà parlé de tout cela dans une précé-
» dente lettre, ainsi que d'un très joli petit vase trouvé au
» même endroit, où le génie ailé de la Victoire sur un char
» attelé de quatre chevaux blancs qui ont des ailes dorées,
» s'efforce d'arrêter les coursiers fougueux pour ne point

» dépasser l'autel sur lequel est un trespied; une figure ri-
» chement vêtue suit le char, et semble vouloir arroser un
» laurier, qui vient de croître dans les sillons faits par le
» char, une autre figure vient arrêter les chevaux, son nom
» est Plotos, ΠΛΟΤΟΣ. On lit ΚΡΥΣΟΣ au-dessus du génie,
» qui arrose le laurier, ΝΙΚΗ au dessus de celui qui
» conduit le char. Cet emblème me paraît juste; les lauriers
» de la Victoire sont arrosés d'or, ou par l'or qui est
» ΚΡΥΣΟΣ; Plotos, ΠΛΟΤΟΣ, la richesse, attend le vain-
» queur, court au devant de lui (*); et au même endroit près
» de la Porte d'Ippylon, environ 20 pieds de profondeur,
» j'ai trouvé une grande urne de terre renfermant des os
» brûlés d'un enfant dans les alvéoles; sur ces os étaient
» de longs cheveux noirs coupés, et déposés avec des feuilles
» d'or, en forme de flamme (*).

» Quittons les tombeaux; et montons à l'Aréopage dont
» j'ai lieu de croire l'emplacement inconnu jusqu'à présent.
» Vous frondez déjà ma découverte avant de m'écouter :
» n'importe. Sur la colline qui est au nord du Musée, en
» face de l'entrée de l'Acropolis, à l'ouest par conséquent,
» tout-à-près des murailles antiques de la Ville se voient di-
» vers tribunaux. On a coutume de nommer Pnix le plus
» grand, et le mieux conservé; sa forme le pourrait faire
» appeler trigone, sa grandeur convient à l'assemblée d'un
» peuple nombreux; au-dessus je trouve l'Aréopage, et voici
» pourquoi on y voit une espèce de tribunal, près duquel
» l'emplacement de deux sièges plus longs que larges, qui
» se touchent presque, et dont l'un plus reculé, et un peu
» derrière l'autre. Des places de beaucoup des piédestaux se
» reconnaissent aussi sur le rocher, une niche pour la statue
» de la déesse Erinnis, devant laquelle des trous ronds, ran-
» gés en ordre paraissent avoir reçu et assujettis les mâts
» d'une tente, ou plutôt les supostes d'un toit, espèce de
» hale. Le nombre des piédestaux en file, et qui traversent

» la salle est suffisant pour y placer les héros, qui avaient
» donné leurs noms aux tribus d'Athènes.

» Le plan que je joins ici aidera ma description. On arrive
» à ces chambres de justice (car je crois que cette colline
» en contenait plusieurs), on y arrive par deux escaliers
» malfaits, taillés dans le rocher, près desquels sont des
» lampes, aussi taillées dans le rocher, 8 à l'escalier du
» nord, 4 à celui du midi, et 3 un peu plus bas à un endroit
» difficile pendant l'obscurité. Ces lampes, ces deux sièges
» dont je fais l'un celui de l'Injure, et l'autre celui de l'In-
» nocence, où étaient assis l'accusé et l'accusateur, ces pié-
» destaux, cette niche pour la statue d'Erinnis, ce toit rusti-
» que dont je reconnais les supostes, tout me fait placer là
» l'Aréopage où l'on s'assemblait de nuit.

» Tout ignorant que je suis, mon ami, j'ai la satisfaction
» d'avoir fait connaître ce qu'on doit entendre par *λυθος*
» *αργος*, pierre brute, et ouvrage Ciclopique, car les ouvra-
» ges Ciclopiques, pour lesquels Pausanias emploie ces
» mots, sont bruts à l'extérieur, n'étant taillés que pour les
» joints. Ces deux sièges, c'était la *salleta* pour nos crimi-
» nels, étaient donc de pierre brute, grossièrement quarrées.

» Le même Pausanias, traduction de Gedoin, dit que ces
» deux sièges étaient d'argent, et en note il dit d'avoir aussi
» traduit *αργυρο λυθος*, pierre brute. Des sièges d'argent
» me paraissent d'un trop grand luxe pour l'Aréopage, et je
» ne me rendrais qu'autant que vous me citerez des auteurs
» anciens, non altérés par des scoliastes, qui les feront d'ar-
» gent sans avoir eu recours à Pausanias ; et puis l'Aréopage
» était en face de l'Acropolis, si Anténor est une autorité.

» Descendons maintenant au temple de Jupiter-Olympien
» bâti par Deucalion, rebâti par Pisistrate, augmenté par
» Hadrien.

» Sa position a été contestée et Pausanias est si embrouillé,
» et si obscur à ce sujet, confondant ce temple de Jupiter-

» Olympien, celui de Jupiter-Panhellénien, le Panthéon
» d'Hadrien, et le Portique de 120 colonnes de marbre phri-
» gien, dont les murailles étaient revêtues de même mar-
» bre, qu'il m'a fallu les fouilles de Milord Frédéric North
» pour débrouiller ce chaos, et retrouver Jupiter-Olympien
» au centre de la ville, au milieu d'un portique de marbre
» de phrigie, dont 14 colonnes de la façade extérieure qui
» supportent des corps avancés où il y a eu des statues, sont
» celles où étaient placées les villes rebâties par Hadrien ou
» ses colonies. Cette enceinte a des grandes niches ou plutôt
» des corps reculés les uns carrés, d'autres demi-circulai-
» res ornés de pilastres, et plaqués de marbre phrigien.

» On y a trouvé des fragments d'une frise très saillante
» de mauvais goût; les figures en sont lourdes, sèches et mal
» drappées, sans aucune expression, l'architecture de ces
» portiques est mauvaise. Le temple de Jupiter était au
» milieu de l'enceinte (*), mais il n'en reste rien; au moins
» que une porte ceintrée en marbre qui se voit dans une
» église n'en ait fait partie; ce qui ne paraît guère probable.

» Il y avait dans cette même enceinte un vieux temple
» de Rhéa; 3 colonnes d'assez mauvais goût, enclavées dans
» l'église, en sont peut-être le reste. Il faudrait fouiller sous
» cette église pour trouver le temple de Jupiter-Olympien.
» C'est bien là, le plus bas de la ville; c'est là, dit Pausanias,
» que les eaux du déluge de Deucalion s'écoulèrent par une
» ouverture, que l'on montrait et où l'on jetait à certains
» jours des gâteaux en mémoire du déluge.

» Vous avez mis, mon cher ami, votre Bacchus au marais,
» dans un endroit où jamais une goutte d'eau n'a séjourné,
» au midi de l'Acropolis, sauf vos autorités que j'ignore;
» moi je le mettrais à 150 toises au nord du temple de
» Thésée : là est une vieille église, qui se trouve au milieu
» de l'eau après les grosses pluies; et le terrain devient ma-
» récageux, jusqu'à la porte d'Ippylon. C'est au milieu de

» ce terrain que s'écoulent toutes les eaux de la ville, pour
» se perdre au Céramique... »

Maintenant, tout en rendant grâce à M. Fauvel, retournons à notre Auteur.

Le voilà déjà qui se dispose à partir pour Zéa, après avoir accompli son voyage en dix-sept jours, temps suffisant pour tirer matière à un gros volume et pour prendre soin de sa gloire et de la science en découvrant le sépulcre d'Egisthe et de Clytemnestre et la vraie position de Sparte.

Il monte à cheval pour se rendre à Keratia, à sept heures d'Athènes, et c'est dans ce lieu qu'il eut un accès de fièvre. Mais peut-être en a-t-il eu d'autres auparavant : rappelons-nous ses songes ; qu'il serait roi de l'Attique, qu'il accorderait un asile, un repos, aux hommes fatigués par les révolutions, qu'il construirait des auberges, qu'il ouvrirait des chemins, qu'il établirait des universités, qu'il arracherait des monuments à la terre. Arrivé à Keratia, il fait le signal convenu pour qu'un bateau quelconque vienne le prendre; le bateau ne vient pas, il est assailli par la fièvre. Fièvre différente de celle qui avait précédé; de fondateur et restaurateur d'Athènes, le voilà devenu amateur de musique et il chante l'air de Henri IV (1).

Il prévient M. Fauvel de son état, et le Consul lui envoie une dose de quinquina, deux bouteilles de Malaga et une barque d'Athènes pour le conduire de Keratia à Zéa. Il ne se rappelle ni le nom du lieu où il s'était embarqué (c'est Torico, qui conserve son ancien nom), ni ceux des endroits qu'il avait traversés pour atteindre Keratia (2). Mais ce sont Lampra, Anaphlystus, Prospalte, sa tribu bien-aimée, je veux dire la tribu célèbre par son humeur satirique.

(1) P. 245, 251.

(2) P. 256 (*).

Le vent est tombé et en attendant celui qui souffle la nuit de la terre vers la mer, on ancre le bateau au Sunium. Il admire le temple de Minerve et les 17 colonnes qui en restent. Pendant ce temps, le quinquina fait son effet et le troisième accès ne lui vient pas.

Mais il est tourmenté par le manque de sommeil et tout en se tournant et se retournant il réfléchit à l'état misérable des Grecs pendant tant de siècles de souffrances et sous le plus cruel despotisme. Et passant d'idée en idée, du présent au passé, il remarque que Sparte pour prévenir sa chute et celle des autres républiques, aurait dû concentrer sous elle la force qui était dispersée en tant de parties, et se faire conquérante.

Alors non seulement elle aurait assujéti toute la Grèce, mais aussi la Perse.

C'est qu'il ne faut rien attendre des républiques dès qu'un conquérant entreprenant les menace. Alors elles ne savent prendre de décision mâle et pendant que les ennemis sont aux portes, les Républicains restent perplexes dans le Sénat. En outre, l'or introduit à Sparte ne pouvait corrompre que quelques particuliers et ses lois elles-mêmes en accélèrent la chute.

Ces réflexions de notre Auteur, bien qu'elles soient élégamment exposées, sont plus spécieuses que vraies et elles ne me semblent pas déduites d'un raisonnement juste; on doit les considérer comme des corollaires incontrôlables.

Quand la justice et la vertu ne dirigent pas les armes d'une république, toutes ses décisions deviennent cruelles.

Souvenons-nous des décrets des Athéniens contre Mytilène; de ceux de Sparte contre les premiers Arcadiens, et les Messéniens, et Athènes dans la paix conclue par Lysandre.

En quoi le sort de la Grèce se serait-il amélioré si elle était tombée sous la puissance d'une des deux républiques?

Tout au contraire, le conquérant met au compte de sa

propre gloire que le peuple soit heureux; avec sa liberté imaginaire la république perd par la même occasion aussi les démagogues sous l'autorité desquels elle se trouvait; chaque classe de personnes devient alors égale et l'autorité est adoucie.

Phocion, qui aimait sa patrie et la vertu, cherchait autant que possible à dissuader Athènes de faire la guerre à Philippe.

Lorsque, disait-il aux citoyens, vous aurez de meilleures mœurs, lorsque la discipline et l'ordre militaire seront observés, lorsque vous substituerez les exercices militaires aux représentations théâtrales, alors vous pourrez faire la guerre avec profit et avec gloire; mais autrement, c'est vouloir accélérer la ruine de la république dont le sort dépend de la première bataille. Il ne s'agit pas de savoir si nous pouvons faire la guerre, disait le même Phocion à Démosthène, mais si nous pouvons vaincre.

Les premières républiques grecques, entourées naturellement de fleuves, de monts, de mers, et sur un petit territoire, avec des lois justes, unies par la langue, par la religion et par les fêtes Pythiennes, par les Olympiques, par les fêtes de Némée, par les Jeux Isthmiques, se considéraient comme une grande famille. Chaque injure particulière devenait générale et sous les murs de Troie, aux Thermopyles, à Salamine, à Platée, tous les Grecs qui tendaient vers le même but furent autant de héros.

Il n'y avait pas d'ambition entre les républiques. S'il naissait entre l'une et l'autre quelque différend, une troisième s'interposait et l'on respectait sa décision qui était tenue pour loyale. Mais dès qu'une république sortit des limites de cette modération et quand il fallut la force pour la réprimer, le désordre s'en suivit, qui imperceptible à son début, apporta ensuite la destruction dans toute la famille politique grecque.

Sparte, méprisant son antique constitution, voulut se faire grande aux dépens des Arcadiens, des Messéniens, des Tégéates, des Argiens. Comment pouvait-elle réprimer les autres républiques, si ce n'est avec la force qui toujours aliène les âmes ? La pauvreté de la république, une fois détruite, et les classes de la société corrompues, elle perdit aussi le respect et la confiance qu'elle s'attirait du dehors.

Après avoir gagné la bataille de Salamine, Athènes décrète qu'une escadre se tiendrait continuellement en mer avec le bon prétexte de défendre ses alliés et ses colons, mais en réalité pour leur extorquer l'argent qu'elle ne pouvait retirer de son propre territoire stérile. Alors ceux-ci, pleins de rancune envers la mère patrie, la prièrent de changer les choses.

Pendant ce temps, les Athéniens de l'intérieur, n'écoulant que les sophistes et les poètes, approuvèrent le décret d'Eubulus, condamnant à mort quiconque proposerait un autre usage pour l'argent destiné aux spectacles. Et Phocion et Démosthène, les deux seuls citoyens dignes de ce nom, s'efforcèrent en vain (bien que par des routes opposées) de rappeler à la vie la république agonisante.

L'état des autres républiques n'était pas meilleur. Durant toute la longue guerre du Péloponèse, on avait contracté des alliances conseillées par la nécessité du moment, et conclues par duperie. La paix une fois revenue, chaque république avait un prétexte pour se plaindre, soit pour les dommages soufferts pendant la guerre, soit parce qu'elle espérait en tirer un meilleur profit. C'est pourquoi, tantôt divisées, tantôt unies soit à Sparte, soit à Athènes, elles devinrent désormais indifférentes à toute puissance extérieure. Et c'est pourquoi Philippe, soldat aux ordres de Pélopidas et d'Epaminondas, vainqueur des belliqueux Illyriens, des Epirotes, des Thessaliens, et connaissant l'état misérable des républiques, ne tarda guère à les subjuguier. La seule journée de Chéronée décida du sort de la Grèce.

Maintenant, que pouvait faire Sparte ? Comment pouvait-elle, d'après le sentiment de M. de Chateaubriand, vaincre Athènes, poursuivre ses triomphes jusqu'en Macédoine, et prévenir Philippe, si déjà son armée nombreuse avait été vaincue par une poignée de Thébains, commandée par Epaminondas ? Les Spartiates n'étaient plus ceux qui allaient à la mort certaine des Thermopyles. Quant aux Athéniens, ils n'auraient pas laissé leur ville vide pour monter sur les navires aux ordres d'Aristide et de Thémistocle.

Si Philippe n'était pas né, un Illyrien, un Epirote, un Perse aurait subjugué la Grèce. Les mœurs ayant changé, elle n'avait plus la vigueur nécessaire pour s'y opposer ; les républiques ennemies se seraient difficilement unies dans un seul corps, et déjà le Conseil amphictyonique obéissait aux vues ambitieuses de Philippe. En outre, les deux lois achaiennes, avec leurs institutions vertueuses, ne purent, par la suite, préserver la Grèce de l'instant fatal où la poussait sa propre corruption.

Mais laissons-là la politique et retournons à notre voyageur pour prendre congé de lui. Nous le voyons d'abord à Zéa, où M. Pengali, Grec, et vice-consul français, le le reçoit avec cette cordialité qui lui est si naturelle et à laquelle on répond avec une gratitude digne de Momus (1). Nous le voyons ensuite partir de Zéa, cherchant un moyen de communication quelconque pour Smyrne, puisque son bateau autrichien ne l'attendait plus. Nous le laissons ensuite aller à Jérusalem, nouveau Sabatai Sevi (2), pour accomplir

(1) P. 4, 8 et 9 du tome II (•).

(2) Sabatai Sevi, né à Smyrne, en 1626, et lisant l'Écriture, éprouva le désir de se faire remarquer. Éloquent par nature, il fit semblant d'être converti au bien. Il se rendit à Constantinople et les Rabbins le chassèrent. Il alla ensuite à Jérusalem et essaya de se faire prendre pour le Messie attendu. Emmené à Constantinople, il subit ensuite différentes vicissitudes et il finit par se faire Turc, et par mourir relégué dans le château de Duleigno, à l'âge de 50 ans.

son vœu de pèlerinage et adorer le Saint-Sépulcre. Ceci après avoir, lui, auteur du « Génie du Christianisme », et dans une petite œuvre imprimée à Londres, proposé ce problème d'une bouche sacrilège : *Quelle sera la Religion qui devra succéder au Christianisme, lorsque celui-ci se sera éteint* (*).

Ah ! pourquoi quelqu'ami de la vérité ne se lève-t-il pas pour découvrir à travers le voile d'une éloquence séduisante tous les mensonges de ce deuxième tome de son très-dévôt *Itinéraire* ?

Il y trouverait des récits comparables à la scène avec les Spahis entre Léondari et Tripolizza, à la visite aux Pachas, à l'emplacement de Sparte, aux colonnes de Schœnus et aux mille autres récits que nous n'avons pas notés. Il trouverait que ce ne sont ni les éloges, ni les traductions, qui constituent le livre excellent, mais bien la vérité. Et la vérité habite dans une terre inconnue et qui n'a pas encore été visitée par notre voyageur.

VU, le 21 juin 1929 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*
H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

NOTES

Page 2. — Note au bas de la page; p. IX de l'édit. de 1812.

Page 3. — » » p. 18; » »

Page 3. — Les dictionnaires ne mentionnent pas le nom de Mustoxidi. Il était membre de l'Académie Ionienne. En même temps que paraissait l'ouvrage d'Avramiotti sur Chateaubriand et chez le même éditeur, Mustoxidi publiait une lettre « *sur les quatre chevaux de la basilique de Saint-Marc, à Venise* ». Cf. *Magas. encycl.* de 1813, t. I, pages 424 et suiv., et t. V, p. 359.

Page 4. — Pausanias a été avec l'abbé Fourmont la source principale de l'ouvrage d'Avramiotti. Deux grandes autorités qu'il oppose continuellement à Chateaubriand. Mentionnons l'édition de Pausanias de 1731, traduction Gedoyn, en 2 vol. in-4°.

Pour l'abbé Fourmont, on se référera aux tomes VII, XV et XVI de l'*Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres*. Son « *Voyage fait en Grèce par les ordres du Roy* », n'a pas été imprimé : on le trouve à la Bibliothèque Nationale, mss. nouvelles acquisitions, n° 1892.

Page 5. — Le baron de Stackelberg est né à Worms, en 1787, et mort en 1834. C'est en 1810 et années suivantes qu'il visita la Grèce en compagnie de Bronsted. *Les costumes et usages des peuples de la Grèce moderne* parurent en français, en 1825.

Page 8. — Note au bas de la page; p. 44 de l'édit. de 1812.

Page 8. — *Mais pourquoi ne pas faire observer qu'il se trouve, à l'embouchure du fleuve (le Pamisus), précisément près de l'antique Epéa, sur les ruines de laquelle Epimélide, par ordre d'Epaminondas, construisit Coroné ?*

Or, Chateaubriand écrit que « Coroné... fut fondée par Epaminondas sur les ruines de l'ancienne Epéa » (*Itinéraire*, 1812, p. 38). Coroné se trouve sur l'emplacement du bourg actuel de Petalidi.

Page 8. — *Parmi les ruines majestueuses du village de Mavromathi, il ne se souvient pas de Messène.* Encore une accusation fausse. « Nous nous dirigeâmes vers le mont Ithome », écrit Cha-

teaubriand, en laissant à gauche les ruines de Messène ». (*Itinéraire*, 1812, p. 44). Il n'était pas du tout prouvé, à l'époque de Chateaubriand, que Messène était sur l'emplacement de Mavromathi. C'était l'opinion de Pouqueville (*Voyage en Morée*, 1805, t. I, p. 35); de l'abbé Fourmont (*Histoire de l'Acad. des Inscript. et B.-Lettres*, t. VII, 1733, p. 355). Mais Fauvel pensait que Messène était à quelque distance de Mavromathi.

Page 10. — Note 2 au bas de la page ; pages 54 et 55, de l'édition de 1812.

Page 15. — *C'est une opinion commune, qu'après la destruction de Pallantée, de Tégée, de Mantinée, la population se rassembla dans un seul endroit et construisit Tripolizza, qui tira son nom de ces trois villes.*

D'après Pouqueville (*Voyage en Morée*, t. I, p. 69), Tripolizza est formée des débris de Mégalopolis, de Tégée, de Mantinée et de Pallantium, sans être sur l'emplacement d'aucune de ces villes. Tripolizza se trouve en réalité à une petite lieue au nord de Tégée.

Page 16. — Cockerell est né en 1788, mort en 1863. Il partit pour la Grèce en 1810. C'est là qu'il découvrit les marbres fameux d'Egine et de Phigalie. A Florence, en 1816, il restaura le groupe de Niobé. Il était membre associé de l'Institut de France.

Page 16. — *Les fouilles d'Egine.*

Les sculptures furent achetées par le prince royal de Bavière et se trouvent aujourd'hui dans la Glyptothèque de Munich.

Dans sa lettre à Barbié du Bocage, du 26 août 1811, Fauvel écrit : « Quatre jeunes artistes et architectes, dont deux Allemands, MM. le baron Haller et Linckh, réunis dans ce pays par le même goût, ont fait fouiller au pied du temple dit de Jupiter-Panhellénien, et ils ont trouvé les statues qui ornaient les fronts de ces temples. Ces statues sont de marbre de Paros et elles sont aussi intéressantes par le sujet qu'elles représentent que par la haute antiquité et la beauté de leur sculpture. » *Magas. encycl.* de 1812, t. II, p. 97 et suiv.

Page 16. — On sait peu de choses sur Gropius. La *Grande Encyclopédie* ne mentionne pas son nom, ni la *Biographie Universelle* de Michaud. Ce savant a illustré le voyage en Grèce fait en 1803 et 1804 par Bartholdy.

Page 16. — Les vingt-trois bas-reliefs qui formaient la frise de Phigalie ont été achetés, en 1814, par le prince régent d'Angleterre et ils sont aujourd'hui au British Museum.

Page 17. — Sur les fouilles de Veli-Pacha, à Argos, cf. la lettre de Fauvel à Barbié du Bocage, du 10 sept. 1810 : « Veli-Pacha y a trouvé 16 pièces, tant statues que bustes en marbre. Les statues sont moins que demi-nature et il y en a de parfaitement conser-

» vées. Une de ces statues porte le nom d'Atta ΑΟΣ sculpteur
» d'Athènes dont parle Pausanias, et qui avait fait la statue d'Apol-
» lon Lycius, à Argos. Il y a une Vénus avec son fils, un Esculape...
» l'édifice dans lequel on a fouillé paraît être ce que Pausanias
» appelle la *Salle d'audience*, et qui était près du théâtre. » *Magas.*
encycl. de 1811, t. II, p. 138 et suiv.

Page 17. — Note 2 au bas de la page; édit. de 1812, p. 65 et 66.

Page 18. — Note au bas de la page; » p. 68.

Page 19. — » » »

Page 20. — Note 1 au bas de la page; » p. 71.

Page 20. — Note 2 » » p. 80.

Page 20. — *Le magnifique édifice que décrit Fourmont, voir*
Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XV, 1743,
p. 402.

Page 21. — Note au bas de la page; édit. de 1812, p. 82.

Page 26. — Note 1 au bas de la page; p. 99 et 100.

Page 26. — Note 2, p. VII.

Note 3, p. 116 et 117.

Page 29. — Note 1 au bas de la page; édit. de 1812, p. 117.

Page 29. — Note 2, p. 118 et 119.

Page 29. — *Le Père Coronelli, Pacifico, Porcacchi, ont décrit*
Sparte... Spon et Wheler.

Chateaubriand le savait. Cf. *Introduction à l'Itinéraire*, premier
mémoire, et *Itinéraire*, édit. de 1812, p. 88 et 116.

Page 29. — Cette lettre insérée dans les *Transactions Philoso-*
phiques de Vernon est reproduite dans l'*Itinéraire* de Chateau-
briand, Introduction, p. LXIII. Elle est datée du 24 avril 1676.

Page 30. — *L'abbé Fourmont se rendit à Sparte en 1729 et 1730.*

Il a en même temps dessiné une carte qu'on voit au manuscrit
de son *Voyage*, folio 449. Il marque sur cette carte les principales
ruines, notamment celles d'un théâtre accolé à la citadelle, du temple
de Lycurgue (qui paraît bien être le pont Babyx), et toute
une masse de débris au sud de la citadelle. Tout ceci à l'est de
Magoula.

Page 30. — C'est la « relation abrégée du voyage littéraire que
M. l'abbé Fourmont a fait dans le Levant par ordre du roy, dans
les années 1729 et 1730. » *Hist. de l'Acad. royale des Inscript. et B.-*
Lettres, t. VII, 1733, p. 344 à 359.

Page 32. — Note au bas de la page; édit. de 1812, p. 121.

Page 36. — *La hantise de l'Amérique chez Chateaubriand.*

Au sortir de Modon, il retrouve la « même solitude », le « même silence », que « dans les déserts de l'Amérique » (*Itinéraire*, t. I, p. 33). A Sparte, couché au bord de l'Eurotas, il se souvient des « bois de l'Amérique » (t. I, p. 119). A Mikalitzza, des cygnes et des hérons lui rappellent « les fleuves et les scènes de l'Amérique » (p. 56 du tome II).

Il est vrai que son voyage d'Orient ressemblait plutôt à une audacieuse entreprise d'exploration qu'à une tournée d'étude.

Page 36. — Fornetti voyageait en Grèce, en 1803 et en 1804, en compagnie de Gropius et de Bartholdy.

Page 37. — Pour Petit-Radel, la construction dite *cyclopéenne* est de beaucoup antérieure à la construction grecque et romaine. Celle-ci est formée de blocs en parallélogrammes; les ouvrages *cyclopéens* (à Argos, à Mycènes, à Tirynthe), sont formés de blocs polyèdres irréguliers. Voir *Magas. encycl.* de 1810, t. III, p. 342 et suiv.

Page 38. — Louis-Sébastien Fauvel est né en 1753, et mort en 1838. Ph. Legrand consacre plusieurs articles de la *Revue Archéologique* de 1897 à l'étude de sa biographie. Il fut vice-consul à Athènes à partir de 1804 jusqu'en 1831, date à laquelle le vice-consulat fut supprimé. Mais ces fonctions l'occupaient peu. Il consacrait tout son temps à l'archéologie. Ses papiers sont à la Bibliothèque Nationale, sous la cote *Manuscrits français*, numéros 22.870 à 22.877. Certaines de ses lettres ont été publiées dans le *Magasin Encyclopédique*. Mais il n'a jamais songé sérieusement à faire un ouvrage. Toute son activité consistait à rassembler des antiques d'une part; d'autre part, à servir de guide aux étrangers sur les ruines d'Athènes. Il a reçu des savants : Bronsted, Cockerell, Dodwell, Linckh, Stackelberg; des écrivains : Chateaubriand, Byron, le comte de Forbin, le comte de Marcellus.

Fauvel n'avait pas une très haute opinion de Chateaubriand savant; son idée se rapprochait de celle d'Avramiotti: « Ne m'en parlez pas; celui-là n'est qu'un faux prêtre de notre culte pour le marbre; il fouille du bout de sa canne à pomme d'or, qu'il appelle son bâton blanc, les cendres du foyer des terres de l'Acropole; mais il n'y cherche que des mots, des images, de la gloire » et non des collections sacrées comme ces vestiges. Pèlerin de la gloire, il ne veut faire adorer que son nom ». Lamartine, *Cours familier de littérature*, Paris, 1862, t. XIII, p. 224 et 225.

Page 41. — Note au bas de la page; édit. de 1812, p. 129 à 131.

Page 45. — » » » » p. 135.

Page 46. — » » » » p. 138.

Page 47. — » » » » p. 140.

Page 47. — *Le temple de Corinthe*. Il était dédié probablement à Apollon et il était périptère, avec 15 colonnes sur le côté long

et 6 sur le côté étroit. Il en reste aujourd'hui 7 debout. James Stuart, au t. III des *Antiquities of Athens* (1794), donne un dessin de ces colonnes qui sont cannelées, très trapues et sans base.

Page 48. — Note 1 au bas de la page; édit. de 1812, p. 142 et 143.

Page 48. — Note 2 » » » p. 134.

Page 52. — Note au bas de la page; » p. 147.

Page 53. — » » » p. 146.

Page 55. — » » » p. 144 et 145.

Page 56. — » » » p. 154 et 155.

Page 58. — Nous avons recherché partout la mention du « *Mercur littéraire* », mais sans succès.

Page 59. — Guillaume Gell est né en 1777, mort en 1836. Il fut chargé, en 1800, par le gouvernement anglais d'une mission aux Iles Ioniennes. Il était membre de la Société royale et de celle des Antiquaires de Londres. Son principal ouvrage, *Itinéraire de la Grèce avec un commentaire sur Pausanias et sur Strabon*, fut rédigé à Londres dans les années 1801-1806.

Page 63. — Note au bas de la page; édit. de 1812, p. 164 et 165.

Page 68. — Note 2 » » » p. 176.

Page 69. — » » » pp. 178 et 179.

Page 70. — » » » p. 180.

Page 76. — *Les sculptures des frontons du Parthénon*. Le célèbre archéologue, E.-Q. Visconti, devait bientôt tirer au clair ce qui paraissait alors si embrouillé. Dans ses *Mémoires sur les ouvrages de sculpture du Parthénon*, parus en 1818, il reconnaît :

1° Que les figures des frontons sont du temps de Phidias et nullement du temps d'Adrien, comme l'avaient cru Spon et Wheler;

2° Que le fronton Est (le temple s'ouvrait à l'Est), représentait la naissance d'Athéna, et le fronton Ouest, la dispute d'Athéna et de Poséidon.

Page 79. — La lettre de Cockerell à Avramiotti est reproduite dans les *Annales Encyclopédiques* de Millin, 1817, t. II, p. 110 à 116.

Page 82. — Note au bas de la page; édit. de 1812, p. 213.

Page 87. Fauvel avait découvert des vases semblables dans les tombeaux d'Egine : « Sur un de ces vases est peint Charon dans un bateau ressemblant au Piadé de Constantinople et venant recevoir deux âmes, mari et femme, sur les bords du Cocyte. De petites âmes ailées errent dans le vague de l'air. » Lettre du 20 octobre 1809, à Barbié du Bocage. *Magas. encycl.* de 1811, t. II, p. 133 et suiv.

Page 88. — Fauvel a trouvé, dans un des tombeaux, près de la porte Hippade « l'obole arrêtée dans la bouche du mort, entre la dernière dent du côté droit, et la mâchoire ». Lettre de Fauvel à Barbié du Bocage, du 4 avril 1811, *Magas. encycl. de 1812*, t. II, p. 91 et suiv.

Page 89. — Bronsted est né en 1780, mort en 1842. Ses *Voyages et Recherches dans la Grèce*, parurent de 1826 à 1830. Il faisait partie de l'Académie Ionienne.

Page 91. — C'est une des principales « découvertes » de Fauvel. Voir l'article de M. Salomon Reinach, *Bull. de Corresp. Hélién.*, 1892, p. 412 et suiv.

Page 92. — Note 1 au bas de la page; édit. de 1812, p. 222.

Page 92. — Note 2 » » » pp. 225 et 226.

Page 93. — » » » p. 227.

Page 96. — Cf. Lettre de Fauvel à Barbié du Bocage, du 4 avril 1811 : « Un génie ailé dans un char attelé de quatre chevaux blancs » aussi ailés, arrive à la borne ou à l'autel sur lequel est un trépied, il fait tous ses efforts pour retenir ses coursiers. Un autre génie vient au-devant de lui comme pour arrêter les chevaux » et prendre le trépied, prix de la course. Un autre richement vêtu » suit le char et semble, avec un vase, arroser un laurier qui a » poussé dans les traits du char. Sur ce dernier est écrit ΧΡΥΣΟΣ, » sur le victorieux ΝΙΚΗ, et sur le troisième ΠΛΟΤΟΣ » *Magas. encycl. de 1812*, t. II, p. 95 et 96.

Page 96. — Cf. Lettre de Fauvel à Barbié du Bocage, du 11 mai 1813 : Fauvel découvre à la porte Dipylon, à Athènes « beaucoup » de vases usuels et une urne ronde de deux pieds de diamètre » remplie d'ossements brûlés ». *Magas. encycl.*, 1813, t. V, p. 362 et suiv.

Page 98. — *L'emplacement du temple de Jupiter-Olympien*. C'était une idée chère à Fauvel, que le temple devait se trouver au nord de la citadelle, du côté du Pœcile. (Cf. Papiers de Fauvel à la Bibliothèque Nationale, mss. fr. n° 22.877, folios 42, 213, 216, 252), mais il se trompait; le temple se trouve bien, comme le croyait Chandler, dans le quartier de la Nouvelle-Athènes, au sud de l'Acropolis.

Page 99. — Note 2 au bas de la page; édit. de 1812, p. 248.

Page 104. — « Quelle sera la Religion qui remplacera le Christianisme ? », est un chapitre de l'*Essai sur les Révolutions*, Londres 1797, in-8°, p. 649 à 653.



